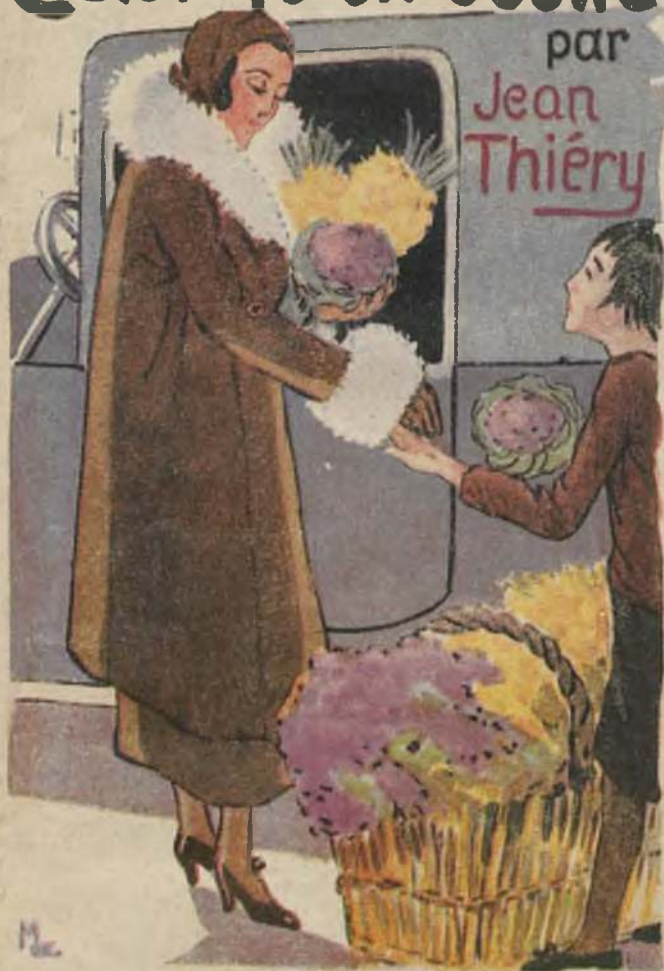


Celui qu'on oublie

par
Jean
Thiéry



PRIX:

1^{fr.}
50



Editions du
"Petit Echo
de la Mode"
1, Rue Cozart
PARIS (XIV^e)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages
de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2^e et le 4^e dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- M. AIGUEPERSE : 188. *Marguerite*.
Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monette*.
Pierre ALCIETIE : 246. *Lucile et le Mariage*.
M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gaienne*.
G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
A. et C. ASKEW : 239. *Barbara*.
Lucy AUGE : 154. *La Maison dans le bois*.
Marc AULES : 253. *Tragique méprise*.
Claude ARIJZARA : 256. *Printemps d'amour*.
Salva du BEAL : 100. *Autour d'Yvette*.
M. BEUDANT : 251. *L'Anneau d'opales*.
BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
Jean de la BRETE : 3. *Rêver et Vivre*. — 25. *Illusion masculine*. —
31. *Un Réveil*.
Yvonne BREMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maïndroz*.
André BRUYERE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des
tempêtes*. — 223. *Le Jardin bleu*. — 254. *Ma cousine Raisin-Vert*.
Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
Auda CANIEGRIVE : 220. *La revanche meroilleuse*. — 252. *Lyne aux
Roses*.
Rosa-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fierté*. — 199. *Amitié ou Amour ?*
— 230. *Petite May*. — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui*.
A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussa*.
Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie*.
CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancelise*. — 209. *Le Vœu d'André*.
— 216. *Péril d'amour*.
Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*. — 190. *L'Amour quand même*.
Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*.
Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
Eric de CYS : 236. *L'Instant à escarboucle*.
Eric de CYS et Jean ROSMER : 24. *La comtesse Edith*.
Manuel DORE : 226. *Mademoiselle d'Hercule, mécano*.
H. A. DOURLIAC : 206. *Quand l'amour vient...* — 235. *J'aimerais aimer*.
— 261. *Au-dessus de l'amour*.
Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.
Victor FELI : 127. *Le Jardin du silence*. — 196. *L'Appel à l'Inconnue*.
Jean FID : 152. *Le Cœur de l'Indiole*.
Marthe FIPI : 215. *L'Audacieuse Désolion*.
Zénaida FLEURIOT : 111. *Margu*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Ce
pauvre Vieux*. — 213. *Loyauté*.
Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'emporte ?* —
63. *Carmencita*. — 83. *Meurtre par la vie !* — 100. *Dernier
Mot*. — 142. *Bonheur méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. —
173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.
M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.
Jacques des GACHONS : 149. *Comme une terre sans eau...*
Georges GISSING : 197. *Thyrza*.
Pierre GOURDON : 242. *Le Francé disparu*.
Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*.
— 117. *Les Trônes s'écroulent*. — 166. *Russe et Française*. —
176. *Maldonne*. — 192. *Le Suprême Amour*. — 232. *S'aimer encore*.
M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
Mary HILIA : 238. *Quand la cloche sonna...*
M. A. HULLET : 259. *Seule dans la vie*.
Mrs HUNGERFORD : 207. *Chloé*.
Jean JEGO : 187. *Cœur de poupée*. — 228. *Mieux que l'argent*.
Paul JUNKA : 196. *Petite Maison, Grand Bonheur*.
M. L. BRUYERE : 165. *Le Rachat du bonheur*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- Geneviève LECOMTE : 243. *Mon Lieutenant.*
Annie LE GUERN : 233. *L'Ombre et le Reflet.*
Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*
Hélène LETTRY : 249. *Les Cœurs dorés.*
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
Georges de LYS : 141. *Le Logis.*
MAGALI : 221. *Le Cœur de tante Micha.*
William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*
Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*
Hélène MATHERS : 17. *A travers les saigles.*
Eve PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*
Jean MAUCLERE : 193. *Les Liens brisés.*
Suzanne MERCEY : 194. *Jocelyne.*
Prosper MERIMEE : 169. *Colomba.*
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis.*
Anne MOUANS : 250. *La Femme d'Alain.*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.*
B. NEULLIES : 128. *La Voie de l'amour.* — 212. *La Marquise Chantal.*
Claude NISSON : 85. *L'Autre Route.*
Barry PAIN : 211. *L'Anneau magique.*
Charles PAQUIER : 263. *Comme une fleur se fane.*
Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésolue.*
Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
Eva RAMIE : 222. *D'un autre siècle.*
Pierre REGIS : 224. *Le Veau d'Or.*
Claude RENAUDY : 219. *Ceux qui vivent.* — 241. *L'Ombre de la Gloire.*
— 257. *L'Aube sur la montagne.*
Procopé LE ROUX : 234. *L'Anneau brisé.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mart de Violana.*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
Emmanuel SOY : 245. *Roman défendu.*
René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
Jean THIERY : 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.* —
210. *En lutte.*
Marie THIERY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*
Léon de TINSEAU : 117. *La Finale de la symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Petitiote.* — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* —
61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Ariette, jeune fille moderne.* — 122. *La Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*
— 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite aventure.*
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
Camille de VERINE : 255. *Telle que je suis.*
Andrée VERTIOL : 150. *Mademoiselle Printemps.*
Vasco de KEREVEN : 247. *Sylvia.*
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
Jean de VIDOUZE : 218. *La Fille du Contrebandier.*
M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.* — 204. *L'Oiseau blanc.*
A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 205. *Le Soir de son mariage.* — 227. *Prix de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.*
Henry WOOD : 198. *Anne Hereford.*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

C 92719

JEAN THIÉRY

Celui qu'on Oublie



COLLECTION STELLA

Editions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV)

Celui qu'on Oublie

I

— Lift !...

On eût dit que, du bout des lèvres, elle lançait ce petit mot dans le cornet acoustique, comme elle l'eût fait d'un noyau de cerise.

Aussitôt, des profondeurs de l'immeuble — un de ces immenses « buildings » qui, peu à peu, succèdent aux petits hôtels pleins de mystère, aux villas discrètes des boulevards qui avoisinent le Bois — monta une sonnerie lointaine, puis un bruit sourd qui sembla mettre des vibrations dans l'épaisseur des murailles.

Vite, la jeune femme jeta un dernier regard sur le miroir de son sac, s'assura qu'elle n'oubliait ni son bâton de rouge, ni son mouchoir, ni sa monnaie.

Devant elle, dans la boiserie de la pièce, une porte glissa. La cage de l'ascenseur apparut.

D'un élan rapide, la jeune femme y prit place. Derrière elle, automatiquement, le panneau se ferma.

Ellen Ettrel habite au « sixième ». De l'air, de l'espace, du ciel, des arbres, elle en a, sous les yeux, autant qu'il est possible d'en souhaiter. L'apprécie-t-elle ? On se blase si facilement sur les bienfaits de ce que l'on possède !

Au « quatrième », l'ascenseur s'arrêta. Avec un pareil élan, une autre jeune femme y pénétra.

Au « troisième », nouvel arrêt. Ce fut l'arrivée d'un gros monsieur qui, soufflant fort, occupa ce qui restait d'espace.

Peut-être se jugeait-il encombrant. Eut-il l'intention de s'en excuser ? L'attitude glacée des pre-

mières occupantes, leurs regards hautains et distraits qui semblaient planer au-dessus des choses, le pli pareillement dur de leurs sourcils foncés d'un coup de crayon, le dédain qu'accusaient leurs lèvres carminées le portèrent à juger cette courtoisie inutile.

Il se borna, du bout du doigt, à toucher le bord de son chapeau, — geste que ni l'une ni l'autre ne parurent remarquer.

« Autres temps, autres mœurs... », dut-il se dire. Telle fut sans doute la raison du soupir qu'il ne put étouffer.

Ainsi s'acheva la descente.

Le gros monsieur, ne jouissant pas de la place nécessaire pour faire volte-face, dut sortir de l'ascenseur à reculons, non sans quelques lenteurs maladroitement.

Les jeunes femmes le suivirent lestement, ne dissimulant rien de l'impatience que leur causait la seconde d'attente imposée par cette sortie grotesque.

Le gros monsieur s'attarda devant le guichet qui faisait communiquer le hall de l'entrée avec l'opulente loge du concierge. Les jeunes femmes gagnèrent le boulevard.

Sans s'attarder sur la direction à prendre, en créatures parfaitement conscientes de ce qu'elles font et où elles vont, celle du « sixième » tourna vers la gauche — direction qui la menait vers l'avenue du Bois; — l'autre obliqua vers la droite et se perdit dans le va-et-vient des passants.

— Qui sont ces dames? demanda le gros monsieur au concierge qui lui remettait son courrier.

— Des locataires, Monsieur.

— Peu aimables, sapristi!...

— Faut leur rendre la monnaie de leur pièce.

— Pour un homme bien élevé, c'est parfois difficile.

— Vous auraient-elles offensé, monsieur Bolle?... Ah! je me ferai un plaisir, un de ces jours, de leur dire avec qui, aujourd'hui, elles ont eu l'honneur de partager l'ascenseur!...

— N'en faites rien !... Je déteste humilier les gens et plus encore en recevoir des excuses...

— Soyez en paix, monsieur Bolle, elles ne vous en feront pas, elles ont une trop haute idée de leur propre importance !... Quant à des excuses, je crois qu'elles n'en adresseraient pas au Père Éternel, même s'il les accusait de tous les péchés du monde... Mais si, des fois, elles apprennent que vous êtes le propriétaire, cela leur donnera à réfléchir. A la première occasion elles changeront de manières.

— Sont-elles parentes?...

— Pas que je sache. Qu'est-ce qui peut vous porter à le croire?...

— Des souliers au chapeau, elles sont vêtues de même. Les femmes, de nos jours, semblent abdiquer toute personnalité. Qui voit l'une, voit l'autre. On dirait que le Créateur s'est plu à débiter en séries « l'Éternel féminin ». Ce qu'il y a de curieux, c'est que les types perdent leur originalité et s'unifient. Les visages ont, les uns avec les autres, comme une vague ressemblance. Affaire de maquillage, sans doute : un trait droit a remplacé le sourcil épilé, un empatement de fard modifie l'arc des lèvres, et cette nuque rasée que l'incessante repousse des cheveux teinte d'une ombre de barbe mal faite, et ces mèches courtes de teinte indécise, décolorées qu'elles sont par les expériences dangereuses des coiffeurs, et ce bonichon drôlet, en forme de pot à fleurs, tiré à des millions d'exemplaires du même moule, qui coiffe dans les cinq parties du Monde les têtes féminines !... Mon bon Martin, nous vivons en de drôles de temps !...

— Faut pas s'en faire, monsieur Bolle !... répéta distraitemment le concierge, absorbé par le classement du courrier des locataires.

— Ah ! poursuit en soupirant M. Bolle, les femmes ont bien perdu à sacrifier ces jeux de physionomie d'une diversité si charmante, si personnelle, qui augmentait à tel point l'attrait de l'inconnu que toutes portent en elles, pour adopter ce masque plâtré, comme figé pour une expression de

défi : on dirait vraiment, aujourd'hui, qu'à toute heure nos belles madames sont prêtes à partir en guerre. J'attends le moment où nous, pauvres hommes, ne pourrons plus sortir qu'en nous couvrant d'un bouclier pour nous défendre des traits mortels de leurs regards en courroux...

— Il faut pas voir si loin, monsieur Bollé !...

— Oui, je le répète : elles semblent prêtes à partir en guerre comme si elles ne voyaient autour d'elles qu'ennemis décidés à leur disputer les quelques libertés que, à tort plutôt qu'à raison, nous leur avons laissé prendre, et qu'en leur particulier elles jugent bien peu en rapport avec ce qu'elles se savent de faiblesse !... Oh ! combien, moi, vieux garçon, je plains leurs maris !...

— Hé ! hé ! ne le dites pas trop haut ! On pourrait vous répondre que « les raisins sont trop verts », monsieur Bollé !... D'ailleurs, ça, l'intimité conjugale, c'est pas de nos affaires !... Du reste, si cela vous intéresse, je puis dire que sur les deux personnes qui vous inspirent de si belles réflexions il n'en est qu'une de mariée.

— Celle du « sixième » ?...

— Vous l'avez deviné.

— Que fait son mari ?...

— Travaille dans une banque.

— Laquelle ?

— Vais vous le dire... Attendez...

Le concierge s'empare d'un annuaire, le feuillette en prenant grand soin, à chaque page, d'humecter son pouce d'un coup de langue. Ayant trouvé le renseignement, il s'écrie :

— *Le Blanchard, Power's and Co.*

— Ah !... Ah !... Oh !... Oh !... Bien, bien !...

— On y trafique ?

— Ne jugeons pas, pour n'être point jugés. L'autre femme, où habite-t-elle ?

— Même bâtiment, ... quatrième... Sur la cour. Si la dame du sixième a du soleil, de l'air, et n'est jamais chez elle, celle-ci, retenue par ses occupations, par sa mère qui est malade, y demeure sans

cesse. Le jour en est vilain, terne, et quand il pleut, c'est à en pleurer!... Et cependant il lui faudrait y voir, la pauvre!... Elle fait ce qu'on appelle des enluminures, des miniatures; elle travaille, quoi!... C'est pitié quand on comprend comme elle y perd ses yeux...

— Il lui faudrait un atelier...

— Le bail va finir. Pourrait-on pas lui en arranger un au sixième?... Il y a un petit logement vacant, une verrière sur le toit ne serait pas une affaire et sauverait la malheureuse de devenir aveugle!... C'est affreux de penser qu'aux uns tout est donné, aux autres...

— C'est bon! c'est bon!... interrompt le propriétaire. — Il n'aime guère ce genre de conversation qui toujours finit par déclancher l'énonciation de quelque théorie dangereuse. — Vous vous intéressez bien à cette personne, Martin?... Qu'est-ce que cela veut dire?

— C'est une laborieuse qui mérite d'être encouragée, une brave fille qui respecte sa mère. Ah! malheur, y en a plus tant de celles-là!...

— Je regrette qu'elle m'ait donné l'impression que la politesse a cessé d'être une vertu féminine!...

— La vie est dure pour celui qui a à la gagner. Quand on n'a pas son pain servi, cela tourmente. On ne peut rire et chanter. Oh! puis, imitez-moi : aux impolis, je rends la monnaie de leur pièce, capital et intérêts, voilà!... Donnant, donnant. Cela empêche d'avoir sur l'estomac un poids de rancune...

M. Bolle sifflota un air en vogue, puis reprit :

— Toute simpliste qu'elle soit, votre manière de juger les choses m'amuse, mon bon Martin! Désormais, à qui me marchera sur les pieds, je me hâterai de trépigner ferme sur les siens!... Comme je suis d'un bon poids, mon adversaire en gardera le souvenir salutaire!... Quant à votre suggestion sur le logement du sixième, je vais y réfléchir. Je crois la chose possible...

— Dieu vous maintienne en ces bonnes intentions.

— Toutefois, malgré mon désir de vous être

agréable, je suis obligé de faire une remarque qui peut vous paraître désobligeante : Comment votre courrier est-il en retard ? Comment n'a-t-il pas encore été monté ?...

— Monsieur Bolle, je suis seul. Ma femme est allée soigner notre fille qui est malade !... Comme je vous l'ai plusieurs fois demandé, il me faudrait un homme spécial pour ce diable d'ascenseur, un « lif-tier ». Je suis dérangé à tout moment : on monte, on descend ; je perds mon temps, ... j'y perdrai la tête...

— Sur cette question je vous donnerai encore satisfaction. En attendant, puisque votre femme est près de votre fille — cas de force majeure, — vous auriez pu demander un aide-cuisinier pour vous aider !...

— Un aide-cuisinier ?... Eh bé ! plutôt la mort que d'avoir à implorer cette sale engeance !...

M. Bolle, prévoyant la riposte, eut un rire discret. Il aimait ainsi à provoquer les événements.

« Entre toutes les corporations existe, à l'état endémique, l'anthropophagie ! se plut-il à penser. Du reste — poursuivit-il en bourrant sa grosse pipe, — n'en est-il point pareillement entre propriétaires et locataires ?... Et, mon Dieu, souvent aussi entre mari et femme ?... Nous voilà loin du précepte de l'Evangile : « Aimez-vous les uns les autres. » La vie n'est-elle qu'un incessant champ de bataille ? Tant pis pour qui vit, pour qui meurt ?... »

Et, ramassant son courrier, comme il eût fait de cartes étalées, il l'enfouit dans la poche profonde de son pardessus en marmottant :

— Il y a un temps pour tout. Je lirai cela plus tard !...

Après quoi, allumant sa pipe, en tirant force fumée, il s'éloigna, majestueux et bedonnant, parodiant à son usage la devise de Figaro : « Ici-bas, il faut se presser de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. »

Cependant, devant elle, la petite dame du sixième, Ellen Ettrel, s'éloignait d'un pas léger, rapide, sem-

blant effleurer le trottoir de ses très hauts talons. Elle avait le pied petit et la jambe bien faite, gainée, ce matin-là, d'une soie claire qui se moirait de reflets de soleil. Sa jupe était courte, à plis souples, et son manteau de drap beige s'assortissait au petit chapeau qui, pour toutes, cherche à masquer l'ineshétique repousse des cheveux sur les nuques rasées.

Un bon quart d'heure de marche avivait l'éclat du visage de la promeneuse.

Ellen était grande, mince, fort jolie avec son teint clair et ses yeux noirs dont une ombre factice augmentait l'éclat.

Un malappris, la croisant au passage, crut de son devoir de lui donner la certitude qu'on ne pouvait la voir sans l'admirer.

Le propos était si hardi que la jeune femme s'en offensa. Bien que blasée sur de pareilles aventures, elle héla un taxi et jeta cette adresse :

— *Le Blanchard, Power's and C^o*, boulevard des Italiens.

Le taxi démarrait. Elle se pencha pour dire :

— Ne pressez pas. Je suis en avance...

Le temps était des plus agréables : ciel voilé, soleil tamisé, brise légère.

« Il fait bon vivre ! » se dit-elle.

Et dans le taxi elle se pelotonna, heureuse de se sentir à l'abri des propos ennuyeux.

En passant devant la Madeleine elle descendit et acheta des fleurs à une marchande qui s'égosillait à crier :

— La belle violette,... la belle jonquille!...

Elle en garnit le devant de l'auto qui prit aussitôt un air de fête.

Le taxi repartit

Ellen escompte la surprise qu'elle va faire à Eddy, ce jeune mari épousé quelques mois plus tôt, pauvre prisonnier qui, chaque matin, court s'enfermer dans cette banque qui ne le rend à la liberté que de midi à deux heures, pour ensuite le reprendre jusqu'au soir.

Que la vie semble triste et ennuyeuse durant ces

heures! Que peut faire Ellen pour en remplir le vide?... Sortir?... Elle n'y a aucun goût. La foule lui fait peur. Les indifférents rencontrés au passage la glacent, l'irritent.

Pour jouir de sa nouvelle existence, il lui faut Eddy. Alors, bras dessus, bras dessous, on s'en va, comme deux étudiants, faire une partie fine.

Mais, hélas! ces petites débauches deviennent de plus en plus rares. Eddy, à toute proposition de ce genre, oppose de tristes raisons : « Ma petite, on ne peut être en fête tous les jours!... On ne peut passer sa vie à s'amuser... Ces distractions ne vont pas sans dépense, etc., etc... » Ah! ce langage de la raison, comme il sonne pitoyable et décevant!...

Depuis quelques semaines, cependant, Ellen a fait la connaissance d'amies délicieuses, de deux petites Américaines, Maud Stimson et Joan Deary, jeunes et jolies comme elle, et surtout fort entraînés, à la splendide réception donnée au *Ritz* par M^{me} Le Blanchard, la femme du directeur de la banque.

Et alors que souvent l'on vit, porte à porte, des mois, des années, sans chercher à entrer en relations, ce fut, pour les jeunes femmes, le « coup de foudre ». On se convint, on s'entendit, on se lia, on s'adora!...

Les maris de ces jeunes Américaines, eux — les heureux mortels! — ne sont pas prisonniers dans une banque. Cependant Maud et Joan, comme Ellen, ne les retrouvent que le soir. Tandis qu'elles vont dans Paris faire avec amour du « shopping », qu'elles courent les magasins, semant à pleines mains livres et dollars, tous deux, sans cesse, roulent à des vitesses folles d'un point à un autre pour voir se disputer un match de foot-ball, une course d'automobiles, un tournoi de tennis, ou quelque autre record.

La nuit, ils dansent.

Ah! si Eddy jouissait ainsi de sa liberté, que la vie serait belle! comme on serait heureux!...

Toutefois, aujourd'hui, Ellen, quoi qu'il en dise

et quoi qu'il en pense, médite de faire une surprise à Eddy.

Le taxi s'arrête devant la banque.

La façade en est somptueuse : fronton monumental, colonnades, portes massives qu'ornent de puissants heurtoirs, d'énormes poignées de cuivre.

Ellen regarde ces portes. Elle sourit à la pensée qu'elles vont s'ouvrir devant Eddy, après quelques instants d'une attente délicieuse.

Les lourds battants s'écartent. Des employés envahissent le trottoir.

Il en est de vieux, aux vêtements râpés, que l'on devine blanchis sous le harnais et ne s'étant point enrichis à brasser la pâte à millions leur vie durant.

Il en est de jeunes à la mine arrogante, vêtus, coiffés à la mode dernière, parlant haut, criant fort pour mieux appuyer leurs dires.

Ceux-là, on le devine, ne se contenteront pas des modestes fins de leurs aînés.

L'un d'eux résume d'une voix cinglante les desiderata de ses pareils :

— A trente ans, j'aurai mon auto, mon hôtel, j'aurai fait un riche mariage...

— A moins que tu ne te casses les reins à monter si vite et si haut ! rétorque une voix que les déceptions ont rendue amère.

Des messieurs solennels, portant redingotes et chapeaux de soie — le Conseil d'Administration, sans doute, — surviennent à leur tour, s'attardent et laissent tomber de leurs lèvres rasées — pour la plus grande joie de quelques reporters — des indications sur la cote de certaines valeurs, le cours des changes, les réalisations d'aujourd'hui, les possibilités de demain, de ce ton important des augures qui n'osent se regarder sans rire.

Ayant dit, les épaules ployées sous le faix, sans doute des responsabilités, ils regagnent les voitures de grande marque, aux chauffeurs impeccables, qui les attendent au ras du trottoir.

Ellen s'impatiente. Eddy ne sortira-t-il donc jamais ?

Enfin, le voilà.

Mais, alors que peut-être pas un homme n'est passé près du taxi fleuri sans jeter à celle qui l'occupe un regard qui, souvent, s'est transformé en œillade, Eddy, lui, n'a rien vu, rien deviné.

Il est pâle. Il a l'air frileux. Ses cheveux sont longs et sa barbe mal faite. A grands pas il s'éloigne, ne frayant avec personne. Le collet de son pardessus est à demi relevé, ce qui dénote de la négligence. Ses vêtements semblent déformés, pous-sièreux. Eddy ne sait pas se faire valoir.

Ellen descend de voiture, fend les groupes qui encombrent le trottoir, et, sans façon, s'empare du bras de son époux.

— J'étais devant la banque, t'attendant; tu es passé près de moi sans me voir! marmotte-t-elle avec reproche.

— L'événement était si peu à prévoir, Madame!... explique-t-il galamment.

— Laissons les madrigaux, viens.

Autour d'eux rôdent les inévitables badauds que le moindre incident amuse.

« Que se passe-t-il? » se demande-t-on. Assistet-on au fait-divers qui défrayera, demain, la presse mondiale : « Une jolie femme enlève un employé de la banque *Le Blanchard, Power's and Co*, en plein jour, en plein boulevard... » Voilà qui serait, en vérité, très curieux.

Ellen s'irrite de l'attention qu'a soulevée son geste. Son visage a perdu la douce expression qu'y mettaient les joies de l'attente.

— Viens, Eddy, mais viens donc...

— Qu'est-ce qui se passe?... Qu'est-ce que tu as...

— Tu ne vois pas que nous servons d'amusement à ces imbéciles?... Monte vite...

— Comment, tu es en taxi?... Pourquoi ce luxe?...

— Monte, je te le dirai...

Ellen donne à voix basse une adresse au chauffeur.

— Bien, Madame.

Le taxi s'éloigne.

— Où me mènes-tu, Ellen?...

— Chez nous; tu vas vite te raser, changer de vêtements. Puis je te prépare une surprise...

— Une surprise?... Qu'est-ce que tu comptes faire?... Tu sais que nous ne pouvons rien dépenser inutilement...

— Combien de fois l'aurai-je entendue, cette phrase fatale!...

— Explique-toi mieux...

Chagrine, presque larmoyante, elle énonce, d'un ton déjà boudeur, qu'elle avait formé le projet d'aller déjeuner avec lui au Bois, dans un restaurant ravissant, au jazz réputé, que lui ont fait connaître ses amies américaines.

Il l'interrompt, épouvanté :

— Ma petite, voilà qui est fou!... Je m'y refuse! Tu oublies ce que cela nous aurait coûté!... C'est impossible!...

— Je pensais qu'avec ce beau temps on aurait pu s'accorder un peu de vacances,... faire une petite folie...

— Laissons ces choses à ceux qui peuvent se les permettre!... J'ai le chagrin d'avoir à te les refuser...

— A quoi te sert d'être enfermé du matin jusqu'au soir?...

— A préparer l'avenir, je l'espère.

— S'il est aussi maussade que le présent!...

— Cette voiture, depuis combien de temps l'as-tu?...

Elle riposte, ironique :

— Et ces fleurs, combien les as-tu payées? Je sais fort bien ma leçon!... La conclusion, la voici : J'en ai assez de tes refus, de tes sermons, j'y mets fin.

Le taxi remontait les Champs-Élysées.

Ellen l'arrête et descend.

— Combien vous est-il dû?...

Son visage est pourpre, ses yeux étincellent.

— Je croyais, Madame, que...

— Monsieur n'est pas de cet avis... Je payerai ce qu'il faudra...

Ellen fouille son sac. Il y a échange de monnaie. On se met d'accord.

— Les fleurs, Madame?...

Ellen était heureuse d'en orner la voiture. Maintenant elle ne sait qu'en faire.

— Emportez-les!... fait-elle rageusement

— Merci, Madame...

Et l'homme sourit, dodeline de la tête, habitué qu'il est aux sautes de vent qui sans cesse bouleversent la pauvre humanité!

Le taxi démarre.

Les fleurs se penchent, oscillent, comme si elles avaient le regret d'être ainsi abandonnées.

Ellen a l'impression que, jour à jour, de menus faits, des déceptions semblables émettent son bonheur.

Voici le couple sur le trottoir.

— Eh bien! Eddy?... Maintenant que comptez-vous faire?...

— Tu décides des choses avec une précipitation... Tu aurais pu ne pas renvoyer ce taxi si vite!...

Elle a un élan joyeux :

— Oh! par bonheur, te rallierais-tu à mon projet?... Arrêtons une autre voiture!...

— Ma pauvre petite, sois raisonnable...

Elle raille, la voix méchante :

— Ah! c'est vrai : la dépense!...

— Ellen, écoute-moi...

— Vas-tu encore me dire qu'il ne m'est permis qu'une chose...

— Laquelle?...

— De terriblement m'ennuyer? Les journées sont longues!...

— Occupe-toi.

— A quoi?... Et puis, zut! J'en ai assez!... J'étais venue te chercher avec mille bonnes intentions, tu les repousses!... Va de ton côté, j'irai du mien. Pour le moment, je rentre à la maison...

Il regarde son bracelet-montre.

— Je n'ai pas le temps de t'accompagner. Le

Blanchard m'a déjà reproché, ce matin, mon inexactitude...

— Où déjeuneras-tu?...

— Ne t'inquiète pas de cela...

— Tu as la mine de quelqu'un qui va manger un croissant et une bille de chocolat sur un banc; avec tes vêtements poussiéreux et déformés tu me fais penser...

Il interrompt en riant :

— A un vieux pauvre!... Merci toujours!... A ce soir. Tâche de t'apaiser...

Ils se quittent.

A quelques pas de là, Ellen se retourne et regarde son mari qui s'éloigne...

— Qu'a-t-il? se demande-t-elle.

Et elle s'inquiète.

Depuis quelque temps Eddy semble découragé, las de tout. Il n'a même plus l'air heureux. Aurait-il le regret de l'avoir épousée?...

Va-t-elle courir après lui et, sur l'heure, mettre en discussion, là, sur le trottoir, au milieu des passants, cette question brûlante?...

Une querelle en pleine rue! Devient-elle folle?...

Alors, va-t-il falloir vivre jusqu'au soir avec cette incertitude et ce poids sur le cœur?...

Ellen reprend sa marche. Rien ne rappelle l'allure pimpante qu'elle avait le matin. Les hauts talons n'effleurent plus le trottoir : ils le frappent. Les pas ne sont plus légers. Ils traînent, comme incertains de la voie à suivre. La robe, le manteau, la fourrure n'ont plus la même coquette allure. Ellen n'est plus animée de ce feu sacré qu'attisent si bien Paris et sa curieuse atmosphère : la certitude d'être aimée, le désir de plaire, d'être belle, parée, élégante, l'amusement de comprendre qu'on y réussit aux admirations soulevées au passage, irritantes parfois, flatteuses toujours!...

Elle n'évolue plus dans ce nuage d'encens et d'hommages qui, bien qu'anonymes, grisent si bien toutes les femmes : les jeunes, parce qu'ils ont pour elles, avec l'attrait de la nouveauté, un vague par-

fum de plaisir défendu; les « moins jeunes », parce qu'elles en aiment l'aimable habitude et que d'en être sevrées leur semblerait un commencement de déchéance; les « plus anciennes », parce qu'ayant goûté au charme de tels succès, elles vivent dans l'illusion qu'elles y ont droit encore, qu'elles y auront droit toujours!... L'humanité se paye de mots, de mensonges, et s'aide ainsi à oublier le passage des ans...

« Qu'est donc le mariage?... se demande tristement Ellen, suivant, de plus en plus déçue, de plus en plus lamentable, la route qui la ramène vers son logis. — N'est-ce qu'un mirage que le moindre souffle fait s'évanouir?... On croit s'aimer pour la vie, se connaître, et brusquement, pour un mot, pour un rien, voilà qu'éclatent de sottes querelles, et l'on est, face à face, comme deux étrangers. On cherche à s'expliquer. Nul n'écoute. Tout est incompréhension. Les yeux flambent, les voix montent. Les caractères s'affrontent. Est-ce le cataclysme durant lequel va être à jamais brûlé ce que l'on a tant adoré?...

« Heureusement que maman n'est pas là! se dit encore Ellen. Elle me questionnerait, je me laisserais aller, peut-être, à lui en trop dire. Elle chercherait à s'entremettre, avec les meilleures intentions du monde elle plaiderait pour l'apaisement!.. Nous tomberions dans des abîmes!... »

Mais la pensée de ne plus être certaine des sentiments d'Eddy la hante, et de ne pouvoir confier à personne cette douloureuse inquiétude lui donne une impression de complet abandon.

Ce qu'elle ressent prendrait un caractère moins tragique si elle avait bien voulu écouter la voix autorisée qui cherchait, avec quelle douceur, quelle prudence, quelle maternelle tendresse, à donner des avertissements, à projeter quelques lumières sur la gravité des devoirs futurs.

Au premier mot prononcé à ce sujet, Ellen a coupé court et répondu avec la splendide assurance que montre en tout la jeunesse :

— Vous en faites pas, maman!... Eddy et moi, nous ne sommes plus des enfants. Nous nous adossons. Vous ne pouvez souhaiter ni plus ni mieux.

M^{me} Quayvois — la mère d'Ellen — s'était alarmée de la témérité de pareilles illusions. Mais comment le faire entendre?... Elle n'ignore pas, elle, le péril que dénonce le vers fameux : « Chassez le naturel, il revient au galop. » Durant les fiançailles, on n'apprend guère à se connaître; avec une grâce parfaite, les défauts cèdent galamment le pas aux qualités. La lune de miel, le beau voyage ajoutent à l'aveuglement de ces jours d'allégresse.

Mais tout a une fin...

L'heure redoutable est celle où, de l'Olympe, le couple retombe dans la réalité.

On a vécu au septième ciel, il faut reprendre contact avec le terre-à-terre. On s'est abreuvé de cette ambroisie que les Anciens disaient être « neuf fois plus douce que le miel », il faut en revenir au pot-au-feu. On a cru pouvoir vivre d'« amour et d'eau fraîche ». Qui, dans l'ordinaire de la vie, peut se contenter de ce romantique brouet?... Cupidon, las peut-être de si longtemps porter son carquois et ses flèches, s'est-il déjà transformé en simple mortel?... Voici que les choses apparaissent sous leur jour véritable qui souvent déçoit.

Le couple a vécu jusque-là sans compter, jetant aux quatre vents les papiers sales que sont en général les « coupures ». Désormais, noircies, déchirées, rapiécées de papier gommé, une à une il faudra les empiler, les conserver. L'inexorable « deux et deux font quatre » va reprendre sa valeur fictive. C'est lui qui décidera, dorénavant, des joies et des plaisirs, de ce qu'on peut se permettre et de ce qu'on devra, hélas! par raison, se refuser! Il sera le maître de l'heure!...

En tout ce que l'on entreprend, disaient encore les Anciens, il est « cinquante lieues de mauvais chemin ». Heureux ceux qui les franchissent avec courage; ceux qui ne jettent pas le sac au fossé aux premiers désaccords; ceux qui s'adaptent aux

difficultés de leur vie nouvelle, sans souhaiter l'impossible ni envier ce qu'ils ne peuvent atteindre. Ils prépareront du Bonheur.

Encore une fois M^{me} Quayvois n'ignore rien de ces vérités, qu'elle qualifie d'essentielles. La femme peut beaucoup pour la paix du ménage. L'expérience le lui révéla, en commençant par lui faire verser beaucoup de larmes; en lui demandant de constants efforts de patience, de sérénité, de courage. Elle y fut aidée par le fait qu'elle était d'une époque où les idées, les manières de voir différaient de celles de nos jours.

Alors qu'aujourd'hui « vivre sa vie » n'est que jazz, auto, bains de soleil, poudre aux yeux, belle et brillante aventure où, trop souvent, le plaisir a le pas sur les devoirs, le programme de son temps était autre, moins gai, plus bref, plus terne : « On n'est point ici-bas pour s'amuser. » A M^{me} Quayvois était échu pour époux l'être le plus loyal, le plus digne d'estime qui se pût rencontrer, mais aussi le plus violent qui fût sur terre. Au moindre mot le contrariant — et cela dès le début du mariage, — elle eut la pénible surprise de le voir s'abandonner à des colères dont toute la maison retentissait. Tant que durait l'orage, ce n'étaient que portes battant, claquant, et, si l'on était à table, que poings frappant la nappe, faisant vibrer vaisselles et cristaux, tandis qu'une voix puissante vociférait d'injustes reproches.

M^{me} Quayvois, qui, ainsi que toute jeune mariée, rêvait de bonheur, s'épouvantait de telles scènes. Le cas était d'autant plus grave que M. Quayvois était notaire et que, n'usant pas de plus de ménagements vis-à-vis de ses clients, ceux-ci, arguant de son « sale caractère », menaçaient de l'abandonner.

M^{me} Quayvois, sans se décourager, comprit que la vie lui imposait de grands devoirs. Elle entreprit la tâche immense de remédier à un tel état de choses.

Le temps a passé — plus de vingt années!... — L'on a vécu. Personne n'est mort. M^e Quayvois s'est assagi.

Patiemment, la main dans la main de celui que Dieu lui avait choisi pour compagnon de route, M^{me} Quayvois s'est attachée, non à défier, mais à mater, à force de patience, ce caractère irascible, prouvant ainsi, une fois de plus, que « douceur fait plus que violence ».

De cette victoire, la pauvre femme est si fière qu'à ce souvenir son cœur s'émeut et ses yeux s'emplissent de larmes. C'est le plus cher secret de sa vie. Celui qu'elle n'a jamais révélé à personne!...

Mais quelles ardentes et douces lumières passent dans ses prunelles claires, lorsque le notaire, que des clients offensés ont surnommé « M^e Bougonnant », lui prend les mains et dit d'une voix qu'enroue l'attendrissement :

— Ma petite Jeanne, tu es mon bon ange ; que serais-je sans toi?...

Aujourd'hui l'étude est prospère. Les panonceaux brillent au soleil. La maison est une de ces belles habitations de province, aux murs solides, crépis de blanc, aux fenêtres régulières, ouvrant les unes sur une façade qui domine la rue, les autres sur un jardin d'agrément, auquel fait suite un autre jardin, potager et fruitier, celui-là, qui met en toutes saisons légumes et fruits savoureux sur la table de famille, tandis que le premier l'orne de fleurs.

— C'est ton œuvre, ma petite Jeanne, que cette maison où règne l'ordre, où tout va bien, où je jouis de tant de bien-être!... Tu me récompenses, alors que je n'ai pas été pour toi toujours aimable.

« Ma petite Jeanne » se récrie.

« M^e Bougonnant » s'accuse.

Ils font assaut de politesses.

Tous deux s'attendrissent.

— Tu m'aimes malgré tout?

Elle répond avec élan :

— Beaucoup plus que tu ne le crois !

C'est tout ce qu'elle révélera jamais d'elle-même.

Ainsi, se parlant doucement, les soirs d'hiver au coin du foyer, les soirs d'été dans le jardin fleuri qu'illuminent les reflets de quelque merveilleux cou-

cher de soleil, ils goûtent une paix profonde, un peu de cette paix que le Créateur promet aux hommes de bonne volonté.

Cette paix menaça d'être péniblement troublée par un événement sur lequel personne n'avait encore réfléchi : le mariage d'Ellen.

Un matin, rose et fraîche, les yeux brillants, n'ayant jamais été plus jolie, Ellen, revenant d'un tournoi de tennis dont elle venait de jouer la finale avec Edmond Ettrel, battant des adversaires de marque, champions des plus redoutables, aborda sa mère et commença sur un ton qui déjà semblait une déclaration de guerre :

— Que diriez-vous, maman, si je vous annonçais mon mariage avec Eddy Ettrel?...

M^{me} Quayvois, croyant avoir mal entendu, répéta :

— Ton mariage avec... avec M. Ettrel?...

— Nous venons de gagner le Championnat!... Nous avons éliminé nos adversaires!... La coupe est à nous!... Eddy voulait me l'offrir. Je me suis refusée à l'en priver. Alors, pour régler au mieux la question, nous avons décidé d'être deux à la garder...

— Mon enfant, excuse-moi!... Tu parles si vite que je ne comprends rien à ce que tu me dis.

— Je précise : j'aime Eddy, Eddy m'aime, nous avons décidé de nous marier!...

— Tu viens de décider de ton mariage avec... avec ce M. Ettrel sans nous en prévenir? Es-tu folle, ou est-ce moi qui le deviens?...

— Je ne m'attendais pas à mieux de vous, maman, riposta la jeune Ellen, non sans quelque dédain. Il faut pourtant vous faire une raison à ce sujet, c'est ce qui arrive : j'épouse Eddy Ettrel!...

— Mon enfant, cela ne peut être...

— Pourquoi, s'il vous plaît?...

Ce lambeau de phrase fut lancé avec une telle arrogance que M^{me} Quayvois en blêmit.

— Tu sais, comme moi, que M. Ettrel est à Verrières pour sa santé. Une cure d'air et de repos lui

était nécessaire,... il n'est donc pas bien portant...

— Si vous l'aviez vu jouer, ce matin, vous n'en jugeriez pas ainsi!... Il était épatant, dans une forme parfaite, en possession de tous ses moyens. Ses adversaires l'en ont félicité...

— Il va bien parce qu'il se soigne,... mais à la moindre imprudence...

Ellen coupa court en répliquant, triomphante :

— Eh bien ! c'est moi qui le soignerai!...

— En plus, il ne suffit pas d'être champion de tennis pour fonder une famille : M. Ettrel n'a pas de situation...

— Il en trouvera une, quand il le voudra.

— En attendant, c'est un désœuvré.

— Qu'appellez-vous un désœuvré?... Un homme qui ne gâche pas du mortier, un homme qui ne casse pas des cailloux sur les routes?...

— M. Ettrel est sans fortune, précisa avec autorité M^{me} Quayvois. Sa mère est veuve, le capitaine Ettrel a été tué au début de la guerre...

— Qui vous a si bien documentée, maman?...

— Son fils. Après l'armistice, M^{me} Ettrel s'est remariée. Elle est fort belle ; elle a fait un superbe mariage. M. de Charlemont, son nouvel époux, est riche. Depuis l'âge de dix-sept ans M. Ettrel profite de cette richesse. Sa mère l'adore, le garde près d'elle, le gâte. Cela permet à ce jeune homme d'avoir un appartement dans un superbe hôtel avenue de Friedland, de vivre dans un luxe qui facilite l'oisiveté, d'être servi par des valets qui ne lui coûtent rien, d'avoir dans les mêmes conditions une table bien servie...

— Il déteste ce genre de vie!... interrompt Ellen avec violence.

— Malgré tout, il en profite!... Le jour où il en sera privé, il en souffrira!... En tout cas, mon enfant, ni ton père ni moi n'accepterons, pour toi, des conditions d'existence aussi incertaines et surtout aussi fausses...

— On s'arrangera autrement, voilà tout!...

— Que veux-tu dire?...

— On vivra modestement.

— Vivre modestement !... Pas plus l'un que l'autre vous ne savez ce que cela veut dire !...

— Nous l'apprendrons !... Oh !... et puis, chère maman, excusez-moi, mais en voilà assez !... Eddy a ma parole ; j'ai la sienne. Tout, entre nous, est décidé. Vous repousseriez notre projet que je franchirais l'obstacle sans votre approbation.

— Ellen, est-ce toi qui oses me parler ainsi ? Ce que tu viens de dire est bien grave !...

— Faut-il que je le répète ?...

— Je n'ai plus le courage ni la patience de t'entendre me parler sur ce ton !... Ce que tu viens de me dire, va le répéter à ton père, il en décidera !...

— Vous vous débarrassez de moi en me jetant dans la gueule du loup ?...

— Ta manière d'être, ma pauvre enfant, me peine profondément. Je n'aurais jamais cru...

— Moi aussi, je n'aurais jamais cru que vous vous feriez une joie de me briser le cœur !...

— Oh !... briser le cœur !... répète lentement la pauvre maman.

— Où est papa ? Est-il occupé ? Je vais m'en assurer. Peut-être, de lui, serai-je mieux comprise ! Ici, nous nous exaspérons mutuellement...

Ellen s'éloigne en marmottant : « vieilles idées... préjugés... conceptions étroites... rien à espérer... »

M^{me} Quayvois, que sa fille avait surprise à faire, comme chaque matin, de méticuleux rangements dans sa maison, se retrouve seule. Elle tremble de tous ses membres.

Quel accueil sera-t-il réservé à la demande d'Ellen ? Il est de toute évidence que M^e Quayvois repoussera un projet aussi déraisonnable, arrêté avec autant d'imprévoyance et présenté avec une telle audace. Va-t-on voir revenir « M^e Bougonnant », se rouvrir l'ère des vociférations, des colères formidables ?...

M^{me} Quayvois écoute, haletante...

Jamais la grande maison n'a paru plus silen-

cieuse. Nul va-et-vient de clients. Nul heurt dans les sous-sols. Nul bruit de voix.

M^{me} Quyvois se glisse dans le couloir qui mène à l'étude. Pour la première fois de sa vie, osera-t-elle écouter à la porte du bureau de son mari, pour s'assurer de ce qui s'y passe?...

Mais brusquement cette porte s'ouvre.

Ellen apparaît, radieuse. Elle semble très pressée.

— Où vas-tu?... murmure M^{me} Quyvois.

Sans daigner s'arrêter, Ellen jette du bout des lèvres, avec un dédain sans pareil :

— Chercher Eddy. Papa a consenti...

— Est-ce possible?...

M^{me} Quyvois croit défaillir.

Ellen est déjà loin.

Tout à coup M^{me} Quyvois se sent brutalement prise par le bras.

Venu en pantoufles de feutre, M^e Quyvois l'entraîne dans son bureau et commence d'une voix tonnante :

— Comment ! elle l'aime, et tu ne veux pas qu'elle l'épouse?... Elle l'aime, et tu ne veux pas son bonheur?... Pourquoi aurais-je travaillé toute ma vie, si ce n'est pour la rendre heureuse?... Je cherche à placer mon argent ; n'est-il pas de meilleur placement que d'établir ma fille selon ses goûts?... Que signifient tes objections, tes résistances?... Que t'a fait ce garçon?... Attends donc d'être sa belle-mère pour le prendre en grippe!... Je vais causer avec Ettrel. Demain j'irai à Paris. A Paris!... m'entends-tu?...

M^{me} Quyvois fait un signe de tête.

— J'irai à Paris voir ce M. de Charlemont. Ayant de brillantes relations, il m'aidera à caser son beau-fils.

— Que ne l'a-t-il fait plus tôt?...

— Est-ce que cela te regarde?... Si Ettrel ne peut trouver une situation selon son goût, je l'emploierai à l'étude. J'en ai prévenu Ellen. Naturellement elle a poussé les hauts cris. Elle aime mieux Paris. Je l'approuve. Elle aura Paris!... Voilà qui est dit. Ne

revenons pas sur ce sujet, s'il vous plaît!... Ce que je décide est décidé! Je ne veux pas de scènes, ni de larmes. Quitte ces airs de victime!... Ne suis-je pas le Maître?... Ah! mais...

M^e Quayvois allume sa pipe. Il exhale un peu de son irritation en soufflant force fumée, en faisant les cent pas dans son bureau.

Puis, de nouveau, se campant devant sa femme, il recommence d'une voix qu'il s'efforce d'adoucir :

— Qu'est-ce que tu veux, c'est le sort!... On ne marie plus ses enfants, ils font eux-mêmes leur choix... Bon ou mauvais, ils prétendent avoir cette liberté. Nous sommes, ici-bas, prisonniers de tant de choses qu'on peut bien la leur accorder!... D'ailleurs c'est la nouvelle école!... Ne la condamnons pas avant de savoir ce qu'elle donnera comme résultat!... Tu m'opposeras les vieilles institutions. On te répondra : « Au rebut! Stock sans valeur! Refonte! Au pilon!... » Inclignons-nous donc sans murmurer, ma pauvre, acceptons ce qui est!... « *Mettions-nous à la page* », comme dit Ellen. Ces enfants ne sont pas de notre génération, nous ne pouvons les comprendre.

M^{me} Quayvois ne peut plus endurer de tels propos. Elle court se réfugier dans sa chambre.

Elle avait compté sur l'intervention de son mari, jusqu'ici respectueux de l'ordre établi, des formes protocolaires, et se montrant de parti-pris ennemi de toute innovation, et le voilà qui se rallie, sans même prendre le temps de la réflexion, à des formules nouvelles qui se raillent des conseils que dicte l'expérience, des décisions de ceux qui ont le droit, plus encore : le devoir de se faire écouter?...

Leur fille, le bonheur de leur fille, son mariage, cet événement auquel la pauvre maman pensait sans cesse, qu'elle n'entrevoyait encore, telle une merveilleuse apothéose, que dans le lointain des jours, vient de se décider entre deux coups de raquette, comme la plus banale, la plus hasardeuse des aventures.

Et qui épouse Ellen?...

Un étranger arrivé à Verrières pour une cure de repos. Un garçon dont on ne sait rien ou peu de chose. Ellen l'a rencontré au club de tennis où, comme tant d'autres et sans difficultés, il avait eu ses entrées dès son arrivée.

C'est ainsi qu'Ellen l'invita à se joindre à une bande de jeunes sportifs, filles et garçons, camarades, amis d'enfance, qui, presque journellement, après force balles échangées, s'abattaient, mourant de faim, chez M^{me} Quayvois qui les régalaient de friandises.

Après quoi, rassasés mais jamais fatigués, au son d'un phono ou de la T. S. F., tous se mettaient à danser jusqu'à l'heure du dîner, et souvent ils la dépassaient.

Ah ! comme l'inexactitude de ce repas du soir eût fait revenir au galop, sur ses bottes de sept lieues, « M^r Bougonnant » et ses colères, si le plaisir d'Ellen n'avait été en cause...

De son côté M^{me} Quayvois se serait passée de ces longues et bruyantes séances, de ce brouhaha, de ce remue-ménage qui la laissaient assourdie et très lasse. En plus, elle déplorait les allures cavalières de ces jeunes, leur rudesse de langage, et s'en voulait de paraître approuver de telles nouveautés. Mais ces réunions presque quotidiennes amusaient Ellen. Ainsi que M^r Quayvois, que n'aurait-elle pas supporté, la pauvre maman, pour amuser Ellen !...

Dans ce groupe effervescent, M. Ettrel faisait contraste. Il disait ne point aimer la danse, ce qui lui permettait de causer avec M^{me} Quayvois, d'échanger avec elle quelques propos sur les faits du jour. Il parlait peu, du reste, et ne laissait guère soupçonner ce qui l'occupait quand il n'était pas en « cure de repos ». (C'était cependant en ces conversations que M^{me} Quayvois avait glané les détails répétés à Ellen.) De ce qui survenait il ne semblait jamais manifester ni joie, ni ennui. Le succès de ce championnat dont Ellen était si fière le laissait indifférent. Il semblait las de tout.

M^{me} Quayvois en avait conclu :

— C'est un taciturne!...

Est-ce pour cette raison que, déroutée par le sens mal défini qu'elle attribuait à cet adjectif, par l'extrême réserve du jeune homme, elle n'eut jamais le moindre soupçon de ce qui se préparait?...

Et lui, du reste, y songeait-il?...

Comme tant d'autres, il se plaisait à médire du mariage :

— Se mettre en ménage?... Quelle affaire!... Quelle complication d'existence! La vie n'est-elle pas, déjà, assez difficile? disait-il.

Un jour, même, il ajouta :

— Célibataire je suis, célibataire je resterai.

A cette profession de foi, lancée entre deux parties de tennis, comme une de ces balles perdues que nul ne songe à relever, personne ne prit garde. Que ce M. Ettrel convole en justes noces ou demeure garçon, voilà qui, vraiment, n'intéressait personne. La bande joyeuse avait d'autres lièvres à courir, d'autres chats à fouetter...

Seule Ellen accueillit l'audacieux propos avec un sourire plein de malice. Ne serait-il pas amusant d'amener cet imprudent à changer d'avis?... Voilà qui mettrait du piquant dans une vie forcément plate, aux jours se succédant sans le moindre imprévu.

M. Edmond Ettrel — Eddy, — grand, distingué, bien mis, avait belle allure. On ne pouvait lui reprocher que cet air distrait, presque maussade, qui le faisait, à certains jours, totalement étranger à ce qui se passait autour de lui.

Ellen se reconnut le pouvoir d'avoir raison de distractions si grandes. Elle se savait jolie. Elle avait le goût des aventures. Elle décida aussitôt d'entrer en campagne.

Avec cette ténacité et ces moyens de conquête dont les femmes sont si fières lorsqu'elles ont l'occasion d'en user, elle prit d'assaut la citadelle où le célibataire se cantonnait.

La tâche était ardue. Rien ne répondait aux attaques.

Piquée au jeu, elle résolut de brusquer l'affaire.

Ce fut le jour où, après la victoire du championnat — tous les joueurs réunis au « Verrières-Club », ainsi que le Président, les arbitres, les membres du Comité, — se devait offrir aux vainqueurs la Coupe, un superbe bronze d'art.

— Auquel des deux gagnants faut-il l'offrir? demanda le Président de son air le plus malicieux. (C'était un vieux compère à l'esprit aiguisé, ne manquant pas de clairvoyance.)

— Je suis heureux d'en faire hommage à M^{lle} Quayvois!... dit galamment Ètrel.

— M^{lle} Quayvois s'obstine à vouloir vous la laisser!...

Il y eut une minute de silence que le Président rompit d'un geste théâtral des plus drôles.

— Gardes, apportez-moi un glaive, que je renouvelle le jugement de Salomon!...

Ce furent des applaudissements et des rires.

— Eddy, murmura Èllen, acceptez la part entière, nous en discuterons...

— Quand?...

— Après!...

Il suffit de ce mot pour décider de deux destinées.

« Après », les événements se précipitèrent.

L'incorruptible célibataire ne put que se rendre, en entendant les mots qui la clôturaient :

— Eddy, n'avez-vous pas compris que je ne veux pas de la coupe sans vous... ni même de la vie?...

Qui eût résisté à pareille prière, à la douceur de ces yeux suppliants?... Il ne faut jamais dire à la fontaine : « Je ne boirai pas de ton eau. »

... Èt maintenant, pendant qu'Èllen a été chercher Eddy et que « M^e Bougonnant » fait les cent pas dans son bureau pour tromper son impatience — car, à l'exemple du Roi-Soleil, il est de ceux qui ne peuvent supporter d'avoir « failli attendre », — M^{me} Quayvois, à bout de force et de courage, s'accuse de n'avoir point vu clair dans le jeu d'Èllen et d'être, de ce fait, la cause de tout le mal.

Ah! de combien de *mea culpa* ne frappe-t-elle pas

sa poitrine, la pauvre maman!... Elle s'accuse de n'avoir jamais su élever sa fille! Elle s'accuse de n'avoir jamais su la diriger!... Elle s'accuse, par excès de tendresse, d'avoir toujours été au-dessous de sa tâche!

Elle pleure désespérément sur ce qui arrive, sur ce qui a été, sur ce qui, sans doute, arrivera...

En bas, la porte d'entrée vient de s'ouvrir avec un petit grincement qui semble toujours faire bon accueil aux visiteurs.

Des pas s'entendent. D'autres portes s'ouvrent. Aux démonstrations bruyantes de M^r Quayvois on devine qu'Ellen a ramené M. Ètrel.

Va-t-on en prévenir M^{me} Quayvois?...

A tout hasard elle se prépare à descendre. Elle bassine ses yeux rougis. Elle relève deux mèches qui s'évadent de ses bandeaux. Elle change de robe. Elle s'efforce de ne point paraître un épouvantail. Elle attend...

Personne ne vient.

Ne souhaite-t-on pas sa présence? Est-il des arrangements dont on préfère qu'elle reste ignorante?... Que se passe-t-il?...

Va-t-elle descendre et s'en assurer?...

L'osera-t-elle?... « M^r Bougonnant », réapparaissant pour la circonstance, fera-t-il payer d'une scène pénible l'audace d'une telle initiative?... M^{me} Quayvois juge prudent d'attendre encore...

Mais que cette attente est longue et cette mise à l'écart blessante!...

Le bonheur d'Ellen se décide, et elle, la mère, est exclue de cet entretien?...

Le balancier de la pendule martèle des secondes. Elles vibrent, agaçantes. On n'entend que leur tic tac dans le silence qui pèse sur la maison.

Mais, de nouveau, en bas, les portes s'ouvrent. D'un accent de triomphe M^r Quayvois lance des propos qu'il entremêle d'éclats de rire, ce qui les rend inintelligibles.

D'autres voix répondent, assourdies, ainsi qu'il est fait près de la chambre d'un malade.

La porte d'entrée grince de nouveau. Des conciliabules se prolongent sur le seuil, sur le haut du perron. Un bref « A bientôt » annonce que l'on se sépare.

Tout a donc été dit, arrêté, consommé. M^{me} Quayvois n'a pas été appelée.

Qu'est devenu M^e Quayvois?... On ne l'entend plus ni rire ni crier.

M^{me} Quayvois, de lui, n'a nul souci; mais c'est Ellen qu'elle voudrait voir, c'est l'expression de son visage. Peut-elle vraiment paraître radieuse après s'être associée à la cruauté dont sa mère vient d'être victime?...

M^{me} Quayvois se traîne jusqu'à la fenêtre. Elle en soulève le rideau.

Ellen et Eddy sont debout au milieu de la rue.

Eddy paraît soucieux. L'attitude d'Ellen n'est pas plus triomphante.

Tous deux semblent incertains de ce qu'ils ont à faire.

Après quelques hésitations, ils se dirigent vers le tennis. Comme chaque jour, sans doute, ils vont échanger quelques balles. L'habitude quotidienne les reprend.

Et, sans jeter un regard vers la maison où Ellen sait, cependant, avoir laissé une maman très malheureuse, que d'un mot tendre, d'un baiser elle eût réconfortée, ils s'éloignent.

Du même pas, coude à coude, la raquette sous le bras, ils vont. Elle est mince, grande, gracieuse; lui, élégant, svelte, nerveux. Ils forment un beau couple, tous deux vêtus de blanc et de sweaters éclatants, tous deux coiffés de bérêts posés de la même façon. L'orientation nouvelle qu'ils donnent à leur vie ne projette point sur eux le moindre rayonnement.

A ce qui était hier qu'y a-t-il donc de changé?

« On dirait déjà un vieux ménage!... » pense M^{me} Quayvois qui, quoi qu'il en soit, s'attendrit en les regardant.

Mais, survenant, une crainte renouvelle sa peine.

Elle s'inquiète de l'interprétation qu'aura donnée, de l'ostracisme dont elle a été l'objet, ce pauvre « M^e Bougonnant », qui a l'invention facile et surtout maladroite.

Précisément, il monte d'un pas si décidé que semble en gémir chacune des marches de l'escalier.

M^{me} Quayvois osera-t-elle poser à cet irascible personnage la question qui l'émeut?...

Il entre en coup de vent et, sans le moindre préambule, en homme qui entend commander chez lui au vent et à la tempête, il clame d'une voix tonnante :

— Que tu le veuilles ou non, j'ai décidé du mariage de ma fille!... Je vais l'annoncer à toute la ville!... Tes réceptions sont suspendues jusqu'à plus ample informé, tiens-le-toi pour dit!...

Il repart, claquant la porte derrière lui.

— Le pauvre homme!... Le pauvre homme!... Ne se corrigera-t-il donc jamais?... On a beau couper les têtes de l'hydre, elles renaissent!...

M^{me} Quayvois s'effondre dans un vieux fauteuil, refuge de ses peines et témoin de toutes les larmes qu'elle eut à verser durant sa vie.

« Que tu le veuilles ou non, se répète-t-elle, que tu le veuilles ou non... Est-ce donc sur ces lambeaux de phrase que vont s'échafauder les relations futures, et s'organiser une existence nouvelle?... Me pardonnera-t-on d'avoir demandé quelques explications, voulu des éclaircissements, conseillé de la prudence?... Serai-je et resterai-je l'ennemie que l'on craint, celle que l'on redoute, celle que l'on met à l'écart : la belle-mère, objet de moqueries, risée de tous?... »

D'un geste désespéré elle joint les mains.

— O mon Dieu, supplie-t-elle, faites que personne n'ait à souffrir de ce pénible malentendu...

**

... Et aujourd'hui, en revenant chez elle, affligée de cette querelle qu'elle vient d'avoir avec Eddy,

à la suite de bien d'autres — hélas ! depuis quelque temps, les sujets de désaccord vont se multipliant, — Ellen se demande si elle n'eût pas mieux fait d'écouter sa mère et de contrebalancer de ses sages avis la fougueuse impétuosité avec laquelle M^r Quayvois accorda son consentement.

Pourquoi Ellen montra-t-elle tant de hâte?... Avait-elle donc oublié que, quelques jours auparavant, Eddy lui avait dit, sans rien changer à son allure grave ni se départir de ce ton froid qu'il a toujours :

— Miss Ellen, quand je vous vois, je pense au délicieux portrait qu'un Chinois faisait de sa bien-aimée : « Elle a la grâce du jonc, et la fraîcheur d'un cerisier en fleurs!... »

Le propos était délicat et charmant. Ne laisserait-il pas soupçonner qu'à la séduction de l'image celui qui parlait se laisserait prendre peu à peu ? Et quel charme auraient eu ces heures, dans le secret desquelles se préparait le bonheur ! Quelle jonchée de délicieux souvenirs n'eussent-elles pas laissée derrière elles!...

Ellen ne s'y fût point trompée, aujourd'hui. Elle connaît mieux la vie. Elle a réfléchi, appris bien des choses. Elle juge des événements et les voit avec d'autres yeux.

Si elle se montre sévère pour elle-même, elle l'est plus encore pour l'incroyable « emballement » avec lequel M^r Quayvois ne vit peut-être en Eddy que l'occasion de marier sa fille.

« Étais-je donc si laide?... se demande-t-elle avec dépit. Papa désespérait-il d'arriver à me caser?... Qu'a dû penser Eddy de le voir ainsi saisir la balle au bond, avec tant de hâte, comme s'il était trop heureux de se débarrasser de moi?... »

Ses sourcils se froncent.

Ellen aimerait à connaître, sur ce sujet, le vrai de ce qu'en pense Eddy. Le saura-t-elle jamais?...

Consentirait-il à avouer qu'un homme ne peut voir venir vers lui une femme jeune et belle, murmurant d'une voix de mystère « qu'elle lui donne

sa vie », sans se laisser entraîner à des décisions que peut-être il regrettera plus tard,... trop tard?... Est-ce ce qui arrive?...

Ne se souvient-il pas aussi, et pour en demeurer blessé, aujourd'hui que les contingences sont autres et que rien ne lui bande plus les yeux, de la précipitation emphatique avec laquelle M^e Quayvois énuméra les avantages qu'il lui plaisait de faire à sa fille en la mariant?

— Je ferai à Ellen une rente de trois mille francs par mois! Ne me demandez pas davantage, par exemple!... Je louerai pour elle un appartement à Paris, puisqu'elle ne veut pas vivre ailleurs!... L'étude marche bien. Si vous voulez un jour, mon cher Ettrel, votre table et votre rond de cuir, je serai heureux de votre aide!... Un mot, et ce sera chose acquise!... Je me ferai une joie de vous mettre au courant...

Eddy n'avait eu en réponse qu'un geste vague qui pouvait être pris pour une dénégation.

— A votre aise, mon bon, à votre aise! avait rétorqué aussitôt M^e Quayvois. Souvenez-vous seulement qu'il ne faut, ici-bas, jamais jurer de rien!... Vous serez peut-être, un jour, rudement content, après avoir bien cherché et n'avoir pas trouvé mieux, de... de... comme le héron de la fable, de vous contenter de ce limaçon!

Ayant dit, un rire inextinguible secoua M^e Quayvois, qui eut grand'peine à poursuivre son discours:

— En attendant, ma maison vous est ouverte, comme mon cœur, comme mes bras!... Ne serez-vous pas pour moi un fils d'élection, le mari de ma fille?...

Les yeux de M^e Quayvois s'emplissent de larmes. Il se mouche. On croirait entendre un éclat de trompette.

Mais, vite après — les affaires sont les affaires!... — il reprend l'énumération de ce qu'il compte donner à sa fille. Il parle de trousseau, de toilette, de lingerie, d'argenterie; il se complaît en ces détails; il effleure même le sujet de la corbeille; il aime-

rait connaître les intentions d'Eddy à cet égard...

Avec une très visible impatience Ellen interrompt son père :

— On parlera de ces choses plus tard... Aujourd'hui ce n'est ni le lieu ni l'heure!...

— Ta! ta! ta! répond avec sa fougue habituelle M^r Quayvois, ta! ta! ta! ta! petite fille, il n'est jamais trop tôt pour traiter des affaires sérieuses. Enfin, puisque cela te contrarie, changeons de thème!... Remarquez, mon cher Ettrel, la docilité des pères de famille de nos jours! Ils obéissent à leurs enfants, ils veulent ce que ceux-ci veulent, c'est le monde renversé!... Mais revenons à nos moutons : eh bien! jeune homme, que faites-vous en ce moment?...

Eddy répond avec gêne :

— Je n'ai pas de situation...

— Vous vous croisez les bras?... A votre âge?... Diable! diable! diable!...

— Je vis chez ma mère...

— Diable! diable! Et alors?

— A la suite d'une pneumonie grave, on m'a ordonné le grand air, une cure de repos.

— Diable!... Diable!... Cure de repos? Se croiser les bras?... En voilà des remèdes!... Enfin, ceux-là ne font rien gagner aux apothicaires!... Autant d'économisé! En tout cas, il faut croire que vous n'étiez pas bien malade, pour qu'on ne trouve à vous ordonner que ce genre de traitement!... Et il vous a rudement réussi!... Je vous ai vu jouer à la pelote, pardon, au tennis...

— Ma cure est du reste finie!... interrompt Eddy, devenu nerveux. Mon beau-père, M. de Charlemont, est lié avec le banquier Le Blanchard qui me réserve une place dans ses bureaux!...

— Le Blanchard?... Je lui ai fait faire des placements épatants!... Il n'a rien à me refuser!... Je vais le relancer!... Qu'est-ce que vous voulez que je lui demande?...

— Mon beau-père a fait les démarches nécessaires...

— Dites-lui qu'à partir de ce jour il peut se tenir tranquille!... Je me charge de tout! Le Blanchard est mon obligé!... Du reste, je vais demain à Paris...

M^e Quayvois fouille précipitamment dans toutes ses poches. Il en retire un agenda crasseux sur lequel, après avoir humecté son crayon du bout de sa langue, il note différentes choses. Et, en les écrivant, il grommelle :

— Eh bien! mon vieux Quayvois, tu vas en avoir du turbin, demain, à Paris!... L'appartement à trouver!... Le Blanchard à solliciter!... Une visite de politesse à M^{me} de Charlemont...

Mais, à ces mots, Eddy sort de sa réserve et supplie M^e Quayvois de remettre cette visite à plus tard.

— Je n'ai pas encore prévenu maman. Le fait qu'elle serait informée de ce qui se passe par un autre que par moi la blesserait. Accordez-moi d'être le premier à la prévenir, à lui demander de fixer elle-même le jour où elle pourra me recevoir, le jour où je pourrai lui amener Ellen? Ma mère est sensible, impressionnable; la prendre par surprise l'affecterait profondément. D'ailleurs sa vie est très chargée; de plus, elle est souvent fatiguée, parfois absente...

— Du protocole entre parents! Voilà encore du nouveau!... Moi, je vous en avertis, j'agis autrement. Ce que je dis : je le pense; ce que je décide : je le fais! Le reste ne regarde que moi!... Il y a beau temps que le père Quayvois n'est plus en nourrice!... On l'oublie...

Eddy n'obtient rien de plus et demeure fort perplexe.

— Croyez-vous qu'il ira voir ma mère?... demande-t-il très bas à Ellen.

— Insister serait inutile...

— Alors?...

— A la grâce de Dieu!

Il semble que tout a été dit. L'air du bureau s'est fait irrespirable. Une gêne pèse. On n'a plus que la hâte de se quitter.

Eddy se lève et, fort courtoisement, exprime le

regret de n'avoir pas eu l'honneur de présenter ses devoirs à M^{me} Quayvois et insiste sur le grand désir qu'il aurait de le faire.

M^r Quayvois, qui a pris quelque ombrage des réflexions d'Eddy au sujet de la visite avenue de Friedland, répond assez vivement :

— Ma femme?... Vous voulez voir ma femme?... A cette heure elle est absorbée par ses occupations ménagères!... En l'appelant, nous la dérangerions. D'ailleurs, tenez pour convenu ce qui a été décidé entre nous. Sa présence n'y aurait rien changé! Ne suis-je pas le chef de la famille?...

A ces mots Ellen eut un geste de révolte et un élan vers la porte. Sa main se posa sur la poignée de la serrure.

Cette porte, allait-elle l'ouvrir?...

Ellen se souviendra toujours, non sans remords, qu'elle eut à cette minute le sentiment qu'une grande injustice était commise, et que, cette injustice, elle seule était capable de la réparer, en faisant le geste que, précisément, là-haut, humiliée et fiévreuse, la pauvre recluse attendait.

Et cependant ce geste ne fut pas fait. Le bras retomba devant la porte toujours close.

Quelle fut la cause de la passivité d'Ellen?

N'en comprit-elle pas la cruauté, alors qu'elle était consciente que sa mère souffrait et, certainement, escomptait sa venue?... Est-ce par peur de l'esclandre que M^r Quayvois n'eût peut-être pas manqué de faire, — triste spectacle dont elle ne voulait pas qu'Eddy fût le témoin? Est-ce parce qu'aujourd'hui les jeunes ont l'horreur « des histoires », scènes, larmes, vapeurs, pâmoisons, dont nos romantiques ancêtres dramatisaient leurs lectures et leur vie?... Subissait-elle l'effet de cette ambiance qui pousse à faire litière de ce qui se rattache à la sensibilité, jugeant « ce vieux bagage » comme autant de chausse-trappes, de pièges à panneaux où nous nous laissons tous prendre, si tôt que notre cœur s'en mêle?... Jugeait-elle comme tant d'autres que, si la principale fonction de cet

organe est de régulariser la circulation du sang, le cœur outrepassé ses droits lorsqu'il entreprend de chercher à diriger la marche des sentiments humains?

Qu'y entend-il? N'est-ce pas un sensitif qui n'a pas marché avec son siècle? Ne comprend-il pas combien fut inutile le geste de saint Martin, sacrifiant son manteau pour en donner la moitié au mendiant, en faisant ainsi deux lambeaux qui ne pouvaient plus servir à personne?...

Sous une pareille influence, les raisonnements, les jugements ne perdent-ils pas de leur lucidité? N'est-on pas ainsi entraîné à dire ce que, la minute d'après, l'on souhaiterait n'avoir jamais dit; à consentir à ce que, après un peu de réflexion, l'on regrettera?... Qui n'a entendu jeter ces mots pleins d'amertume et de regret : « Oh ! si c'était à refaire ! » N'est-ce pas la plainte désolée d'un malheureux que son cœur a entraîné trop loin, qui ne s'appartient plus, qui est devenu le jouet des événements, bien plus, qui, à son détriment, fait le jeu des autres? C'est la perte totale de la personnalité, de l'unique force reconnue et encensée de nos temps, le *self-control*, que, divinité moderne, l'on expose sur des autels très hauts avec un splendide orgueil, divinité qui, comme le *twedd* et les *wood-milne*, nous vient d'Angleterre. — Notre « libre arbitre », en bon français, ne comportait-il pas plus de charité, d'amour du prochain et, pour en revenir à une expression moderne, plus d'élasticité?...

Ah ! pauvre cœur, reconnu dangereux par tes réactions inattendues, un jour, dans une blanche clinique qu'ombragent, comme la plus jolie des maisons de plaisance, de vertes frondaisons, ne pratiquera-t-on pas ton ablation?...

Peut-être n'attend-on que cette nouveauté : une humanité sans cœur et sans entrailles — tant d'autres viscères sont déjà supprimés ! — pour goûter sur notre planète les joies du Paradis terrestre!...

Comme il l'avait dit, « M^e Bougonnant », bravant les conséquences qui pouvaient en résulter, partit le lendemain pour la capitale.

Rasé de frais, coiffé d'un huit reflets dont la courbe des bords révélait la superbe ancienneté, ayant endossé sa redingote de drap fin et chaussé des souliers vernis qui lui causaient une gêne abominable — la prison de saint Crépin, — le bon notaire se sentait plein de joie et d'optimisme.

« Je vais faire le bonheur de ma fille, se répétait-il, le bonheur de ma fille!... » Et rien autre ne lui importait.

Il ne doutait pas du succès de sa mission.

Les événements, ainsi qu'il arrive parfois, le déçurent.

1^o Pour l'appartement?... Il lui fut démontré qu'il courrait tout Paris durant de longues semaines avant de découvrir un logis vacant. Le louer?... serait une affaire d'au moins vingt-cinq à trente mille francs par an. L'acheter? représenterait un capital qui eût fait vivre dans l'aisance plusieurs familles avant la guerre...

Crumm! voilà qui donnait à réfléchir!...

2^o La question Le Blanchard avait été simplifiée: le dernier paquebot venait d'emporter, pour une paire de semaines, le financier à New-York.

« Embêtant!... Affaire urgente!... Partie remise!... »

3^o M^{me} de Charlemont?... M^r Quayvois n'avait pu qu'après force pourparlers avec le « préposé à la porte » — un valet de chambre à tête de plénipotentiaire de la plus extrême correction — pénétrer jusqu'à elle, dans un boudoir d'une élégance raffinée où la mère d'Eddy aimait à prendre quelque repos après le déjeuner de « treize heures ». Ce lui était d'un grand apaisement ces minutes où, étendue sur un divan aux coussins nombreux et moelleux, elle laissait s'accomplir en elle le travail de

la digestion. M^{me} de Charlemont prenait le plus grand soin de sa personne et de ce qui lui restait d'une très grande beauté, depuis, hélas ! qu'elle abordait la cinquantaine. Elle savait cette période traîtresse, génératrice de maux sans nombre, nécessitant une lutte incessante contre des forces de destruction aux attaques surnoises qui frappent non seulement le physique, mais aussi le moral, en démontrant l'inanité de la lutte, en arrachant aux plus forts ces soupirs profonds qu'accompagne la navrante plainte : « Qu'il est donc triste de vieillir ! »

De plus, c'était le moment où la belle dame établissait le bilan de sa journée, le doit et l'avoir de sa liste de visites, l'opportunité d'un essayage, l'assistance obligatoire à des réunions d'œuvres et autres, à un concert, à une conférence, au choix à faire entre une douzaine de « five o'clock ». Étant donné qu'on ne peut être partout à la fois, il fallait donc mesurer son temps, ne point perdre le fil conducteur qui permet d'éviter d'être en retard ici, ou trop tôt plus loin, de remplir ses obligations sans oublier celui-ci au profit de celui-là, de ne négliger personne, d'être en règle avec tous, et d'arriver à la fin d'une journée aussi fatigante sans en être écrasée.

C'était aussi l'instant où, d'un trait de plume, elle envoyait à des amis lointains un de ces mots charmants, concis, spirituels, dont, ainsi que les épistoliers du Grand Siècle, elle avait le secret : mot de souvenir, de rélicitations, de condoléances. Ses relations étaient innombrables. Elle tenait à toutes et savait les conserver.

C'est dire à quel point l'heure adoptée par M^{re} Quayvois était mal choisie, et combien l'insistance à enfreindre cette consigne : « Madame ne peut recevoir !... » pouvait paraître déplacée.

« M^{re} Bougonnant », parti en guerre avec tant de vaillance, allait-il encore échouer en cette troisième négociation?... Son déplacement, ce voyage à Paris n'allaient-ils avoir comme résultat que de faire buisson creux?... Ah ! non, on ne connaît pas

toutes les manigances que le père Quayvois cache au fond de son sac ! Rira bien qui rira le dernier !

Il s'avise aussitôt d'un stratagème dont, par avance, il escompte le machiavélisme. Il fait remettre sa carte sur laquelle il vient d'écrire sous ses noms et qualifications : « Apporte une nouvelle importante intéressant M. Edmond Ettrel. »

Ce talisman ne pouvait qu'aplanir les obstacles.

C'est ce qui advint. Toutes les portes s'ouvrirent...

M^{me} de Charlemont, se levant du lit de repos où, parmi les coussins de toutes les teintes, brodés et rebrodés de tous les ors, elle était étendue, vit s'avancer vers elle un inconnu dont la tenue solennelle la combla d'angoisse.

— Oh ! Monsieur, venez-vous m'apporter une mauvaise nouvelle?...

— Mais non, Madame, une nouvelle très bonne, une nouvelle excellente...

Encouragé par ce début, triomphant d'être enfin dans la place, « M^e Bougonnant », s'applaudissant d'avoir si bien conduit les opérations, ne se sent pas d'aise et s'avance.

Jamais, certainement, il n'a été aussi bruyant et gesticulant. Les pans de sa redingote vont se balançant, mettant en grand péril — étant donné l'exiguïté de la pièce et le nombre des meubles — fragiles étagères, tables aux pieds si légers qu'un rien peut les renverser, « bonheurs-du-jour », tous supportant des bibelots d'un prix inestimable : potiches de Chine, de vieux Japon, groupes de Saxe, fleurs qui semblent faire plier des verres de Venise, émaux, camées, bonbonnières, photographies aux cadres ouvragés, — tout le charmant décor de la fin du dernier siècle!...

— Madame, je m'excuse de vous déranger et je vous présente mes hommages ! commença M^e Quayvois.

— Vous venez me parler de mon fils?... Serait-il malade?... Me l'aurait-il caché?... haleta M^{me} de Charlemont, négligeant tout préambule.

— Votre fils, malade?... Il est très bien portant,

Parfaitement bien portant!... Superbe de santé!...

— Alors, Monsieur, pouvez-vous m'expliquer...

— Permettez-moi d'abord...

Sans plus de façons M^e Quayvois se saisit d'une chaise, la plus petite, la plus légère, et s'y laisse tomber. La chaise résista miraculeusement au choc d'un poids si lourd, ce qui prouva l'excellence de sa fabrication.

Mais, une fois assis en présence de cette belle madame qui s'était de nouveau à demi étendue parmi les coussins du divan, et dont les sourcils froncés dénotaient la persistante inquiétude, M^e Quayvois ne trouva plus rien à dire.

— Eh bien ! Monsieur, parlez, j'attends!...

« M^e Bougonnant », dans sa candeur naïve, en était encore à se demander en quels termes il allait annoncer, à cette impatiente, la nouvelle dont il s'était fait le porteur. Toussant, hésitant, il ne savait quelle forme donner à cette maudite entrée en matière.

Enfin, s'excitant à la vaillance, il lança d'une voix éclatante, comme certainement le boudoir discret n'en avait jamais perçu :

— Madame ! ce n'est pas de la santé de votre fils qu'il est, en ce jour, question ! C'est de son bonheur!...

Pourquoi fallut-il que M^{me} de Charlemont coupât court à cet exorde véhément par un de ces gestes qui imploront le silence?... Elle s'en excusa, alléguant que, depuis une crise de névralgies qui l'avait tenue des mois dans un grand état de souffrances, elle ne pouvait supporter le bruit.

M^e Quayvois, pris de confusion, sentit toute son éloquence s'envoler.

Il parla plus bas. Mais il n'avait jamais su parler bas. Chaque jour, la maison de Verrières ne retentissait-elle pas des éclats de son verbe?...

Il en résulta que la suite de ce discours si heureusement commencé ne fut que bredouillage, confusion, mots avalés...

M^{me} de Charlemont, avec une nervosité que rien

ne dissimulait, n'en pouvait percevoir que des bribes : « ... santé superbe... très en forme... allant merveilleux... le meilleur joueur de la bande... circonstances heureuses... particularité inattendue... il jouait avec ma fille... le hasard les a conduits l'un vers l'autre comme par la main!... Tant mieux!... Tel sera aussi votre avis! Quant à moi... je n'aurai pas travaillé pour des prunes!... Ne manqueront de rien!... Fille très séduisante, jolie, très vivante!... Entente parfaite... réciprocité! Amour!... Oh! la jeunesse!... » — Quoi qu'il en eût, M^r Quayvois élevait de plus en plus la voix. Ce fut en un véritable cri de victoire que tout à coup il lâcha la grande nouvelle comme il eût fait d'un oiseau dont les serres puissantes ne cessaient de le déchirer.

M^{me} de Charlemont se redressa tout d'une pièce.

Comment, ce gros homme très rouge et soufflant de plus en plus fort venait lui annoncer que « son fils à elle » avait fait choix « de sa fille à lui », et s'employait à la prier de ratifier ces accords?

— Eddy se marie? s'écria-t-elle en tamponnant ses yeux du flot de dentelle qui composait son mouchoir, Eddy se marie sans m'avoir prévenue!... Il décide de sa vie sans tenir compte de ce que je puis en penser et en dire!... Il ne se dérange même pas pour m'en avertir?... Il me le fait savoir par un étranger?...

À ce dernier mot, « M^r Bougonnant » bondit de sa chaise, qui se renversa, non sans apporter quelques dommages à des meubles et objets qui l'avoisinaient, et déclara comme aurait pu le faire un père-noble à la Comédie Française :

— Avez-vous dit un étranger, Ma-da-me?... Oubliez-vous que je suis le père?... le père, Ma-da-me?...

M^{me} de Charlemont répétait en déchirant son mouchoir :

— Eddy, mon Eddy se marie!... Il se marie, et je suis la dernière à le savoir!...

— Je suis le père, Madame, le père!... Je tiens à vous l'apprendre!

Suivit un moment de confusion indescriptible. Tous deux parlaient à la fois. Leurs dires ne semblaient qu'incohérences. C'était vraiment la confusion des langues...

M^{me} de Charlemont reprit la première son sang-froid; mais ce fut pour frapper d'un doigt impatient le bouton de la sonnette.

Presque aussitôt le valet de chambre, à tête de plénipotentiaire, apparut. — Il ne devait pas être loin pour avoir, si vite, le sens de ce qui était opportun : il tenait le chapeau et la canne laissés dans l'antichambre par « M^e Bougonnant ».

Celui-ci comprit que tant d'empressement commandait la retraite.

Il salua profondément et sortit à reculons, — ce qui dut encore, toujours en raison de l'exiguïté de la pièce et des balancements inopportuns des pans de la redingote, causer les pires catastrophes.

Il ne reprit possession de lui-même qu'en se retrouvant sur le boulevard.

L'alerte avait été chaude!...

Eddy avait rudement raison lorsqu'il conseillait de ne point tenter la terrible inconséquence qu'était cette démarche!...

« Vais-je avoir brouillé à jamais toutes les cartes?... Peut-être rompu ce mariage?... Que vais-je entendre à mon retour chez moi?... Oh! je les ferai taire, tous!... Tous! Je les ferai taire!... Le père Quayvois n'a peur de rien!... En tout cas, je reconnais avoir commis un fameux pas de clerc!... On s'en souviendra, palsambleu!... J'en sue, ma parole! »

M^e Quayvois enleva son chapeau, s'arrêta, épongea son front mouillé de sueur. Et, brandissant sa canne — un jonc à pomme d'or qui accompagnait toujours la belle redingote, les souliers vernis, la sortie du huit reflets démodé, — il se perdit en des jugements sévères sur les femmes nerveuses, les femmes irritables, les femmes qui ne cherchent qu'à exaspérer les hommes, à leur chercher des querelles d'Allemands...

Il finit sur cette conclusion :

— Si la mienne avait été de ce calibre, je crois, parole d'honneur, que je l'aurais étranglée!...

Pauvre, bonne, excellente M^{me} Quyvois!... C'était peut-être la première fois que son irascible époux rendait pleine et entière justice à ses qualités et en faisait l'éloge!...

Et quel éloge!!!...



M. de Charlemont, revenant de son club à l'heure habituelle, fut surpris d'apprendre du valet de chambre que « Madame n'était pas sortie, que Madame n'avait pas quitté son petit salon ».

Qu'était-il donc arrivé?

Le valet expliqua d'une voix lente, comme s'il avait la crainte d'en trop dire, « qu'un monsieur parlant très fort était venu,... qu'il avait causé avec Madame,... que Madame paraissait ennuyée... »

— Comment cet importun a-t-il été reçu, alors qu'à cette heure Madame ne veut recevoir personne?...

— Je crois, Monsieur, que Madame ne pouvait pas faire autrement...

— Allons donc!

— M. Ettrel se marie... Le monsieur qui est venu serait son futur beau-père...

— M. Ettrel se marie?...

— Madame n'en savait rien. Elle en a beaucoup d'émotion...

M. de Charlemont s'empressa d'aller retrouver sa femme.

— Ma très chère, que me dit-on?...

— Mon pauvre ami, ce n'est que trop vrai!...

— Edmond se marie et nous le fait savoir par un étranger?... J'ai toujours dit que ce garçon ignore ce qu'est le savoir-vivre...

— Oh! de grâce, ne soyez pas si sévère pour mon pauvre enfant!... C'est le futur beau-père qui a déclaré qu'il entendait venir lui-même...

— Qu'est-ce que cela veut dire?...

— J'ai posé la question au père de la demoiselle, il m'a répondu, et sur quel ton, avec quels yeux et quel bruit : « J'ai préféré m'entendre avec vous et M. de Charlemont. »

— Avec moi?... Je ne suis en rien mêlé à l'affaire!... Je m'en lave les mains!...

— Charles, ne soyez pas cruel!

— Quel est le nom de ce père phénomène?...

— Quyvois, je crois. Je ne sais plus...

— Ah! Quyvois!... le notaire de Verrières!... On peut s'attendre à tout avec lui. Il est légendaire. Et il a une fille?...

— Nous en avons la preuve.

— Edmond fait une bêtise. Je connais la situation de M^r Quyvois. Cette petite n'aura point assez d'argent pour Edmond qui n'a rien.

— Ne le répétez donc pas sans cesse, j'en souffre assez!

— Je regrette que vous n'ayez pas accepté pour lui ma petite amie Conchita d'Olivia, la jeune Argentine dont je vous parlais!... Vingt ans, racée, ravissante! Un père richissime!... Un palais à Buenos-Ayres!... Des centaines et des centaines d'hectares de prairies!... D'immenses troupeaux, des milliers de bœufs, de moutons, des chevaux sans nombre!... Un peuple de « ranchéros », habitant des « estancias » disséminées sur ces pares splendides, à la garde de ces inépuisables richesses!... Votre fils trouverait à satisfaire ses goûts de sport et de plein air — les seuls que je lui connaisse! — Je le vois galopant dans le ranch sur des chevaux superbes, attrapant au lasso des poulains sauvages!... Envoyez baller cette demoiselle Quyvois, petite provinciale sans consistance, et prenez Conchita d'Olivia!... Celle-ci sera bien « à la page », bien de « chez nous »; elle nous fera honneur!... Edmond se laissera vivre, c'est l'existence qu'il lui faut...

— Charles, n'insistez pas. Vous savez que je me suis toujours refusée à voir mon fils s'éloigner de moi!

— Ah! là là, ma pauvre petite, si, à ce sujet,

vous ne savez vous faire une raison, préparez-vous à de terribles déboires ! Qu'il se marie aux antipodes ou — pardonnez-moi cette vulgaire expression — qu'il se marie dans vos jupons, le mariage vous en séparera !... Si charmante que vous soyez, ma toute belle, vous ne serez plus que... « la belle-mère » ! Or, si, tirant le diable par la queue, ne sachant comment joindre les deux bouts, votre jeune ménage vient un beau matin vous « taper », vous demander des subsides pour « faire et vivre comme tout le monde » — c'est-à-dire pour acheter une automobile et que vous ne puissiez fournir à cette dépense, — ce sera la brouille, l'irréparable offense !... On vous en voudra jusqu'à la mort ! Vous ne serez plus bonne à jeter aux chiens ! Vous serez taxée d'avarice, d'égoïsme ! On vous accusera de ne savoir vous priver de rien ! On vous traitera de mère dénaturée !... Et pour un peu il vous sera reproché de n'avoir pas mis vos diamants au clou pour contenter cette envie que l'on a d'une huit cylindres !...

— Oh ! Charles...

— Voilà ce qui sera. Ne vous illusionnez pas !... La vie est belle !... Ce sont les humains qui nous l'empoisonnent, et surtout nos proches, le plus souvent ! Prenez Conchita. C'est le meilleur tuyau !...

— Charles, vous me martyrisez...

— A votre aise, chère amie !... Vous regretterez un jour, quand il sera trop tard, de ne m'avoir pas écouté !... Gardez votre fils près de vous ; mais dites-vous qu'en agissant ainsi vous réchauffez un serpent dans votre giron. La médiocrité de son union, le milieu si différent du nôtre qui sera le sien, l'envie, la jalousie et surtout la gêne vous en éloigneront bien plus que si des continents et des mers vous en séparaient !...

— Une fois de plus je constate que vous n'avez jamais aimé mon fils !...

— Je l'aime certainement plus que vous et avec plus de clairvoyance !... Si Edmond fait un mariage modeste, il lui faudra gagner sa vie. En est-il ca-

pable?... Je vous offense?... Brisons là. Dites-moi plutôt comment votre Eddy accueille ce qui arrive? Ses traits s'illuminent-ils d'un de ces rayons que l'amour prodigue à ceux qu'il a élus?...

— Mais, affreux méchant, je n'en sais rien! Ce notaire m'a toutefois laissé entendre que sa fille est très séduisante, très jolie, très vivante...

— Oh! si vous m'en dites tant, c'est bien beau pour Édmond!...

M^{me} de Charlemont tout à coup sanglote, éperdue :

— Ah! combien coupables sont ces médecins qui, en leur imprévoyance, ordonnent des cures d'air et de repos, en des trous de province, en des pays perdus, à un homme de cet âge!... Voilà qui porte les garçons à se laisser entraîner à des mariages absurdes...

— A épouser la fille du gendarme ou du garde champêtre, pour ne parler que de celles-là...

— Charles, ne raillez pas sans cesse! Prenez-moi en pitié! J'étais si peu préparée à recevoir cette nouvelle!... Eddy m'écrivait qu'il jouait au tennis et au golf, et que sans le tennis et le golf il serait devenu fou d'ennui!...

— Cet aveu ne vous a pas mise sur vos gardes?... Je me serais méfié, à votre place. N'auriez-vous, par hasard, aucune notion de ces jeux?... Imaginez-vous que votre fils jouait seul?... Ce qui arrive était à prévoir : il y avait une belle anguille sous roche! Si cette jeune fille est « très séduisante, très jolie, très vivante », elle l'aura ensorcelé, c'est naturel. Imaginons ce qui est arrivé : depuis des semaines ils ont fait du sport ensemble. — On ne répète pas impunément, plusieurs fois par jour : « Play?... » — « Ready!... » — Quand on n'est pas au tennis, on est au golf. Quand on ne « sert » pas des balles, on en pousse une de trou en trou. Comme généralement ces trous — ou « holes » — sont au nombre de dix-huit, creusés à des distances irrégulières variant de cent à cinq cents mètres, le parcours est long. Le « flirt » est donc chose per-

mise, spiritualisant le jeu, y ajoutant un grand charme...

— Vous avez joué à ce jeu?...

— A mon âge, on a toutes les expériences, chère amie! Et je m'en flatte!...

— Ah! ces jeunes filles si peu surveillées!... crie M^{me} de Charlemont avec rage.

— Calmez-vous!... Respirez des sels!... Je ne vous ai jamais vue en un pareil état!...

— Ah! ces pauvres jeunes gens!...

— Vous les plaignez parce que la mariée est trop belle?... Gardez donc votre pitié pour des causes plus intéressantes...

— Oui, je les plains...

— Et pourquoi?... Parce que la vie pour eux n'est plus qu'enchantement?... Parce qu'ils ont abdiqué le rôle toujours périlleux de courtisans et que c'est à leurs pieds qu'aujourd'hui l'encens brûle?... Ah! s'il en avait été de même en mon beau temps!... Mais je n'ai jamais eu de chance!... Je suis né trente ans trop tôt!... Sans remonter aux cerceaux, aux crinolines, aux petites bottes mordorées ornées d'un gland, j'ai connu les pouffs, les tournures, les tuniques, les volants, les manches à gigot, les cols Marie-Stuart, les gainsborough emplumés qui, vu leur immensité, ne pouvaient entrer dans un petit coupé... ni même dans un grand!... J'ai connu les trains à « balayeuse », qu'il fallait relever pour montrer leurs malines et les sauver des salissures, ce qui rendait le bras gauche impropre à tout service, étant, de par la mode, préposé à cette corvée!... J'ai connu les voilettes épaisses derrière lesquelles il fallait deviner les visages, les voilettes si difficiles à remettre quand une fois elles avaient été enlevées!... J'ai connu le temps où les femmes avançaient raides, majestueuses comme des autos blindées, serties de cuirasses, de baleines inflexibles, de buses rigides comme des avions!... J'ai connu les chaînes, les « châtelaines » aux breloques griffantes — main de Fatma et autres s'fiches, — qui scandaient d'un léger bruit de métal les petits pas,

les pas menus que seuls permettaient les jupes étroites, si étroites qu'on ne pouvait monter un escalier.... Oh! alors, que la vie était donc difficile!...

— En quoi, mon bon ami? fut-il demandé plaintivement.

— En quoi?... Il vous suffira de regarder autour de vous pour le comprendre!... Le contraste est flagrant!... Voyez ces bas de soie, ces robes courtes laissant tout admirer du galbe d'une jambe, quand toutefois n'en vient point détruire la forme défectueuse du genou — mais nulle femme ne songe à ce détail, et elle a tort!... — Voyez ce délicieux laisser-aller, ces linons, ces crêpes de Chine, ces tissus arachnéens dont on ne peut discuter la transparence, ces jupes légères, ces bras nus, ces bondissements, ces pirouettes, ces danses et la souplesse d'une taille que le corset-bouclier ne gêne plus!... Et ces cheveux courts qui n'en imposent à personne, et ces têtes de garçonnets qui ont remplacé l'admirable chevelure de la Belle au Bois dormant!... Et le petit chapeau solide, le petit feutre pratique qui pour « tenir » n'a plus besoin d'épingle, résiste à toutes les batailles, fait la nique aux coups de vent qui souhaiteraient l'emporter par-dessus les moulins!... Il est symbolique, le « bonichon » : il ne perd la tête qu'il coiffe que si celle-ci le veut bien! Arrivons enfin au bouquet de ce merveilleux feu d'artifice : à cette camaraderie qui porte à être « à tu et à toi » — comme dans la chanson de la vieille province : « Nous n'étions plus ni homme ni femme, nous étions tous des Auvergnats! » — à cette intimité charmante qui, si gentiment, pousse à s'appeler par son petit nom, que dis-je! par le diminutif de ce petit nom, après quelques cocktails et quelques abdullas!... Si nous étions à la page, belle dame, vous m'appelleriez « T'charly »!...

— Je n'y songe pas...

— Vous refuseriez-vous à me rajeunir?... Ah!... les jeunes ont raison de s'aborder aujourd'hui en se demandant : « Ça va?... La vie est belle?... » —

Elle l'est pour eux, trop belle, même; on s'en lassera !...

— Charles, vous êtes fatigant !...

— Un mot encore, belle dame, et votre « Tcharly » va se taire. Concluons sur le cas des jeunes filles non surveillées, pour lesquelles vous gardez une dent. Faudrait-il qu'au golf, par exemple, un arrêt de justice oblige les mamans, ou autre chaperon qualifié, à suivre d'obstacle en obstacle leur progéniture?... Et, pour dissiper toute méfiance qui, à juste titre, offenserait les joueurs, faudrait-il suggérer à ces dignes porte-respect d'emprunter durant la partie le rôle du « caddy » et de prendre la charge des cross, des clubs entassés dans l'enveloppe, ce « bag » de toile grise? Ce serait une solution, la seule bonne. Je ne vois que celle-là !...

— Charles, puisque vous les connaissez, qui sont ces Quayvois?...

— De braves gens.

— C'est tout?

— N'est-ce pas la meilleure des références?... De braves gens qui, comme les peuples heureux, n'ont pas d'histoire! Tous, chère amie, n'en peuvent dire autant par le sale temps qui court.

— Je suis désespérée! J'avais de si grandes ambitions pour mon fils!...

— Conservez-les. Il est « moins cinq ». Qu'il épouse Conchita!... C'est encore possible.

— Puisque tout est arrangé avec cette petite Quayvois, je ne puis le pousser à manquer à sa parole...

— Des scrupules, un manque de décision, du temps perdu : une vie manquée de plus sur la terre!...

— Mon pauvre ami, que de complications j'entrevois!...

— Tout s'arrange! Ne vous effrayez pas! Il suffira de nettement décider du rôle à jouer et de n'en point sortir!

— Que voulez-vous dire?...

— Chacun chez soi. *Deux mariages, deux ménages*, dit le proverbe. Je n'entends pas les choses autrement.

— Et des Quyvois, qu'en fera-t-on?... Je vous affirme que l'homme que j'ai vu aujourd'hui est impossible à recevoir!

— On le laissera chez lui, belle dame! On lui fermera la porte au nez. Je me refuse à vous voir, par sa faute, dans le triste état où je vous retrouve...

— Et pour vous, Charles, qu'en sera-t-il?...

— Oh! je vous le confie, n'étant tenu à rien en cette affaire, ce sera, s'il vous plaît, *peu, très peu pour moi!*...

**

Il est curieux de constater comme parfois de grands événements, des décisions sur lesquelles nul ne peut revenir, dérivent de faits, d'objections sans importance.

M^{me} de Charlemont, bien que navrée du mariage de son fils, n'osa y mettre obstacle, « puisque, à Ellen, Eddy avait donné sa parole ».

M^r Quyvois, flatté de la recherche de ce M. Ettrel, dont le beau-père et la mère vivaient en un milieu et un monde qui lui demeuraient fermés, immolait les inquiétudes, les tourments que lui causaient, à la réflexion, la décision si rapidement prise, les promesses faites, surtout, et laissait les choses suivre leur cours pour se sauver de n'avoir pas à rétracter ce qui avait été décidé.

Eddy avait accepté l'offre d'Ellen avec cette passivité des faibles que la vie déçoit, qui, par nonchalance, par manque de décision, n'osent lutter contre elle, compter sur eux-mêmes, tenter l'effort nécessaire pour organiser leur existence, en faire du bonheur.

« Il fallait y arriver, pensait-il du mariage. Ellen est délicieuse!... »

Ellen, tout en regrettant qu'Eddy ne fût pas, comme ses autres camarades, gai, exubérant, plein

de vie et d'entrain — « amusant », pour tout dire, — s'était attachée à ce grand garçon mélancolique, et surtout emballée à l'idée de sa vie nouvelle...

Mais rien, dans les réunions et réceptions obligatoires en raison de ces épousailles, ne révélait qu'entre les deux familles il y eût le moindre point de contact.

De plus en plus M^e Quayvois perdait de sa superbe.

M^{me} Quayvois, toujours silencieuse et discrète, évoluait, dans cette atmosphère troublée, comme une ombre.

M^{me} de Charlemont, hautaine et grande dame, portait, entre ses deux sourcils et aux coins des lèvres, ce pli que creuse un persistant mécontentement. Et voilà qu'avec dépit elle pensait à cette Conchita, « vingt ans et ravissante », à ce père millionnaire, à ces troupeaux immenses, à cette armée de « ranchéros » qui veillaient sur de telles richesses. Et elle éprouvait le regret de n'avoir su, à l'heure favorable, consentir à se séparer de son fils.

Quant à Charles de Charlemont, à son ordinaire très désinvolte, il continuait à prendre à ce qui se passait une part des plus minimes, « très peu, très peu pour moi ! » continuait-il à opposer à tout et à tous.

Ainsi les événements se précipitèrent. On eût dit que, d'un côté comme de l'autre, on avait hâte d'en finir.

Et c'était la vérité !



Aujourd'hui, après six mois de mariage, Ellen n'ignore rien des sentiments de sa belle-famille envers elle et les siens. Elle sait que, pour Eddy, M^{me} de Charlemont ne peut se consoler d'un mariage aussi modeste. Elle sait combien a piteusement échoué l'étrange démarche faite par son père et la mauvaise impression qu'on en a conservée.

Elle sait que cette histoire est connue et qu'on se gausse du « bonhomme Quayvois » que l'on se plaît à déclarer « formidable »...

Elle aurait aimé avoir sa place dans la société, raffinée et triée sur le volet, qui fréquente l'hôtel de Charlemont. Elle n'ose plus même y penser, depuis qu'un soir de réception elle entendit une douairière écoutée, dire en la regardant au travers de son face-à-main : « Cette petite est une merveille, mais que me dit-on de son père?... »

En ayant conçu de l'irritation, Ellen, depuis, invente mille prétextes pour se soustraire à ces réceptions et n'y point accompagner Eddy. — Absence dont nul ne paraît s'apercevoir ni manifester le regret. — Autre grief!..

N'aurait-elle eu que ce souci, mais il en est d'autres plus graves. Elle sait que, faisant calculs sur calculs, M^{me} Quayvois, sans revenir sur le passé, lui fait entendre à chacune de leurs entrevues que ce mariage n'est pour eux qu'une « source de gêne ».

Le bon notaire ayant enfin découvert un appartement dans le grand « building » que vient de faire construire un de ses anciens clients, M. Bolle, l'a fait aménager par un « ensemblier » qui, voyant à qui il avait affaire, conseilla à M^e Quayvois « de ne pas regarder à la dépense ».

— Si vous voulez du joli, du beau, il faut y mettre le prix!... Si vous voulez de la camelote...

Ce mot a fait bondir M^e Quayvois qui a conclu magistralement :

— De la camelote?... Vous ne me connaissez pas ! J'aime le beau, Monsieur, et vous laissez carte blanche!...

Les murs sont donc couverts de boiseries que coupent de hauts miroirs si merveilleusement disposés que l'on peut se voir de dos, de face, de profil. • Lorsqu'on est las de cette contemplation, on presse un bouton, et sur les miroirs glissent des rideaux d'une soie de teinte délicate. Des cloisons volantes partagent, à l'occasion, le « living-room » qui, dans

tout immeuble moderne, remplace le salon des grand'mères, la salle à manger discrète. Un ingénieux mécanisme replie ces cloisons lorsqu'il est souhaité que le « living-room » retrouve son ordinaire « cube d'air ».

Les meubles, tables et fauteuils — d'invisibles placards remplaçant les armoires et commodes du vieux temps — sont lourds, trapus, et gêneraient considérablement les évolutions, si on n'y était habitué. Les robes si droites, les jambes si lestes, les femmes si minces triomphent aisément de tels obstacles.

Un lit immense occupe le fond d'une chambre de trois mètres sur trois mètres.

Une baignoire, un appareil à douches, une table de toilette se tassent dans une salle de bain minuscule. Un débarras, qui peut aussi servir de cuisine, ne peut être utilisé qu'en démontant la porte. Mais une des fenêtres du « living-room » ouvre sur les frondaisons du Bois, l'espace, la lumière. N'est-ce pas une valeur marchande, un privilège hors pair?...

— Vingt-cinq mille, ma bonne Jeanne!... Vingt-cinq mille!... — se prenait à gémir M^r Quayvois en saisissant ses cheveux à poignées, ce qui l'ébouriffe et lui donne l'air d'un de ces diables qui sortent d'une boîte. — Vingt-cinq mille, plus trois mille francs par mois qui sont déjà mangés le 15!... Alors arrive le petit mot habituel : « Papa, je t'en prie, un petit sou?... » Et papa fonce! Ah! *ta* fille, ma petite Jeanne, ruinerait un milliardaire!...

M^{me} Quayvois, que ce possessif ne rassurait pas — il était toujours le signe précurseur de quelque orage!... — posait alors quelques timides questions. Celle-ci, par exemple :

— Ne pourrait-on obtenir pour Edmond une augmentation de traitement?... Le Blanchard l'emploie vraiment à des prix de famine!...

— Je t'ai dit, une fois pour toutes, ce que Le Blanchard a répondu à cela : « Vous me voyez désolé, maître Quayvois. J'accepte votre gendre pour

qu'il ne soit pas oisif, ce qui est toujours néfaste pour une famille. Je l'occupe parce que je m'intéresse à lui et surtout à vous. Mais il n'entend et n'entendra jamais rien aux affaires. A ce point de vue, croyez-m'en, ce n'est qu'une moule!... »

— Triste, triste!... soupirait encore et toujours « ma petite Jeanne ».

« Moule?... » se répétait Ellen, à qui cette épithète malsonnante avait été rapportée par son père, dans une de ces heures de brutale franchise dont il était coutumier.

« Moule?... » le pauvre Eddy, si exact à remplir sa tâche, si soucieux de n'être jamais en faute, si conscient des difficultés de la vie et s'en attristant à tel point qu'il sacrifiait, pour tenter d'y remédier, sa liberté, son temps, même sa femme!...

« C'est vrai!... je suis toujours seule! Si je désire aller ici ou là, il me faut y renoncer parce qu'il n'est pas libre!... Or, demeurer en tête à tête avec soi-même des jours entiers dans un appartement, c'est spleenant! mortel!... J'aimerais mieux être à Verrières... »

Mais à Verrières non plus elle ne se sent plus heureuse. L'accueil de ses parents est contraint, moins chaleureux.

Ellen devine que les banalités échangées ne sont pas ce que l'on voudrait se dire; mais les sujets que l'on n'ose aborder sont si graves qu'il est mieux d'éviter d'en parler...

Or, voilà que, par surcroît, après les sacrifices consentis pour ce mariage : trousseau, toilettes, etc., les folles dépenses qu'a nécessitées l'aménagement du fameux logis, M^e Quayvois confie encore à sa femme que ce « vieux coquin de Bolle » — le propriétaire du « building » qu'il exploite comme une riche mine d'or — vient de l'avertir que le ménage Ettrel lui est redevable de... « dix-huit cents francs, ma petite Jeanne, de dix-huit cents francs de repas, ma chère, oui, de repas!... Comment diable ont-ils pu bouffer tout ça?... »

C'est bien simple. Comme presque tous les loca-

taires, Eddy et Ellen mangent chez eux. Dans les sous-sols sont des cuisines, des fourneaux, une armée de marmitons. A tous les étages, à une heure dite, des haut-parleurs annoncent le menu du jour. Par le cornet acoustique les locataires envoient leurs ordres. Et déjeuners ou dîners arrivent, par le monte-charge, dans de jolis paniers de fils de métal tressés comme de la vannerie; c'est coquet, élégant, une fête pour les yeux. Les mets sont parfaits, les hors-d'œuvre nombreux, les desserts recherchés. Le tout à raison de trente francs par tête, vin non compris. Est-ce exagéré?...

— Nous pouvons ainsi nous passer de cuisinière, répond Ellen aux objections que soulèvent à ce sujet ses parents, et aussi de femme de chambre, celle de l'étage nous suffit. Elle vient pour nous deux heures le matin, brosse mes robes, les habits d'Eddy, fait le lit, prépare le bain et disparaît!... Elle est si gentille que je l'occuperais toute la journée!

— Qui balaie?...

— Balayer! Pauvre maman, voilà qui ne se fait plus! Malsain! anti-hygiénique! L'aspirateur pourvoit à tout!... Plus d'araignées, jamais de poussière!... L'opération dure cinq minutes et l'on en est quitte pour le reste du jour!...

— Alors, qu'est-ce que tu fais?... s'inquiète M^{me} Quayvois dont la question ménage a toujours été la préoccupation dominante, et qui n'en conçoit pas d'autres.

— Je lis, je vous écris, je cours les magasins...

— Eddy ferait mieux de venir s'asseoir dans mon cabinet sur le fauteuil à rond de cuir que je lui réserve! ronchonne « M^r Bougonnant » à l'audition de ces prétendues simplifications si coûteuses qui, à son dire, « favorisent la paresse, le nonchaloir des femmes, les font vivre les bras croisés, alors que leur destinée serait de filer de la laine, et non de se monter l'imagination à lire de mauvais romans... » — On entend les doléances du père Quayvois!...

Ellen n'en écoute jamais la fin. Vite elle se sauve, prenant comme prétexte la frayeur qu'elle a de manquer son train.

Et M^{me} Quayvois de plus en plus se tourmente.

« La vie de famille, les soucis du ménage, du bien-être de chacun, les responsabilités que distribue une maîtresse de maison étaient cependant un sérieux contrepoids aux vagabondages de l'esprit. Les innovations d'aujourd'hui en délestent les femmes. Pour une avocate, une infirmière, une femme-médecin ou professeur, une de ces « dames du Palais » immortalisées par Colette Yver, j'avoue que c'est indispensable. Mais, pour ma petite désœuvrée, que lui vaut de perdre ainsi son temps?... Comment le lui faire entendre?... Elle se rit de mes dires et me dénie toute expérience!... Ah! les pauvres parents si méconnus, si mal écoutés!... « Bagages » gênants que l'on n'invite plus, faute de pouvoir les laisser au vestiaire!... Tout ira bien pour notre chérie tant qu'elle nous aura; mais après?... »



Ellen aussi sentait le sol se dérober sous ses pas. Le ciel de la lune de miel s'obscurcissait de petits prages comme celui survenu à propos du taxi. Il semblait que l'horizon n'était plus que nuages, se dissipant parfois, mais pour toujours se reformer, menaçants...

Irritée de cette marche forcée, dont elle rend Eddy responsable puisqu'il en a ainsi décidé, elle se sent extrêmement mécontente. On aurait pu passer ensemble une heure, bien gaiement. Au lieu de cela, que va faire Eddy?... Déjeuner d'un croissant, d'une bille de chocolat, comme il prétend l'avoir fait plusieurs fois. Se peut-il au monde rien de plus insensé!...

Et elle, Ellen, que va-t-elle devenir jusqu'au soir dans l'immense fourmilière dont elle habite un petit coin?...

Les locataires, en nombre infini, s'ignorent et ne

peuvent, le cas échéant, se secourir les uns les autres — ainsi qu'il serait fait dans le moindre hameau de campagne. — Vit-on porte à porte dans le grand « building » que l'on feint de ne pas s'apercevoir. Le soupçon, la méfiance règnent à l'état endémique dans les couloirs, corridors, ascenseurs, partout où l'on risque de se coudoyer. On s'ignore.

Ellen va-t-elle revenir chez elle et y attendre Eddy jusqu'au soir?

Et, lui revenu, consentira-t-il à s'habiller, à sortir pour aller au théâtre, au dancing, en une « boîte » où l'on pourra secouer le terrible ennui de cette journée de solitude?...

Ce n'est guère probable!...

Prétendant être « mort de fatigue », il ne voudra entendre parler de rien. De plus, encore et toujours, il objectera la dépense. Et, demain, tout sera à recommencer, « du pareil au même », comme dit M. Martin, le concierge, avec une superbe philosophie.

Ellen, elle, ne sait pas se résigner.

On n'a même plus la possibilité de dormir le matin. Eddy s'éveille et saute de son lit, obsédé par l'idée qu'il est en retard, que jamais il n'arrivera à son bureau à l'heure dite.

Aussitôt ce sont des agitations. Une inquiétude!... Le déjeuner n'arrivera-t-il jamais?... Le voilà!... Il s'est assez fait attendre!... On lui découvre mille défauts : le chocolat est trop chaud, bouillant, « imbuvable », les « toasts » trop secs, à « se casser les dents », le beurre est rance!...

Tous les malheurs : Eddy a déjeuné, mais il ne trouve plus ce qu'il cherche...

Enfin, le voilà prêt. Il demande l'ascenseur.

— Reviendras-tu pour déjeuner?...

— Cela dépend de mon travail.

L'ascenseur arrive.

— A ce soir, alors?...

— A ce soir, répond une voix déjà lointaine.

L'ascenseur descend.

Ellen est seule.

Ne retrouvera-t-elle donc jamais l'Eddy des jours heureux, l'Eddy du délicieux voyage?...

Ah ! être encore, loin de tout, loin de tous, comme alors, l'esprit libre, léger, le cœur en fête!... On n'avait nul souci. On ne se privait de rien. Nulle voix grondeuse ne rappelait la triste et morne réalité. On était heureux. On s'aimait. Qu'elle a donc été courte, cette trêve!...

... Ellen est prête à pleurer. Sa démarche se fait lourde et les petits talons traînent sur le trottoir comme s'ils ne pouvaient plus avancer.

Ils traînent. Ils traînent!...

Depuis le temps qu'elle marche, Ellen se sent recrudescence de fatigue, et si lasse...

« Lasse de tout!... » s'avoue-t-elle.

Et voilà que soudain son nom est jeté par des voix joyeuses :

— Ellen!... Ellen!...

Un beau cabriolet rouge s'arrête au ras du trottoir.

Deux femmes élégantes en descendent.

Elles accourent vers Ellen, levant les bras en signe de surprise, tendant les mains, s'exclamant, au mépris des passants :

— *Hallo!...* Ellen!... Méchante fille!... Vous nous abandonnez!... Il y a des siècles que l'on ne vous a vue!

— Où vous cachiez-vous?... Était-ce la conséquence d'un vœu?...

— Nous vous avons cherchée dans tous les coins de Paris, comme une épingle!...

Ellen vient de retrouver ses petites amies américaines : Maud Stimson et Joan Deary.

Quelle joie de les revoir!... On va donc pouvoir penser à autre chose qu'à ses ennuis!...

— Où alliez-vous, chérie, d'un pas si lourd qu'on aurait dit que vous reveniez, comme le juif-errant, de faire à pied le tour de la terre?...

— Et si décoiffée, avec des mèches, ma petite, des mèches en chandelle, comme si vous n'aviez

trouvé sur votre chemin aucune boutique de coiffeur!...

— C'est vrai, Ellen! Mal coiffée, avec vos lèvres pâles et votre figure défaite, on dirait que vous avez séjourné au fond du puits où se cache la vérité!...

— J'y ai séjourné.

— Quand en êtes-vous sortie?

— En vous voyant!

— Voilà qui est gentil!...

— Voilà qui est aimable!...

— On s'est disputé, ce matin?...

— Peut-être.

— S'il n'y a que cela!... C'est comme le petit vent du nord : ça va,... ça vient... Nulle importance!...

— Où alliez-vous, Ellen?...

— Chez moi.

— Quoi faire?...

— M'ennuyer.

— Oh! le méchant garçon, il permet?...

— Il est à son bureau. Il ne sait pas!...

— Il gagne beaucoup chez Le Blanchard?...

— Aussi peu que possible!

— Et il reste?...

— Il espère en l'avenir.

— Oh! voilà qui est bien français!... Tous idéalistes!...

— Il faut nous le confier, Ellen!... Nous l'emmènerons en Amérique!... En Amérique, les affaires rapportent beaucoup.

— Après : voyages en France, belles robes, hermine, zibeline,... auto,... palaces,... colliers de perles,... diamants!... Toutes les joies!...

— Maud très dépensière! N'écoutez pas les mauvais conseils!

— Joan, vous êtes une calomniatrice!... Je vous aime quand même!... Je ne sais pas comment je fais pour vous aimer, petite peste!... Ellen, avez-vous déjeuné?

— Je rentrais pour cela.

— *All right!*... Nous vous enlevons!... Nous se-

rons trois !... Les trois Grâces !... Une œuvre d'art !... On nous regardera !... On nous admirera !... Je connais au Bois un coin, ohé ! ohé ! Jazz, champain, champain et jazz, juste ce qu'il faut pour chasser les diables bleus,... les idées noires !... Les « boys » ne nous gêneront pas : le vôtre est à sa banque, les nôtres sont partis du Bourget en avion pour une ville appelée Clermont-Ferrand... On y vend à la criée devinez quoi ?... Un sommet de montagne, oh ! si *very* original !

— C'est intéressant ?...

— Cela les amuse. Comme, en France, on achète des vieux châteaux, des belles vieilles maisons pour les emporter, pierre par pierre, en Amérique et les y rebâtir, les « boys » veulent savoir si on ne pourrait pas faire aussi voyager ce sommet de montagne qui est peut-être un vieux volcan !...

Elles rient toutes deux.

— Très fantaisistes, les « boys » !...

— N'est-ce pas ?...

— Je dis — écoutez-moi, Ellen — qu'indigné qu'on le change de place, le vieux gentleman, bien qu'en morceaux, s'éveillera et jettera feux et flammes sur le bateau !

Et ce sont encore des rires.

« Sont-elles heureuses d'être gaies, de pouvoir rire de si peu de chose ! » songe Ellen.

— Ellen, vous avez de nouveau perdu le sourire, serait-ce que votre estomac crie famine ?...

— Maud, ayez pitié, c'est le mien qui jette le cri ! gémit Joan.

— Montez, mes chéries !...

Maud a pris le volant.

Ellen et Joan sont en voiture.

— Faisons-nous route pour le Bois ? lance Joan. Je tombe d'inanition !...

— Nous n'irons pas encore au Bois, chantonne Maud en accomplissant un impeccable virage, ce sera pour tout à l'heure ! Souffrez de la faim avec courage, Joan ; ce sacrifice vous vaudra d'entretenir

— votre si esthétique sveltesse, chère amie; c'est un grand service que je vous rends!...

— Ce sera à titre de revanche, méchante!... Je vous revaudrai la perversité de ce procédé!

— Puis, regardez: M^{me} Ettrel, la jolie M^{me} Ettrel n'est pas encore en forme!... On ne peut ainsi la présenter en liberté!... Au premier coup d'œil elle serait disqualifiée!... Elle perdrait sa réputation de *professional beauty*. Il faut soigner sa réputation!... C'est pourquoi je l'emmène avenue de l'Opéra, à l'*Institute*; un coup de fer par-ci, un coup de fard par-là, mokoheul, sourcils droits, cillana, lèvres en fleurs, et notre chère Ellen sera transformée!... Il faut savoir souffrir pour être belle! Le *breackfast* sera meilleur d'avoir été attendu, mes petites!... Puis ce sera le *dancing* jusqu'à épuisement!... Enfin l'heure sonnera où l'on téléphonera :

« — *Hello!... Hello!... les boys!... Fait bon voyage?...*

« — *Excellent! all right!...* sera-t-il répondu.

« — Découvrez un moyen de passer ce soir a *good time*, une bonne soirée?...

« — *All right!...*

« — Soignez le programme...

« — *All right!...*

« — Nous emmenons Ellen et son mari...

« — *All right!... »*

— Et dormir, Maud?... gémit Joan.

— Vous dormirez, chérie, quand vous serez une respectable *old lady*, quand vous n'aurez plus que cela à faire!... N'ai-je pas raison, Ellen?...

— Comptez sur moi pour ce soir; mais sur Eddy? Voilà qui est une autre histoire!... On ne sait jamais, avec lui..., est-il répondu.

— Secouez-le, secouez-vous!... Ne le laissez pas s'écrouler dans ses pantoufles. C'est une contagion qui, bon gré mal gré, vous gagnera!... Révoltez-vous, faites le nécessaire; rendez-vous indépendante. Lui fait ce qu'il veut?... N'hésitez pas à déclarer que vous agirez de même!... Chacun sa

liberté ! Plus de ces concessions, soi-disant **mutuelles**, qui font de la femme une victime, et de l'homme ce qu'il aime à paraître : un vainqueur !... Le vainqueur est glorieux de sa victoire. La victime tombe dans la mélancolie qui jaunit le teint et dispose à la maladie de foie, et... adieu la beauté !... Si le cher Eddy vient ce soir, on lui fera fête !... S'il s'ennuie, il ne reviendra pas !... S'il préfère ne pas venir, il restera chez lui !... S'il a envie de grogner, il grognera !... L'important, petite fille, est de s'efforcer de ne contrarier personne ; mais, par réciprocité, de ne se laisser contrarier par aucun, de tirer, de tout, le meilleur parti, de ne pas *s'en faire* ! Sinon, la vie ne serait plus possible !... C'est la morale américaine !...

Joan ajoute avec effervescence :

— Récemment, il y a belle lurette que nous avons payé à Adam notre fameux emprunt : la côte qu'il céda au Créateur pour nous créer !... Nous l'aurat-on assez reproché, et l'aurons-nous assez expié, ce prêt dont nous ne sommes pas responsables, puisque nous n'étions pas là pour le demander ?... Récemment il y a prescription, nous le savons toutes en Amérique !... Et c'est sans doute pour prouver qu'eux aussi n'en oublient rien, et éviter de mettre à feu et à sang un foyer qu'ils aiment voir en paix, que tous les hommes font le sacrifice de leur barbe, parce qu'elle est « le signe de la toute-puissance » et qu'il est dangereux pour leur tranquillité de nous jeter ce perpétuel défi !...

— Joan, vous, bavardez !... Avez-vous fini de faire l'humoriste ?... Faut-il que je vous fasse apporter une carafe et un verre d'eau ? Votre langue doit être sèche, après un tel accès d'éloquence ?...

D'habitude Ellen sourit des opinions et des professions de foi de ses nouvelles amies. Aujourd'hui, elle leur trouve un petit parfum de révolution qui ne lui déplait pas.

Est-il vraiment nécessaire de se rendre esclave d'un accès d'humeur, d'un manque de complaisance, de bonne volonté, de s'immoler, de faire des sacri-

fices inutiles?... Si Eddy se refuse à sortir, ce soir, parce qu'il se sent malade, de tout cœur elle restera et le soignera. Mais si ce refus n'est que caprice, ennui de se raser, de passer son habit, elle l'abandonnera à sa nonchalance et, sans lui, elle ira retrouver ses amies. Peut-être, en s'étourdissant, libérera-t-elle son cœur du poids qui l'opprime, son esprit des doutes qui l'obsèdent. Peut-être retrouvera-t-elle un peu la joie de vivre, ce qu'elle croit déjà ne plus connaître...



A la sortie des bureaux, Edmond Ettrel n'eut qu'une pensée : revenir en hâte chez lui, retrouver Ellen, s'enquérir de ce qu'elle avait pu faire le long du jour, s'excuser du mauvais visage qu'il avait montré le matin, donner de vagues excuses à sa maussaderie, et surtout s'efforcer d'éviter toute parole qui eût amené un nouvel « accrochage ».

— Madame a-t-elle pris le courrier?... demanda-t-il en passant devant la loge du concierge.

— Madame n'est pas rentrée depuis ce matin, répondit M. Martin sans lever les yeux, occupé qu'il était à distribuer lettres et journaux à d'autres locataires.

— Pourriez-vous voir s'il y a des lettres pour moi?...

Le concierge marmotte qu'il ne peut contenter « tout le monde à la fois... »

Eddy prend son rang et attend.

La dernière servie est une jeune femme, jolie, distinguée.

Ayant pris le butin qui lui revenait, elle s'éloigne, tandis que M. Martin tend à Eddy sa correspondance.

— Qui est cette dame?... Elle habite l'immeuble?...

— Oui, et c'est une vaillante!... Elle a sa mère à soigner et sa vie à gagner!... Elle fait des enlu-

minures dans un appartement sans jour, sans lumière... Elle y perdra ses yeux ! Je l'ai dit à M. Bolle. Mais vous savez ce qu'est le père Bolle !... Ah ! — poursuit-il d'une voix de rancune, en regardant Eddy de travers — y a des locataires qui en ont du jour et du soleil à revendre, et qui n'en tiennent aucun compte, qui sont tout le temps dehors ; il y en a d'autres à qui une bonne lumière serait nécessaire et qui, pour gagner leur pain, travaillent dans un jour de cave...

Eddy répond, en jetant distraitement les yeux sur son courrier :

— La vie a de ces cruautés !

Il prend l'ascenseur.

En entrant chez lui, la réflexion du concierge lui fit apprécier ce que, par habitude, il ne remarquait plus : la belle orientation de son logis.

Une lueur, restant d'un magnifique coucher de soleil, teignait les vitres, les boiseries, l'ensemble des choses d'un délicieux reflet.

Le mince croissant de la lune nouvelle allait disparaître à l'horizon.

Eddy ouvrit la fenêtre et s'accouda.

Une bonne brise soufflait, fraîche, chargée d'arômes de fleurs et de verdure. Des étoiles piquaient le ciel.

« C'est vrai, nul ne sait apprécier son bonheur !... »

Ainsi traduisit-il ce qu'avait dit le concierge, ce qui l'amena à penser de nouveau à cette jeune femme qui avait à soigner sa mère, à gagner sa vie dans un appartement sombre, alors que, pour faire des enluminures, il lui eût été de toute nécessité d'y voir clair...

« De tout temps, se dit-il, l'inégalité des conditions, cette immense injustice, a plané et planera sur le monde, comblant de richesses les uns jusqu'à la satiété, enlevant à d'autres jusqu'à leur dernier morceau de pain. Qui résoudra le pourquoi de ce mystère ? On versera du sang, on se battra dans la rue, on fera des révolutions : rien ne pourra mettre

de niveau les plateaux de la balance, même les plus beaux actes de charité, les plus suprêmes renoncements!... La tâche est trop vaste... »

Et, comme la moindre influence le ramène à un état de tristesse qui devient presque chronique, il ferme la fenêtre et se laisse tomber dans un de ces grands fauteuils de cuir havane que l'on retrouve sur les grands paquebots comme dans les minuscules appartements à la mode du jour, et il se perd en rêveries profondes.

Mais que vite elles le reportent à juger de sa propre situation, à déplorer l'impuissance où il se trouve de ne pouvoir l'améliorer d'un coup de baguette, — car c'est un coup de baguette, quelque chose d'immédiat qu'il faudrait!... Eddy a le sentiment que ce qui est ne peut durer.

Ellen ne peut comprendre qu'un travail acharné, fort ingrat, est imposé au pauvre garçon : des chiffres, des chiffres, des responsabilités, une mince rémunération de ses services : telle est la part d'Eddy. De plus, le banquier Le Blanchard le traite souvent en « quantité négligeable », ne le considère en rien, et cependant, à d'autres moments, il lui donne à faire des choses qui ne sont point dans ses attributions.

Ainsi parfois il le questionne sur une valeur, sur une autre, comme s'il le savait détenteur de quelque important secret. Il paraît s'intéresser à ses réponses ; puis brusquement il conclut en le congédiant, avec ce haussement d'épaules qui généralement signifie : « On ne tirera jamais rien de ce garçon. »

« En de telles conditions, que puis-je espérer?... se dit le malheureux Eddy. Il me faudrait de l'avancement, beaucoup d'avancement, sortir du borbier, avoir une auto de grande marque m'attendant à la sortie des bureaux!... Voilà qui serait le bonheur d'Ellen!... Pauvre enfant, elle souffre de notre médiocrité!... Elle veut vivre « comme tout le monde », elle aime le plaisir, l'indépendance, le luxe, la toilette, et se révolte quand j'oppose à tant

de fantaisies des refus forcés. Puis-je faire autrement?... Comment le lui faire comprendre?

« Et d'ailleurs, se dit-il encore, qu'ai-je à lui dire? Le grand coupable, n'est-ce pas moi, de n'avoir pas compris qu'en m'épousant le geste d'Ellen n'était qu'excès de jeunesse et folie?... »

Comment, en effet, a-t-il pu prendre au sérieux ce qu'elle lui déclara à propos de la coupe, de ce bronze d'art? N'aurait-il pas dû comprendre que ce n'était qu'enfantillage, qu'Ellen, le bonheur d'Ellen étaient hors de sa portée? On n'épouse pas une femme, si épris que l'on soit, quand on n'est pas certain de pouvoir la faire vivre.

« J'aurais dû me retirer, se reproche-t-il. Tel eût été mon devoir, mon devoir d'honnête homme. Que ne l'ai-je fait?... »

Il ne peut se pardonner d'avoir mis en cage le bel oiseau, d'avoir ravi la liberté d'Ellen, d'avoir peut-être fait son malheur!... Il s'accuse!... il s'accuse!... comme le faisait dans sa chambre, et avec quelle douleur, la pauvre M^{me} Quayvois, alors que se décidait la singulière aventure, qui si vite menace de mal tourner. N'était-il pas le plus âgé des deux, partant, le plus raisonnable, n'aurait-il pas dû...

Ah! que tout est bon à dire et qu'il est facile de faire de la belle morale quand on n'est pas en cause!... Comme tant d'autres y eussent été entraînés, il se laissa prendre à l'attrait du « jonc flexible », au parfum printanier du « cerisier en fleurs »; il ne vécut que dans le présent, disant de l'avenir ce qu'en disait Louis XV, ou à peu près : « Après?... le déluge. » Chaque jour, par un charme nouveau, se resserraient les douces chaînes!... Ainsi ce qui était écrit s'accomplit...

Le mal est-il réparable?... Pourquoi Eddy en désespère-t-il, ce soir, et se croit-il le plus malheureux des êtres, le plus isolé, le plus abandonné?...

Et tout y contribue : il ne voit plus, autour de lui, que visages sévères, que regards qui semblent lui jeter des blâmes. Ses beaux-parents l'accueillent avec froideur, M. de Charlemont le tient à dis-

tance, M^{me} de Charlemont s'est, jugée offensée et ne paraît pas décidée à lui pardonner...

Et cependant c'est vers cette mère qu'il admire et adore que, chaque fois qu'il souffre, vont les pensées du pauvre garçon.

Ce soir encore, il la revoit dans son beau salon aux superbes panneaux d'Aubusson, au mobilier semblable.

Sans doute est-elle assise, à son habitude, à contre-jour, dans une merveilleuse bergère au petit-point, son siège préféré, au coin de la monumentale cheminée en marbre de Carrare où, ce soir, avec la fraîcheur de la saison, doit brûler un beau feu de bois.

C'est l'heure où celui que tous appellent « le beau Charlemont » revient de son cercle.

Eddy croit le voir, campé devant le foyer, relevant les basques de sa jaquette, exposant à la flamme tantôt l'un, tantôt l'autre de ses pieds guêtrés de blanc. Que dit-il?... Il conte avec verve et infiniment d'esprit les potins du jour. M^{me} de Charlemont doit applaudir à ses saillies mordantes, au tour charmant qu'il donne à sa façon d'apprécier les choses, de les excuser parfois, et toujours de s'en moquer.

« Qu'ils sont heureux !... » se dit Eddy.

S'il est vrai que « chacun est l'artisan de son bonheur », comme eux y réussissent à merveille ! Ils cultivent le leur comme ils feraient d'une belle plante rare, comme ils auraient soin d'une splendide œuvre d'art. Jamais leur voix ne se hausse. Jamais leurs regards ne s'irritent. Les impatiences qui font jaillir des lèvres les mots que, sitôt dits, l'on regrettera, leur sont inconnues.

Et il faut avoir vu de quel sourire M^{me} de Charlemont accueille, comme une fête qui, sans cesse, se renouvelle, chaque retour au logis du maître de céans, et la galanterie, rappelant les grâces d'un autre siècle, avec laquelle il s'avance pour lui baiser la main, pour bien comprendre combien l'un et l'autre ont le désir de se plaire. A tout ce qu'il

dit, elle s'intéresse. A tout ce qu'il fait, elle croit — ou feint de croire, bien qu'elle le sache pétri de la même pâte que les papillons!... — Et de quelle tendresse douce, égale, elle sait l'envelopper! sentiment si reposant pour ceux qui, ayant traversé les passes houleuses de la vie, se sentent heureux, sans encore vouloir se l'avouer et surtout le laisser deviner, d'entrer dans les eaux calmes du port.

L'ambiance dans laquelle tous deux se meuvent est toute de raffinements, d'harmonie, d'équilibre. Jamais une faute, une fausse note. Jamais l'on n'est pris par surprise. Les choses semblent s'accomplir d'elles-mêmes. Les valets évoluent comme des ombres. Tout semble feutré comme les moquettes qui recouvrent les parquets. Et le jour qui s'écoule est si pareil à d'autres jours écoulés que l'on en oublie le passage du temps. Les fleurs du grand salon, du boudoir, celles qui décorent la table, celles qui embaument le hall, les couloirs, l'escalier superbe à double révolution, seules annoncent le changement des saisons.

— Pauvre chère maman! soupire Eddy, comme je me sens loin de vous!... Et comme je vous sens loin de moi!

Il fait noir et froid dans l'appartement.

« Pourquoi Ellen ne rentre-t-elle pas?... »

Eddy s'en tourmente.

Une sensation de vide, de complet abandon étreint le cœur du malheureux garçon. Et de nouveau il pense à la belle flamme vers laquelle aussi ses mains se tendaient... autrefois!... A l'accueil si tendre que sa mère réservait au collégien qu'il était!... Au geste dont elle relevait, de ses doigts parés de bagues, la mèche qui s'obstinait à barrer le front de son fils, en lui adressant ce tendre reproche : « Si on était entré, si on t'avait vu ainsi mal coiffé... » La fin de la phrase était souvent écourtée par une objection murmurée si tendrement que, attendrie, la maman se plaisait à la répéter : « Tu étais pressé de me revoir?... Tu savais me trouver seule... Tu avais peur que ne te fût

volé ce petit moment de tête à tête, pauvre chéri ! » Et c'étaient de tendres baisers et des paroles si douces !...

Eddy se savait alors toujours attendu, prêt à être choyé. Il était pour lui une heure exquise, celle qu'il pouvait passer, assis à l'arabe, aux pieds de sa mère, sur la peau d'ours blanc du devant de foyer. Il ne racontait pas, comme Charlemont, les potins du jour, mais les événements de sa vie d'écolier, de sa vie d'étudiant. Que ne donnerait-il, ce soir, pour retrouver, ne serait-ce que quelques instants, les douces impressions de ces moments bénis, la chaleur de la peau d'ours, la clarté du foyer, les caresses maternelles?...

Mais qu'aurait-il à confier?... Des tristesses?...

Si tout est changé pour lui, à qui la faute?...

N'a-t-il point agi avec la plus regrettable des légèretés, et préparé aussi maladroitement que possible l'entrée d'Ellen dans sa famille?... Comment Eddy, lui toujours si déférent, parut-il si peu confiant envers sa mère, comme s'il la rejetait de sa vie?...

La vérité est qu'Eddy avait peur de ce qu'il allait entendre, de ce qu'il ne voulait pas avoir à écouter. Il savait que l'annonce de son mariage serait mal reçue, que des avertissements chagrins, des prévisions pessimistes, des reproches sévères lui seraient adressés. Peut-être se les adressait-il lui-même?...

Mais il aimait Ellen, il voulait être heureux. Il espérait l'être ! Et rien ne l'a arrêté.

Aujourd'hui, Ellen est-elle heureuse?...

Il en doute et souffre cruellement d'en douter...

Une sonnerie.

Le glissement de l'ascenseur. L'arrêt. Le panneau qui s'ouvre.

Voici Ellen.

L'obscurité de l'appartement la déroute.

— Vous êtes là, Eddy?... fait-elle d'une voix inquiète.

— Oui.

— Que faites-vous?... Mais que faites-vous?... Vous dormez?...

Elle se précipite, tourne les commutateurs.

L'électricité resplendit.

— Avez-vous commandé le dîner?...

— Excusez-moi, je n'ai rien fait...

— Oh! quelle malchance!... Et nous avons si peu de temps...

— Qu'est-ce que nous avons à faire?...

— Dépêchez-vous!... Nous sommes invités par les Stimson et Deary au *Pigalle*... : grand gala... habit... décolleté... Je vais lancer ma robe neuve!...

— Votre robe neuve?...

— Mais oui, la dernière faite!... Allez-vous me dire que vous ne l'avez pas vue?...

— Je vous affirme ne pas en avoir même entendu parler...

— Si vous ne l'avez pas vue, vous la verrez!... Dépêchons-nous...

Elle jette dans le cornet acoustique :

— Menu?...

— Potage,... bouchées aux huîtres, filet de bœuf céleri, ananas à la crème... Vin ordinaire?...

— Non, Léoville!... On a besoin de se retaper!... En vitesse, n'est-ce pas?...

Quelques minutes après. Un coup léger à la cloison.

Un panneau glisse. Sur le monte-charge est posée la corbeille qui semble tressée en fils d'argent. Elle contient le dîner : minuscule soupière, plats qu'abritent d'ingénieux couvercles, assiettes, cuillères, fourchettes. Tout est en métal, tout brille. Et, sur la petite table où Ellen dispose ces objets, l'on dirait que se prépare un dîner de poupée.

Au fond de la corbeille, dans son berceau d'osier, dort le « Léoville ».

— Mais aidez-moi, Eddy!... Aidez-moi!... Remuez-vous?...

Eddy se lève, s'étire, répond :

— Vous êtes terriblement agitée, chère amie!...

— Avancez!... Tout est sur la table. Est-ce assez

appétissant?... A propos, on vient nous chercher; Maud nous envoie son mari et le cabriolet!... Je suis ravie!... Encore une chose, Eddy : il vous faut offrir un beau sac de bonbons à Joan et à Maud, peut-être aussi de belles fleurs... Avant de vous asseoir, téléphonez, commandez où vous voudrez... Mais que ce soit d'une bonne marque, d'une marque chic, sinon on n'en tiendrait aucun compte!... Qu'on apporte le tout au théâtre, n'est-ce pas?... Voici le numéro de la loge...

Plus Ellen s'excite, moins Eddy semble entendre.

— Quelle idée d'avoir fait monter ce splendide dîner? marmotte-t-il. Vous êtes dans un tel état d'agitation que vous n'en mangerez pas une bouchée...

— C'est ce qui vous trompe!... J'ai une faim de loup, et, je vous l'ai répété cent fois, j'aime les bonnes choses! Eddy, je vous recommande ces bouchées, elles sont *par-fai-tes*!... Tiens, mon vieux, débouche ce Léoville!... « Bois-en un coup », comme dit l'autre, ça va te mettre d'aplomb!... Tiens, au fait, la bouteille a été débouchée... On prévoit tout, en bas... Eh bien! mange donc?...

Eddy est très pâle et de plus en plus accablé.

— Qu'est-ce que tu as? mais enfin qu'est-ce que tu as?... C'est bouleversant!...

— Ellen, fais-moi la charité de me laisser ici!... Je ne suis pas bien...

— Ah!... Nous pouvions avoir une soirée agréable, tu vas me l'empoisonner?... Mon garçon, tu fais de la neurasthénie!... Il va falloir te soigner. En tout cas, si tu ne veux pas venir, si tu préfères te coucher, si tu prétends ne pas dîner,... agis à ta guise!... Je renonce à toute discussion. Stimson vient me chercher, il me ramènera. Ils ont une loge de six places, nous serons cinq, je ne cours aucun danger d'enlèvement!... J'ai accepté cette invitation. Je sortirai sans toi, voilà tout!... Allons, mange, bois, le dîner est excellent, le vin une perfection!... Et puis crois-en ma vieille expérience : change d'avis!... Mais dépêche-toi!... Stim-

son serait furieux de ne pas assister à la levée du rideau...

— Grande enfant, tu ne comprends pas que je ne puis accepter ces politesses sans les rendre?...

— Tu les rends en faisant envoyer des bonbons et des fleurs!... C'est même très galant!...

— Il faut au moins cent francs pour quelques fleurs,... et le double, le triple pour les bonbons...

— Encore tes horribles chiffres!...

— Sans compter que je les connais, tes Américains : ils voudront finir la nuit dans une « boîte » où l'on dansera jusqu'au plein jour, où l'on soupera... Puis-je ne pas payer ma part de l'extra-dry et des cocktails?... Et comment ferai-je pour arriver demain à l'heure à mon bureau?...

— Bazarde-le, ton bureau!... Pour ce que tu y gagnes!... Il te rend odieux!... Après tout, couche-toi, ne mange rien ; demain, nous continuerons cette charmante conversation!... En attendant, je reprends de cet ananas à la crème et... je file!... On n'est jeune qu'une fois!... J'ai des amis amusants, je veux en profiter. Mais ne m'attends pas de bonne heure... Allons, un bon mouvement. Laisse-toi tenter?

— Il me faudrait mille francs, ce soir, pour payer ma part de ces folies,... peut-être plus encore...

— Tu me fais pitié!... Je te plains de ne savoir jouir de rien!...

— Plains-moi. En effet, je suis à plaindre!...

— Oh ! et, puisque tu veux me l'entendre dire, moi aussi!...

Ellen disparut dans la pièce à côté.

D'un coup de sonnette elle appela « Marie », la bonne de l'étage.

— Par grâce, aidez-moi,... je suis en retard!...

— Madame est déjà fort bien coiffée... Sa figure est faite!... Un peu trop de rouge, selon mon goût... Madame n'a qu'à mettre un nuage de poudre... C'est cela, c'est parfait!... Madame met sa belle robe!... Comme c'est joli ce tulle d'or pâle sur ce fond rose

changeant!... Quel goût a Madame, pour savoir ainsi choisir de jolies choses!... Ah! cela, vrai, Madame, avec cette robe, est ravissante!... Madame va avoir un succès!... Je prédis à Madame qu'on ne regardera qu'elle!... Madame sera la plus jolie!... Monsieur aura le grand regret de ne pas l'avoir accompagnée!... Monsieur regrettera de n'être pas à cette belle soirée!... Ceux qui peuvent avoir les choses n'en savent pas jouir!... Et ceux qui ne peuvent les avoir les désirent toute leur vie!... Oh! et puis, les hommes, il faut les laisser à leurs idées!... On ne gagne rien à en discuter!...

« Le téléphone!... Le garçon d'étage annonce que Madame doit faire diligence, qu'on va être en retard!... Heureusement, Madame est prête!... Madame a un superbe collier de vraies perles!... C'est estimable, de beaux bijoux!... Madame a aussi une belle cape de vison!... Ah! ce qu'il doit valoir, ce manteau!... Ça, c'est de la fourrure, ce n'est pas de la peau de lapin!... Comme ce manteau de Madame sent bon!... C'est un bonheur de respirer ce parfum...

« L'ascenseur est là!... Je descends avec Madame!... Madame est si gentille avec moi que cela m'est un plaisir de mettre Madame en voiture... »

Ellen, passant par le « living-room », retrouve Eddy n'ayant pas bougé de place.

Elle écarta la mante magnifique et demanda coquettement :

— Vous ne viendrez pas?...

— Je ne peux pas.

— Comment me trouvez-vous?...

Il répond, maussade :

— Bien.

Elle eut un éclat de rire moqueur.

— C'est tout?... Merci!... Bonsoir!...

— Madame!... Madame!... On s'impatiente...

Ellen disparaît.

L'ascenseur descend.

Eddy se retrouve seul. Il a un geste de révolte,

— Je suis dans la vie comme en exil!... marmotte-t-il en se levant rageusement. Il tourne le commutateur et se retrouve dans l'obscurité.

« Je suis dans la vie comme en exil!... répète-t-il en reprenant dans le fauteuil havane sa pose accablée. — J'ai toujours vécu loin de tout ce que j'aurais aimé, m'en privant, et pourquoi?... Pour une misérable question de gros sous?... Est-ce regrettable!

« Ma destinée est différente de celle des autres!... Il y en a que rien n'arrête, qui passent brillants et beaux, jouissant de la vie!... En tout, partout, moi, je trouve d'infranchissables barrières!... Je ne pouvais que refuser, ce soir!... Ellen ne veut, ni peut-être ne peut saisir le sens de mon refus... Des fleurs!... des bonbons!... un souper!... Où en aurais-je trouvé le moyen?... Ces Américains sont millionnaires, je ne puis les suivre!...

« Ellen m'en voudra. Qu'y puis-je?... Croit-elle donc que c'est pour mon plaisir que je la laisse aller seule, imprudente, jolie, ravissante, courant tous les risques?... J'eusse été bien fier, ce soir, si j'avais eu la possibilité de l'accompagner!... Je crois être né, comme disait Lamennais, « avec une plaie au cœur », et que, si cette plaie n'est pas mortelle, elle empoisonne tous les actes de ma vie!... Ma destinée est différente de celle des autres, je le répète... »

Il récapitule :

— Mon père était en garnison dans l'Est. Ma mère l'y avait suivi. Je suis élevé par des parents à la campagne.

« Quand maman me retrouve, c'est pour me reprocher mes mauvaises manières, mes mains sales, mes habits déchirés, mon manque de soins. Indignée, elle s'en prend aux parents qui m'avaient à charge. Ils déclinent toute responsabilité : « C'est une mauvaise tête, on ne peut se faire écouter... Il suffit qu'on lui dise une chose pour qu'il fasse le contraire... On n'en tirera rien de bon... »

« On se quitte brouillés à mort. Maman m'em-

mène et décide de me garder près d'elle. Mon père exige pour moi l'internat.

« — Tu le gâterais trop, il faut qu'il travaille!...

« Et je travaille, en effet; je fais de mon mieux, jusqu'en 1914.

« La guerre éclate. Tout est bouleversé. J'entre dans un nouveau lycée aux environs de Paris.

« Six mois après, mon père est tué. Maman s'enrôle comme infirmière dans un de ces hôpitaux du front autour desquels rôde la mort, où tout est danger.

« Plus tard, on a pitié de sa fatigue, de son épuisement : maman est renvoyée d'office aux environs de Paris, dans une formation dont M. de Charlemont est le grand chef.

« Elle me visite souvent, se réjouit de me voir grandir, de ma tenue meilleure, de mes bonnes notes, de l'éloge que fait de moi le proviseur. Elle me répète sans cesse : « Je veux être fière de toi... »
« Je n'ai plus que toi... » En attendant que je puisse exaucer ce vœu, c'est elle qui me rend fier!... Je suis appelé un jour à l'hôpital pour voir maman décorée de la Légion d'honneur!...

« Deux jours de congé, pour elle et pour moi, suivent. Nous les passons ensemble. Ce furent certainement les heures les plus douces de ma vie!...

« Puis, de nouveau, il fallut se quitter, encore... toujours...

« La guerre finie — je viens d'avoir dix-sept ans, — maman se remarie. Elle épouse M. de Charlemont. En m'annonçant cette nouvelle, elle insiste sur le bonheur qu'elle aura de pouvoir me garder près d'elle. Cette pensée m'empêche de fondre en larmes et de lui avouer ma peine profonde. Comment, entre elle et moi, maman consent-elle à mettre un étranger?...

« Cette impression s'atténue. Je suis pris au charme de ma vie nouvelle. J'habite sous le même toit que maman, dans un hôtel splendide. Mais, ô discipline! c'est à l'écart que je dois vivre. De jour en jour cela m'est prouvé. La consigne est

formelle : « Je ne peux ni ne dois me rendre « importun. » Je vis donc dans une des ailes de l'hôtel, servi par un vieux valet de chambre à qui M. de Charlemont donne le vivre, le couvert et une bonne retraite. A certains jours, je suis prié à déjeuner ou à dîner avec mes parents, comme le serait un étranger. Mais, un jour, je m'aperçois n'avoir dû cette invitation qu'à ceci : on était « treize » à table !

« Ce rôle de quatorzième, « d'utilité », m'irrite si profondément que je me prends à méconnaître les soins dont je suis l'objet, le bien-être qui m'entoure, la chère fine et les douceurs qui me sont apportées par le vieux valet.

« Jamais je n'ai vécu plus près de maman qu'en cette période de ma vie, et cependant jamais je n'ai eu, plus qu'alors, le sentiment d'en être lo'n !

« Je vais l'embrasser comme en cachette, entre deux visites !... Maman est toujours pressée, absorbée par sa vie nouvelle. Pour plaire à M. de Charlemont, elle est devenue très mondaine. Mon beau-père est affable avec moi — il l'est pour tous ceux qui l'entourent. — Je ne sais, pour ma part, lui en être reconnaissant. Je devine trop la main de fer sous le gant de velours.

« Le temps passe. J'ai des camarades. Je ne puis que rarement les suivre dans leurs jeux, parce qu'encore et toujours l'argent me manque !... En demander à maman m'est odieux...

« Le temps passe encore... Je n'ai qu'une idée : m'évader de l'hôtel magnifique, pour ne plus être, à mes propres yeux — et aux yeux de bien d'autres, je le crains ! — *le parasite*.

« Où aller ?...

« Je ne sais si ma santé se ressent d'un tel état d'esprit. Maman finit par s'inquiéter, parce que « je ne suis pas comme les autres ».

« Etre comme les autres ?... Comment le puis-je ?... Rien ne me réussit. Je souhaite faire mon service militaire dans l'Aviation. On m'interdit les vols « parce que je n'ai pas le cœur solide ». On

me classe « dans les services ». Et me voilà maniant la pelle et le balai, alors que les autres planent en plein azur...

« Arrive ma libération.

« La diplomatie me tenterait...

« Mon beau-père me raille d'un tel choix. Il ne reconnaît en moi « ni la souplesse, ni l'entregent, « ni aucune des qualités nécessaires pour représenter un jour, en bel habit brodé, la France à « l'étranger ».

« — Tout vous manque, mon pauvre Eddy, même, et surtout, *to keep smile!* — garder, avoir le sourire! — ce qui est très important!...

« Maman use d'autres arguments :

« — Il te faudrait une fortune personnelle... Tu ferais triste figure...

« Une fois de plus, je me heurte à l'infranchissable barrière!...

« Je végète dans une grande maison de commission. — Métier ingrat sans grand espoir d'avancement. Les transactions commerciales m'ennuient, les chiffres n'ont jamais été mon affaire.

« — Vous piétinez sur place, mon cher, tous vous passent sur le dos!... Remuez-vous, secouez-vous, mettez-vous en lumière!... me déclare Charlemont.

« — En lumière?... Comment?... Et pourquoi?...

« — Parler ainsi, mon garçon, c'est renoncer à tout!

« J'appris, quelques jours plus tard, qu'il avait déclaré à ma mère :

« — Chère amie, faites-en votre deuil!... Vous avez là un poulain qui ne gagnera jamais une course!... Il n'a ni cœur ni jarret...

« Maman gémit du propos.

« Quant à moi, peut-être pour le démentir, je fis, à quelques jours de là, un esclandre.

« Sur une observation — justifiée, du reste, je le reconnais aujourd'hui! — du chef de service qui m'avait sous ses ordres, je fis exploser sur lui les colères, les révoltes qui couvaient en moi depuis

des années, en lui jetant au visage les papiers que je venais de faire signer et ma démission.

« Maman était consternée.

« Mon beau-père, se frottant les mains, apprécia ainsi l'aventure :

« — Hé!... hé!... ma toute belle, votre poulain s'éveille!... Je n'aurais jamais cru de lui la possibilité de pareille défense!...

« N'ayant plus d'occupation et ne sachant que devenir, je fus envoyé, par ordonnance du médecin, en Suisse pour faire « du sport ».

« J'y réussissais. Mes nerfs se calmaient. Je me sentais tout autre, plus désireux de bien faire, plus prêt à l'action.

« Un stupide accident me précipite au fond d'une brèche pleine de neige. Je n'eus que des contusions, mais le temps qu'il fallut pour me tirer de ce mauvais pas me valut une congestion.

« On me descendit des hauteurs. J'entrai dans une clinique. Pneumonie,... révulsifs,... ventouses,... observation du cœur... J'en eus pour des jours et des jours!

« Maman vient me retrouver. Aussitôt transportable, elle me ramène à Paris.

« Une convalescence très longue, une faiblesse persistante, le sentiment qu'une fois de plus je suis à charge à mon beau-père — cet homme qui ne m'est rien et à qui je ne puis pardonner de ne pas me le laisser oublier un instant! — me pousse à croire que tout m'abandonne, que la vie n'aura jamais que des duretés pour moi...

« C'est en cet état d'esprit que je suis envoyé à Verrières pour une « cure de repos ».

« J'y connus Ellen. Il me sembla qu'elle seule aurait le pouvoir de renverser les « infranchissables barrières » qui m'empêchaient de réussir en tout ce que j'avais pu entreprendre, qui se dressaient entre moi et le bonheur.

« Elle y travailla. Rien ne la découragea. Ni l'opposition de sa mère, ni le mécontentement de la mienne, ni l'indifférence moqueuse dont faisait

preuve M. de Charlemont, ni mon manque de fortune, ni ma vie oisive...

« — Il travaillera !... il travaillera !... répétait-elle avec une splendide confiance.

« Et je végète.

« La pauvre enfant s'est trompée.

« Je ne suis pas le compagnon de route qu'il lui faut.

« Commence-t-elle à le comprendre ? Elle est, par moments, si dure, si impitoyable... »

Les larmes aux yeux, il se souvient de la scène du matin, du triste repas qui vient d'être pris à la hâte, et dans quelles conditions !... Du départ brusque d'Ellen, de ses cinglantes réponses, de son adieu jeté comme un défi...

— Où courons-nous ?... Que sera l'avenir ?... On pourrait être si heureux !... se dit Eddy avec un affreux serrement de cœur.

Et l'une de ces voix intérieures qui semblent se faire entendre aux heures des grandes crises morales, semble répondre à sa plainte désolée :

— A qui la faute ?... Ne peux-tu être autre que tu n'es ?... Ne peux-tu penser à elle, faire un effort pour la comprendre ?... Elle t'a choisi, elle t'a tout donné. Que fais-tu en échange ?

Tremblant d'énervement et de fièvre, le malheureux garçon passe dans la pièce à côté. Il se déshabille. Ses vêtements sont lancés, sans soin, de-ci, de-là.

Il se jette sur le lit. Mais le sommeil le fuit.

Il se relève, fouille, cherche et découvre enfin une boîte contenant des cachets qui vont l'endormir profondément. En effet, comme en rêve, il ne sait à quelle heure, il aperçoit Ellen revenue, Ellen dans sa robe de fête, Ellen plus jolie que jamais...

Elle lui parle.

Que dit-elle ?...

Sans doute ne le saura-t-il jamais.

Le sommeil, de nouveau, l'anéantit.

Ellen s'éveilla vers le milieu du jour.

La chambre était vide; Eddy parti pour son bureau.

Avant de s'éloigner, il avait eu l'attention d'épingler sur la couverture cet avis, écrit au crayon sur une belle page blanche :

« Ne m'attends pas pour déjeuner. Je ne rentrerai que ce soir... »

Fort mécontente, répondant du tac au tac, Ellen prit un crayon et, sur la même feuille, ajouta :

« Ne m'attendez pas ce soir. Je pars à l'instant pour Verrières... »

Ce qu'elle fit en recommandant à Marie, la femme de chambre :

— Surtout, n'oubliez pas de remettre ceci à Monsieur. Ou, mieux encore, épinglez-le sur la couverture. Ici, Marie. Il le trouvera en rentrant.

II

— Chère amie, au risque de vous faire de la peine, je suis obligé de vous dire que Madame votre belle-fille s'émancipe!...

— Comment le savez-vous?...

— Ne prenez donc pas, au premier mot, ce ton de lionne qui croit devoir prendre la défense du fruit de ses entrailles!...

— Oh! Charles, quelle image horrible!...

— La nature, cependant...

— De grâce, pas de déclamation!... J'ai toujours dit que cette petite n'avait aucune des qualités nécessaires pour rendre un homme heureux!...

— Ne jugez pas de l'espèce entière sur un cas très particulier!... Eddy devient de plus en plus chagrin et bizarre!... Rien n'arrive à le dérider!... Un ange n'y parviendrait pas. Il doit falloir avec

lui une de ces patiences... oh ! la... la... la... la... la... la... !

— ConteZ-moi votre soirée, Charles, au lieu de me torturer sur un sujet qui me tourmente... Où étiez-vous, hier au soir?...

— Au Pigalle, ma chère ; soirée de gala !... Magnificence ! Élégances !... Des femmes ultra-chic, des décolletés merveilleux !... — Ils étaient trop !... On ne savait lequel admirer !... — Des épaules, des cous, des bras que constellaient des pierres précieuses, des bijoux dardant des rayons à tenter Ali-Baba et ses quarante voleurs. Un conte des *Mille et une Nuits*, ma toute belle !...

— Et Ellen?...

— Dans une loge : trois jeunes femmes, Mrs Stinson, Mrs Deary, Ellen !... Ellen délicieusement habillée, une robe d'un goût parfait, une robe du grand faiseur ; Ellen portant les perles que nous lui avons données !... Ellen fardée à merveille, coiffée à miracle !... Ellen jolie comme les amours, avec des yeux comme jamais je ne lui en ai vus ! Malheureusement elle avait adopté le fameux sourcil droit, ce qui lui enlevait de sa personnalité en lui donnant avec ses amies comme une vague ressemblance. Je me suis permis de l'en taquiner...

— Comment, vous lui avez parlé?...

— Aviez-vous la prétention de me l'interdire?... J'étais du reste fort curieux de savoir ce qu'elle avait fait de son maussade époux.

— Où était-il?

— Où vouliez-vous qu'il fût?... Il était dans son lit !

— Malade?...

— Non !... Grognant, sans doute, et roupillant, l'imbécile !

— Charles, modérez vos expressions !... Vous me frappez au cœur !... Ellen s'est plainte à vous de... de...

— Ellen, se plaindre à moi?... De quel droit m'attribuez-vous ce rôle de confident, ou, mieux, de confesseur?... Ellen semblait trouver l'absence

de son mari toute naturelle! « Chacun prend son plaisir où il le trouve!... Liberté!... Liberté!... » m'en a-t-elle dit.

— Mon pauvre enfant se tue de travail...

— Dites donc plutôt que l'ennui le ronge, ce qui ne serait pas s'il vivait comme tout le monde...

— Mais il ne le peut pas, le malheureux!... Ellen est dépensière; le train de son ménage le dépasse...

— Qu'il fasse mieux!...

— Le peut-il?...

— Il faut vouloir, pour réussir!... Il jette les rames, il ne sait se servir du gouvernail, la mauvaise chance l'emporte, comme une épave...

— Charles, vous me martyrisez!... Est-ce sans remèdes?...

— Si l'on veut guérir, il ne faut jamais désespérer...

— Que voulez-vous dire?...

— Qu'il y aurait moyen d'arranger tout cela...

— Oh! Comment, Charles?...

— C'est mon secret.

— Qu'est-ce que cette énigme?...

— J'espère vous en donner la solution plus tard!... Revenons à Ellen...

— Vous ne pensez plus qu'à elle...

— Me feriez-vous l'honneur d'un peu de jalousie?...

— Au fait, Charles, au fait?...

— A l'entr'acte je suis donc allé, en homme bien élevé, saluer votre belle-fille dans sa loge. Elle m'a présenté à ses amies. Celles-ci semblent deux sœurs jumelles. Elles sont taillées sur le même patron : même coiffure, même maquillage, mêmes dents magnifiques, même arc des lèvres esthétiquement corrigé par un de ces fards « qui résistent à tous les repas », même bouche qui semble ignorer que le mot baiser se prononce du bout des lèvres, même bouche qui parle sans jamais se refermer, ce qui transforme le français en une onomatopée un peu hawaïenne qui n'est pas sans charme, avec ses voyelles chantantes, ses dix-neuf consonnes ava-

lées, roulées, que rompent des exclamations de joie, d'ironie, d'*excitement*, pour tout dire !... Votre belle-fille, Madame, adoptait aussi ce langage dernier cri !...

— Ces dames étaient seules ?...

— Mrs Stimson et Deary avaient leur mari, elles !... Deux *splendid fellows* qui ne songeaient nullement qu'il eût été préférable de ronfler sous un bonnet de coton !... Deux *boys* portant l'habit avec une aisance très américaine, deux joyeux garçons, heureux de vivre, riant à tout propos et surtout hors de propos. Ceux-ci, par exemple, désarticulaient les consonnes avec une maestria remarquable, les mâchant comme du *chewing-gum*, en faisant une bouillie presque inintelligible qu'émailaient des termes sportifs, des mots étranges, des tournures de phrases qui ne sont point de chez nous, sorte de charabia donnant un avant-goût du parler qui sera le nôtre quand nous ne serons plus « tous des Auvergnats » — comme dans la chanson ! — mais tous des « Européens » ; que dis-je : des « Cosmopolites » !

— Où serons-nous ?... soupire M^{me} de Charlemont.

— Par grâce, chère amie, ne sonnez pas mon enterrement !...

— La suite ?... gémit la mère d'Eddy, qui semble atteindre le dernier degré de la fatigue, et peut-être de l'exaspération.

— J'ai offert mon bras à la belle essoulée, et, très fier de sa beauté qui attirait au passage et retenait sur nous tous les regards, je l'ai promenée partout où l'attirait sa curiosité, une curiosité, je l'avoue, fort en éveil !... Puis nous avons causé longuement, sérieusement...

— Et de quoi ?... Peut-on savoir ?...

— De sujets très graves. Nous avons discuté sur ceci : « que la vie est une épreuve de résistance », je ne sais qui l'a dit le premier ; que « la vie est une destruction continue du faible contre le fort » ; « qu'il faut être fort pour ne pas se laisser détruire ».

— Et vous en êtes arrivé à conclure?...

— Que votre fils, Madame, étant un faible, ne réussira qu'à se laisser dévorer, s'il n'est puissamment aidé!...

— Ellen vous aurait-elle dit du mal de lui?

— Nullement. Elle est bien trop fière et, si vous voulez m'en croire, trop avisée!... Elle m'a simplement démontré ce qui pourrait être, ce qui n'est pas, ce qu'elle déplore et ce qu'il faudrait tâcher d'obtenir.

— Le divorce, peut-être?

— Non. Nous n'en sommes pas encore là, belle dame, consolez-vous-en! Ellen pense autrement. Elle sait la nature du mal dont souffre Eddy et elle souhaiterait l'en guérir!...

— Ah! ah! vraiment!...

M. de Charlemont, sans tenir compte de l'ironie de cette exclamation, poursuit :

— Comme par exemple de ne point provoquer le malheur en le redoutant sans cesse, en voyant l'avenir toujours en noir, en pleurant sur des choses qui, peut-être, n'arriveront jamais,... etc. « Il gâche le présent pour des chimères, a-t-elle ajouté, il se prive de tout et voudrait m'amener à me plier à ce régime!... Je m'y refuse!... Je n'ai pas épousé un jeune et joli garçon pour vivre dans un cloître!... Si je cède une fois à cette manie de retraite et d'isolement, où en arriverons-nous?... Je parle dans l'intérêt d'Eddy comme dans le mien... » — Je n'ai pu que l'approuver, conclut M. de Charlemont. Elle m'a prié de l'aider.

— Un complot!... Un complot contre mon fils!... Cette petite est o-di-euse!...

— Chère amie, pas de mélo, nous ne sommes pas à l'Ambigu! Pas de scène, vous savez qu'elles me font fuir!... Écoutez plutôt la charmante fin de ma soirée. Le rideau tombé, le chiffre cinq, comme le chiffre trois, n'ayant jamais été que *treachery*, je me suis offert en sixième...

— C'est-à-dire que vous avez invité toute la bande à souper?...

— Vous y êtes!... Jamais petite fête ne fut plus charmante, plus gaie...

— Et sans moi?... fit-elle avec reproche.

— A qui la faute, belle Madame?... Vous ai-je assez priée de ne pas me laisser sortir seul?

— Je vous gênerais souvent, Charles?...

— Oubliez-vous que je suis de ces humains qui peuvent sans crainte vivre dans une maison de verre!

— Avec quelques rideaux, Charles!... Je ne m'illusionne pas...

— Ah! les illusions, vous en parlez encore?... Où sont les miennes?... C'est triste, cette marche en avant, cette marche où, derrière soi, l'on sème tant de souvenirs et tant de regrets!

— Vous dites cela comme si cette soirée « délicateuse » vous laissait *broken hearted*?...

— C'est vrai, elle m'a poussé à pleurer ma jeunesse!...

— Je suis surprise que vous n'ayez pas dansé!

— J'ai résisté à la tentation...

— Par peur du ridicule?...

— Détrompez-vous, méchante! Il me déplait de vous entendre ainsi manier l'ironie!... Tout simplement parce que ces danses nouvelles d'origine sauvage m'effrayent...

— En quoi?...

— Les cannibales mangent de la chair humaine, et c'est après ces danses frénétiques que leur en vient l'appétit! Me voyez-vous revenant et ne demandant qu'à vous dévorer à belles dents?... Mais le diable n'y a rien perdu...

— Qu'avez-vous fait encore?...

— Ces danses, je les ai vu danser. Elles se sont civilisées en grâce et en douceurs!... M^{mes} Stimson et Joan Deary y excellent!... Cependant, si, nouveau Pâris, j'eusse été pris comme arbitre, c'est une fois de plus la belle Ellen qui eût remporté la pomme!...

— Que vous êtes jeune, Charles!...

— Jeune d'esprit, oui, je m'en flatte! J'espère

même que cela durera ! Je ne suis pas de ceux qui, en pleine jeunesse et sans raison, se plaisent à faire ce que j'appelle de la neurasthénie !...

— Nouveau coup de patte pour mon pauvre Eddy !...

— Oui, ma chère, ne vous en déplaît, avec le poète Ronsard « j'aime à cueillir les roses de la vie... j'aime un corps de jeunesse en son printemps fleuri... », ce qui ne fait de mal à personne !... Oui, Madame, il me plairait de vivre à la manière des Sybarites, dans les fêtes, la musique, les parfums, couronné de thym, de myrte et de marjolaine !...

— Je ne vous vois pas ainsi, mon pauvre Charles !...

— Ne me plaignez pas !... Je suis arrivé à mes fins, qui étaient de vous dérider !...

Et, s'avançant vers elle, lui prenant les mains que fort galamment il baisa, il poursuivit :

— Le beau temps a été long à revenir ; j'ai cru que jamais je n'aurais la joie de voir renaître votre divin sourire !... Vous revoilà charmante, ainsi que toujours !... Sur ce, je vole à mes affaires. Ne manquez pas aux vôtres !... A ce soir !... Que rien ne trouble, d'ici là, votre paix, votre sérénité !... C'est la grâce que je me souhaite !...

Méant-les-Neiges, le...

Eddy, ne me cherchez pas !... Je suis tout en haut de la montagne, à dix-huit cent cinquante-six mètres d'altitude. Les Stimson et Deary, au surlendemain de la fameuse soirée au théâtre Pigalle, sont venus m'arracher aux effusions de ma famille.

Je ne voulais pas accepter. J'hésitais. Ils ont tant et tant insisté que je n'ai plus eu le courage de refuser.

Jugez combien ils désiraient m'avoir avec eux : vous savez qu'ils avaient un beau cabriolet rouge. Ayant compris qu'il serait trop petit pour m'emmener, ils l'ont troqué contre une magnifique et confortable conduite intérieure. Je ne pouvais vraiment,

par un refus, méconnaître un procédé aussi grand siècle. Toutefois, j'ai objecté mille choses, et entre autres, que je n'avais pas de tenue de montagne. Aussitôt, Maud et Joan, piaillant comme de petits perdreaux, ont été chercher dans l'auto un équipement complet, apporté pour moi, m'expliquant que, étant toutes trois « du même gabarit », il leur avait été facile de me « nipper à ma mesure ».

Je suis donc partie...

Que fallait-il faire?... Te prévenir?... Vous auriez sans doute, Monsieur, soulevé mille et une difficultés et mis plus encore de bâtons dans les roues qui allaient m'emporter!... Ai-je bien deviné?... Mais, rompons, nous nous en expliquerons plus tard...

Pour le moment, j'habite, nous hab'tons un hôtel, où tout est neuf et d'un luxe inouï : le *Regina-Vera*. Nous resterons ici trois semaines. Tout un programme de distractions est arrêté... : excursions, courses de bobs, hockey. Le soir, bals.

Je ne puis assez te dire combien cette trêve de nos habituels ennuis m'est salutaire!...

Tu ne t'en es peut-être pas aperçu ; mais le spleen aurait fini par me tuer !

Maman, toujours si bonne, a bien bourré mon portefeuille. Ne t'inquiète donc pas de moi. J'ai ce qu'il me faut!... Et même ce qu'il nous faudrait, s'il te prenait la fantaisie, au reçu de ma lettre, d'abandonner ta banque et de venir me rejoindre. J'en serais fort heureuse, surtout si tu laissais à la consigne, — dussions-nous les y reprendre plus tard ! — tous tes sujets d'inquiétude, de craintes pour l'avenir, qui se traduisent pour moi en seaux d'eau froide, douche qui me glace et m'enlève, peu à peu, le goût de vivre ! (Je t'en fais l'aveu !)

Deux mots, avant de fermer ma lettre, sur la soirée au Pigalle. Elle a été inoubliable. Qu'est-ce que tu me disais de ton beau-père?... Mais, c'est l'homme le plus charmant que j'aie jamais rencontré!... Son amabilité pour moi a été une vraie surprise. Nous avons longtemps causé. Ce que nous avons dit?... — Voilà qui est une autre histoire ! Je te la conterai un jour...

Mes petites amies ne tarissent pas d'éloges sur M. de Charlemont. Elles en perdent la tête!... « Aoh ! chère, me répètent-elles, c'est un si *real gentleman*, il est si *old picture*, si vraiment *vieille France*!... Si

les hommes de son époque étaient tous aussi séduisants, a déclaré Maud, on comprend pourquoi pères, mères, maris accordaient à leurs filles, à leur femme beaucoup moins de liberté que de nos jours : c'est parce qu'ils étaient irrésistibles, ma chère, irrésistibles !... »

M. de Charlemont voulait me ramener dans sa voiture. Joan et Maud s'y sont opposées, développant, avec cocasserie, cette thèse : « Qui s'expose au péril, périra... » Elles y ont même ajouté ces mots : « Nous avons la responsabilité d'Ellen, monsieur de Charlemont, ne l'oubliez pas !... » Ton beau-père s'amusait follement !...

J'aurais voulu, le lendemain, te conter ces folies, et en rire avec toi !... Le peu galant P. P. C. épinglé sur le drap de mon lit m'a découragée !... Je me suis sentie sans force pour demeurer, tout le jour, en tête à tête avec moi-même. Je suis partie pour Verrières. J'ai trouvé mes parents bien portants ; mais tristes, vieilliss...

Au revoir. Je vous embrasse, mon cher monsieur Ettrel, si vous ne me faites pas grise mine !... Mais si cela est, je retire cette innocente avance.

Après tout, le regretterez-vous ?...

Vous êtes souvent, méchant garçon, si indifférent !... Vous ne pensez plus qu'à vos paperasses !... Je vous arracherai quelque jour de leurs griffes !... Je vous obligerai à rompre avec elles !... J'aurai ma revanche !... Ce sera le plus beau jour de ma vie !

ELLEN

III

Grande soirée au *Regina-Vera*.

Jazz entraînant. Fleurs : lilas, roses, giroflées, hortensias ; splendide décor d'été, en plein hiver, au pays de la neige. Eclairage savant ne fatiguant pas la vue, ne découvrant point les rides cachées sous les fards ; lumière atténuée donnant aux visages des apparences vaporeuses de pastel.

Beaucoup de jolies femmes, dont les robes plus

longues et plus amples mettent en valeur la taille et la démarche.

Très nombreux les danseurs, groupés, la paille à la bouche, autour du bar à cocktails, buvant, buvant, comme si, sortant de table, ils avaient encore à satisfaire une soif inextinguible. Tous sont rasés, portent des cheveux collés, « gominés », et sur leur visage glabre s'inscrivent de la volonté, de l'énergie et des appétits qui semblent violents et ne pas être toujours du dernier raffinement. Beaucoup, rompus à tous les sports, ont des épaules de lutteur, des bouches aux lèvres épaisses; presque tous montrent des dents de jeunes loups.

D'où viennent-ils, ces jeunes gens, parmi lesquels sont de rares Français?... A l'âge où les nôtres finissent leurs études, ont l'obligation du service militaire, ou préparent dans quelque grande école leur avenir, on les voit, l'été, calmes et paisibles, se rouler sur le sable des plages, prenant des bains de soleil, canotant, s'amusant, faisant la fête, comme s'il n'était rien de plus important au monde. Quand vient l'hiver, tout change. Les voilà en hautes montagnes, se roulant, non plus sur le sable, mais dans la neige. Ils font du ski, descendent en « bob », en toboggan des pentes vertigineuses, escaladent des pics réputés inabordables, partent sans raison, alors qu'on les croyait fixés pour un long séjour, reviennent peu de temps après, alors qu'on pensait ne jamais les revoir, pour repartir encore dans quelque impressionnante auto de marque étrangère — sorte de bolide long, luisant, de teinte vive, aux nickels resplendissants — qu'ils conduisent habilement, mais sans prudence, qui les débarquera demain à Nice, après-demain à Paris, le jour suivant à Biarritz, les aidant à jouer aux quatre coins sur les routes de France. S'il est sur leur chemin un casino, c'est l'arrêt, et l'on danse. S'il est une partie de boule ou de baccarat, vite, ils s'y mêlent, insouciant de perdre des plumes ou d'en gagner, partout chez eux, en pays conquis!...

En pays conquis, n'est-ce pas la vérité?... Notre

pauvre franc n'est-il pas asservi par les caprices de la fashionable livre, du trépidant dollar? Voyez les changes?... Pour nous, c'est la vie chère; pour nos visiteurs d'outre-mer, d'outre-Manche, d'outre-mont, elle est étrangement facilitée.

« Les uns travaillent, les autres s'amuse et ne connaissent pas le tourment qui ronge comme un chancre de ne savoir si, à la fin du mois, on pourra joindre les deux bouts! » se dit Ellen en pensant à son pauvre Eddy qui, lui, « bûche » tout le jour, se refuse tout plaisir et, le malheureux! ne réussit à rien.

Ellen porte ce soir la robe qui tant excita l'admiration de M. de Charlemont, le collier de perles que lui ont donné ses beaux-parents. Elle est très en beauté, ravissante.

Stimson, qui dansait avec elle, vient de la ramener près de Maud et Joan, toutes deux assises dans l'immense hall qui sert de salle de danse et de bar. Dès leur arrivée elles y adoptèrent un coin qui, dès lors, leur fut réservé et sembla être devenu leur propriété.

Des camerops géants y projettent l'ombre de leurs palmes vertes. Des divans, des fauteuils profonds, des rockings y sont disposés en cercle. Des guéridons s'encombrent de boîtes de cigares, de cigarettes, de revues que personne ne coupe, de journaux que personne ne lit, de verres à cocktails que l'on voit toujours vides.

Un grand bureau, largement fourni de beau parchemin, portant, bleu sur blanc, le timbre de l'hôtel que surmonte une couronne royale, encourage à ne pas négliger les absents, dût-on leur faire éprouver des crises de jalousie s'ils y sont sujets, et de l'envie toujours s'ils n'ont jamais fait la récolte des fruits d'or qui permettent des distractions aussi dispendieuses.

— On est réellement chez soi, *at home!* disent Maud et Joan, enchantées de leur installation. On semble avoir planté sa tente pour le reste de sa vie!...

Les *boys* ne cherchent jamais à contredire les jeunes femmes. D'un coup d'œil et d'un sourire d'intelligence, ils s'avertissent simplement que si, ce soir, ces dames pensent ainsi, il est à croire que, demain, elles auront changé d'avis...

Très vite, au hasard des jeux et des rencontres, autour du groupe campé en ce coin du hall se sont agglomérés d'autres éléments. Le cercle des fauteuils s'est élargi, les divans ont été doublés et aussi les rockings. On était cinq, on est quinze. Demain, le nombre augmentera-t-il encore?...

« Plus on est de fous, plus on rit. » Telle est la devise de ces relations imprévues, sympathies subites, attirantes, qui ajoutent au charme d'un voyage, auxquelles on cède avec d'autant plus d'abandon, de liberté d'esprit, que l'on sait qu'elles n'auront qu'une éphémère durée, que l'on n'en conservera qu'un gai souvenir, ce qui dispense de chercher ce que cachent parfois de belles apparences, ce qui peut faire découvrir le serpent sous les fleurs.

... Tout à coup, alors que, lasse d'une sévère partie de hockey jouée durant le jour sur une belle étendue glacée, et de la danse qui vient de finir, Ellen se repose sur un divan, un jeune homme grand, mince et blond, se détache avec un geste de surprise du groupe qui entoure le bar. D'une glissade il se précipite, avec des gestes de surprise, vers Ellen et tombe presque à genoux.

— Ellen!... Réellement, est-ce vous?...

Et, sans la moindre excuse ni le moindre souci de la compagnie qui entoure la jeune femme et des regards surpris braqués sur lui, il marmotte d'une voix qu'assourdit une émotion profonde :

— Ellen, ne me reconnaissez-vous pas?... Je suis Philip Mosfly!... Mon nom ne vous dit-il plus rien?... Oh! que je suis donc malheureux!...

Ellen est debout, fort troublée.

— Philip?... Vous?... C'est impossible...

— Cinq ans que Philip est parti et qu'il n'a cessé de penser à vous, chère petite amie!... Aujourd'hui,

il est revenu en France pour vous voir, pour vous chercher...

Tous se sont éloignés pour danser ou causer.

Ellen et le nouvel arrivant demeurent en tête à tête.

— Auriez-vous oublié déjà ce que je vous avais promis : « Ellen, je pars pour New-York. Je vais y faire fortune. Mon oncle m'y aidera. Je travaillerai nuit et jour. Je gagnerai des millions. Quand je les aurai, je reviendrai les mettre à vos pieds, je reviendrai pour vous épouser ! » — Aujourd'hui, j'ai les millions !... Aujourd'hui, c'est ce que je viens faire, Ellen !...

— Mais, malheureux, il est trop tard !... Je suis mariée !

Il blêmit et laisse tomber la main qu'il tenait dans les siennes.

— Mariée ?... Oh ! comment ne vous êtes-vous plus souvenue ?...

— Vous aviez dix-huit ans, Philip !... Vous étiez si gosse !... Nul ne pouvait prendre ce que vous disiez au sérieux !

— J'étais cependant sérieux et si parfaitement sincère ! Ellen, allons-nous-en d'ici, vos amis reviennent...

— Où voulez-vous m'emmener ?...

— Dans le petit salon là-bas... J'ai tant de choses à vous dire !... Tant d'autres à vous reprocher, puisque... Oh ! Ellen, je n'aurais jamais cru, de votre part, un tel oubli !... Comment ce malheur est-il arrivé ?...

— Quel malheur ?...

— Votre mariage. Ne saviez-vous pas que cette nouvelle allait me briser le cœur ? N'y avez-vous jamais songé en accomplissant ce méchant acte ?...

— Je vous répète, Philip, que...

— N'avez-vous pas maintenant un regret affreux de m'avoir fait une telle souffrance ? J'ai envie, demain, de me jeter dans le précipice...

— A ce point ? fait-elle en riant.

— Méchante !... Cruelle !... Mauvaise enfant !...

Ellen a pris son bras, et, lentement, ils marchent vers le petit salon.

Consciemment ou inconsciemment, ils cherchent à fuir ceux qui les poursuivent de leur curiosité.

Ce que dit Philip est vrai. Avec ses parents, de riches Américains du Nord, il a passé cinq ou six hivers à Verrières. Philip avait des frères et des sœurs. Et, toujours pour distraire sa fille, la bonne M^{me} Quayvois recevait ce petit monde.

A dix-huit ans, Philip est parti pour New-York, disant qu'il allait y faire fortune, priant, suppliant Ellen de l'attendre, lui jurant qu'il reviendrait pour l'épouser.

Il est resté cinq ans absent. — Il en faut moins pour oublier...

Ellen répète :

— Vous étiez si gosse!...

— On a du cœur quand même!... Le mien était plein de vous, Ellen!

— Pourquoi ne me l'avoir jamais écrit?...

— Je me souvenais. Je pensais que vous vous souveniez aussi...

Ellen baisse la tête. Lui poursuit :

— Et voilà, l'on était si bons camarades!... On jouait si franchement!... Oh! si cela, ainsi, avait pu continuer!... Mais à la camaraderie s'est ajoutée l'admiration! Vous étiez pour moi la plus belle entre toutes : *the most beautiful girl in the world!* A l'admiration s'est ajoutée la tendresse, puis l'amour, ce bel amour qui prend le cœur, l'âme et toute la vie!... Vous épouser, Ellen, était mon idéal!... De nuit, de jour, j'ai travaillé pour réaliser le rêve de ne plus vous quitter, de vous avoir toujours avec moi! Tel a été mon guide, ma lumière!... A présent mes phares sont éteints. C'est la nuit. Je ne saurai plus me conduire...

— Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit?...

— Je croyais en vous, Ellen, en votre souvenir! Le mien était si fidèle...

— Que faites-vous ici, Philip?...

— J'ai eu tempête sur tempête pour la traversée.

Je suis venu à Méant-les-Neiges pour me reprendre à vivre sous le splendide ciel de France, pour me préparer à vous revoir ! J'en savourais l'attente délicieuse, la joie si grande. Je savais n'avoir qu'un geste à faire pour bientôt être près de vous !... Quand m'avez-vous fait cette infidélité ?...

Ellen ne semble pas comprendre.

— Je vous ai fait une infidélité ?...

— Oui, l'infidélité terrible : votre mariage !...

— Voilà qui est amusant !...

— Depuis combien de mois, ... peut-être d'années ?

— Six mois.

— Six mois ?... crie-t-il, accompagnant ces mots d'un geste désespéré. J'avais déjà gagné la course, dépassé le poteau, c'est-à-dire le chiffre que je m'étais fixé !... Je possédais ce qu'il m'eût fallu pour vous faire la vie belle !... Pourquoi ne suis-je pas revenu à ce moment ?... Je vous aurais disputée à l'autre, avec mes ongles et toutes mes dents !... Mais l'homme est insatiable !... Il a, et, plus encore, il veut !... A jouer ce jeu, j'ai gagné un million et perdu mon bonheur !... Je l'ai laissé voler par un autre !...

— Oh ! voler ! répète Ellen en riant.

— Où est-il, cet autre ?...

— De qui parlez-vous ?...

— De votre mari.

— Il est à Paris.

— Je n'aimerais pas, à sa place, vous laisser seule comme vous êtes ce soir !...

— Le hasard a bien fait les choses, Philip !... J'adore la liberté !... Je déteste les jaloux !... J'ai jugé qu'à l'occasion vous pourriez l'être terriblement...

— De cela vous vous êtes souvenue, méchante !...

Oui, jaloux j'aurais été de vous, comme un tigre !...

— Nous aurions fait un très mauvais ménage !...

Le Ciel nous en a préservés...

— Que fait-il, ce mari qui vous laisse en liberté si grande ?...

— Il travaille.

— Il est riche?...

— Il cherche à le devenir...

— Ce qui veut dire, en France : « Tu seras toujours pauvre. » Alors, il ne vous fera jamais une belle situation dans le monde...

— Philip, de grâce, ne parlons ni de lui, ni de moi, ni de rien!... Pensons au passé, n'en gâtons pas le souvenir, et dansons, voulez-vous?...

— Danser?... Je ne puis plus, ce soir. Et vos parents ont permis ce triste mariage?...

— Triste mariage?... Vous m'offusquez!... Eddy est charmant!...

— C'est pour me consoler que vous me dites cela, ou pour mieux vous tromper vous-même?...

Ellen devient écarlate.

— Philip, écoutez-moi. Ce qui est fait est fait. De plus, si dur que cela puisse vous paraître, je n'ai pas de compte à vous rendre. Jouissons gentiment de nous être retrouvés!... Et laissez-moi la joie, quand nous nous serons quittés, de conserver la certitude qu'en vous, de loin comme de près, je possède un très bon et très fidèle ami...

— A quoi cela servira-t-il?... N'avez-vous pas déjà prouvé qu'être loin des yeux c'est être loin du cœur!...

— Encore une fois, ne faites pas le méchant! Dansons...

— Je ne veux pas...

— Pour me faire plaisir?...

— Je veux savoir avant si... si vous êtes heureuse?...

— C'en est trop, Philip!... Heureuse ou non, c'est à l'irrévocable que vous vous heurtez. Venez, cette valse est ravissante!... Elle bercera nos regrets.

— Vous avez des regrets, Ellen?...

— Celui de ne pas vous voir plus raisonnable!...

— Vous n'avez donc jamais cru que ma promesse était sincère, et qu'un jour je reviendrais vous la rappeler?...

— Ne parlons plus de cela...

— La petite fille française dit : « Un point, c'est

tout!... » croit en avoir fini avec les difficultés, et s'en va, triomphante, détestable, insensible au mal qu'elle a fait!...

— Philip, je vous dis adieu, et cette fois pour toujours! Nous ne nous comprenons plus. Nous parlons des langues différentes!... Adieu...

La voix d'Ellen est impatiente. Son regard est droit et froid.

Philip comprend qu'entre eux la partie devient grave. Telle qu'autrefois il retrouve Ellen, alors que, pour une balle mal prise, pour un coup de raquette manqué, il survenait entre eux un désaccord. Il ne s'irrite pas. Il l'excuse.

A-t-il oublié que, tandis qu'il ne pensait qu'à elle, lui n'était plus pour elle qu'un passant dont l'image va s'effaçant, comme celle de ces photographies anciennes, oubliées dans le vieil album que nul ne songe plus à ouvrir?...

Aujourd'hui, Ellen se doit à la vie qu'elle s'est créée. Son cœur, ses pensées sont à un autre. Les préoccupations, les soucis dont peut souffrir le ménage, ils sont deux à en avoir le fardeau. Les joies, les bonheurs qui leur viennent sont mis en partage. Tout, entre eux, est en commun. Que vient-il faire, lui, l'étranger, dans cette union?

Mais cette union est-elle parfaite?... Si le lien qui unit ces mariés de six mois était fort, Ellen serait-elle seule sur cette montagne, avec ou sans amis? Voilà une liberté qui est peu française!... Elle doit cacher autre chose?...

Philip donnerait tout ce qu'il possède pour pénétrer le mystère qu'il croit être dans la vie d'Ellen. Mais, puisque ce droit ne peut que lui être refusé, pourquoi, loyalement, ne s'éloigne-t-il pas? Quel trouble espoir le retient? Se dit-il que les mauvais ménages se rompent, et qu'alors il retrouverait Ellen seule et libre? Mais Ellen divorcée serait-elle, pour lui, toujours « Ellen »? Il se déteste pour oser s'attarder, ne fût-ce qu'un instant, à une telle pensée!

Non, Ellen ne serait plus la blanche apparition,

la fiancée couronnée d'oranger, la fiancée au long voile de tulle, qu'il eût été fier de conduire à l'autel. « Ellen ne serait plus Ellen. » Entre eux surgirait l'image de l'autre, cet autre qu'il se sent abhorrer.

Tout est donc fini.

— Petite amie d'autrefois, chère petite chose — murmure-t-il à son oreille, car, presque malgré eux, ils ont cédé au rythme de la « valse ravissante », — que suis-je venu faire en France? Je partirai par le prochain paquebot pour ne jamais revenir, pour ne jamais vous revoir!... Je n'aime plus ce pays depuis que j'y souffre le chagrin de vous avoir perdue. Mais, de loin comme de près, je ne vous oublierai jamais, Ellen! Jamais je ne pourrai vous oublier...

— Je ne veux pas être oubliée de vous, Philip!...

— Et, cependant, je me demande à quoi bon entretenir en moi ce pouvoir du souvenir? Pour souffrir davantage?...

Ellen ne répond pas.

Lui reprend avec émotion, désabusé :

— Etre camarade, en France, n'est que mensonge, Ellen!... Ce n'est qu'une mode dangereuse et mauvaise qu'aujourd'hui on croit bon d'adopter...

Ellen proteste avec feu.

— Oui, je répète : ce n'est que mensonges et tromperies! poursuit-il. Jeune fille française trop impulsive, trop coquette; *boy* américain trop confiant. Il croit qu'est pour lui le sucre caché dans la souricière, il cherche à s'en emparer, et c'est le piège qui le prend!... Dans des conditions aussi déloyales, le *fair play* est impossible.

Ellen proteste encore et conclut, railleuse

— Le passé est le passé, Philip!... Le *boy* américain fera comme les autres : il se consolera!

— Jamais!...

— On dit cela!... Puis un jour vient où tout change!... On se marie, et c'est la fin d'un joli roman plein de soleil et de jeunesse, que l'on aimera relire en ces jours où la vie apparaît triste et amère...



— Je n'ai pas à le relire : je le sais par cœur...

Elle rit. Ses yeux brillent.

Il la regarde et murmure, ironique :

— Comme les femmes aiment à respirer l'encens !...

La valse continue, lente, syncopée, langoureuse. Ce rythme bizarre, auquel s'ajoutent les plaintes quasi humaines du saxophone, a quelque chose de détraqué, d'affolant.

Brusqué, inattendu, survient l'accord final.

— Adieu pour toujours, Ellen.

— Vous ne soupez pas avec nous ?

— C'est fini.

— Vraiment ?

— Oui, Ellen.

— Vous ne m'accompagnez pas là-bas ?...

D'un geste elle lui montre ses amies qui l'appellent.

Il s'y refuse.

— Une dernière fois, je vous prie de venir ?...

— Non.

— Alors, adieu, et bon retour là-bas !

Résolument elle s'éloigne d'un pas léger, sans paraître s'apercevoir qu'il la suit.

Maud et Joan, les voyant arriver, s'écrient, battant des mains :

— Les voilà !...

Et tout bas elles s'informent :

— Qui est ce garçon ?...

Sous les camérops géants aux palmes immobiles, le groupe s'était reformé. Or, dans toutes les réunions — le monde est si petit !... — il est toujours quelqu'un pour répondre à la question qui préoccupe le reste de l'assemblée.

Le phénomène se manifeste. Un homme entre deux âges, bavard et courtois, s'offre aux explications.

— Ce garçon est le neveu de E. P. Moffly, le roi de... de... je ne sais plus quel métal !...

— Ce neveu doit être calé ?...

— Il l'est !... De plus, c'est un garçon charmant !...

— Vous le connaissez?...

— Beaucoup.

— Depuis quand?...

— Depuis ce matin.

Des rires fusent.

— Mince comme références!... raille Maud qui aime parler argot.

— Vous verrez que, dans son désir de le garder tout pour elle, Ellen oubliera de nous le présenter. Elle est si originale!...

— Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ne semblent pas pressés de nous rejoindre!... marmotte Maud en clignant de l'œil. Je pense qu'Ellen a retrouvé ce soir un ancien flirt!... Pouvez-vous me dire si ce gentleman est déjà venu en France?...

Glorieux d'accaparer l'attention de l'assistance, le monsieur bien informé déclare qu'en effet M. Moffly a passé quelques hivers dans une petite ville...

— A Verrières?...

— Précisément.

— Vous feriez un *splendid* policier, Maud!...

— Qui se refuserait à répondre aux questions d'une belle curieuse?... déclame le monsieur bien informé, heureux d'ajouter à ses premiers succès celui de se montrer galant.

— Est-ce pour diminuer les mérites de ma perspicacité que vous parlez ainsi?...

— Vous interprétez mal mes intentions, Madame...

La conversation glisse sur différents thèmes. On en discute. Et ce sont des échanges de propos, des plaisanteries qui déchainent des rires. Les verres à cocktails de nouveau s'emplissent. La fumée des abdullas monte en spirales. Le jazz a des harmonies endiablées.

Ellen est revenue, et d'autant plus souriante que Philip est avec elle. — Nouvelle petite victoire!...

— Que vous arrive-t-il? s'écrie Maud. Ellen, mon enfant, malgré votre robe exquise et l'habit si bien coupé de votre cavalier, vous avez tous deux l'air

si penauds que vous faites penser à Adam et Eve chassés du Paradis terrestre !...

La hardiesse de l'apostrophe demande des explications. Que faut-il répondre ? La vérité sans rien craindre ?

Tous deux se rallient à cette résolution.

— C'est peut-être, en effet, ce qui arrive ! réplique Ellen.

— Racontez !... Voilà qui est passionnant !

— Philip Mofly a traversé l'Océan pour..., devinez quoi ?...

Tous déclarent jeter leur langue aux chiens.

— Pour m'épouser !...

— Et je la retrouve mariée ! répond Philip, se contraignant pour, avec un semblant de belle humeur, entrer dans le débat.

Suivent des explications, des questions que nul n'entend.

Tous parlent à la fois.

— Vous avait-elle promis d'attendre ?

— Oh ! vous savez ce que vaut une promesse de femme ?...

— Qu'est-ce qu'une promesse de femme !...

— Un de nos plus modernes romanciers en donne cette définition : « Une bulle de savon que le destin peut crever à sa guise... »

— Je n'avais rien promis ! oppose Ellen avec dignité.

— Vous ne lui avez donc même pas envoyé une lettre de faire-part de votre mariage ?

— Pour quelle raison ne l'avez-vous pas fait ?...

— C'est impardonnable !...

— Pourquoi je ne l'ai pas fait ? Simplement parce qu'il ne m'avait pas laissé son adresse !...

On s'esclaffe.

— Ce n'étaient que jeux d'enfants !

— Rien de sérieux !...

— Il n'a que ce qu'il mérite !...

Les rires, les plaisanteries redoublent.

Qu'il est triste, vraiment, d'entendre ainsi discuter du pauvre petit roman plein de soleil et de

jeunesse, dans cette atmosphère de noce et de fête, dans le brouhaha, au son de ce jazz déchainé!...

Philip le ressent-il?... Il a tout à coup un bien mauvais visage. Craint-il d'avoir à relever, dans la folie des propos, une allusion injurieuse ou maladroite?

Ellen en a l'inquiétude.

— Monsieur Mofly, vous soupez avec nous?...

— Votre couvert est mis!...

— Vous devinez près de qui?...

— Vous vous refusez à être des nôtres?...

A tout il oppose un refus, en prenant congé. Il est à bout de courage et aussi de patience.

Penché sur la main d'Ellen, en lui disant adieu, il murmure :

— Ellen, ne me retenez pas!... Si je demeure une minute de plus, j'étranglerai tous vos amis et j'assommerai ces musiciens!... Je me sens devenir fou!...

Philip s'éloigne.

Est-ce à jamais fini?... Ellen le reverra-t-elle?

« Quelle absurde aventure!... » se dit-elle, soudainement assombrie.

Ses amies rient sous cape, et, ne la perdant pas de vue, sont à se demander si ce brusque changement est causé par le départ de Philip ou par l'absence d'Eddy?...

Au vrai, Ellen ne pense à rien. Ce n'est ni une peine de cœur, ni une crise sentimentale qui l'abat. C'est un malaise physique jamais ressenti. Est-ce le tournoiement de la valse qui en est la cause?...

Ellen devient livide. Elle ferme les yeux. Une sueur glacée l'envahit. Ses mains se cramponnent aux coussins du divan.

— Emmenez-moi! supplie-t-elle.

— Qu'est-ce que vous avez?...

— Je suis très malade...

Ellen fait un effort pour se soulever et retombe inanimée.

Les petites Américaines se désespèrent. Elles

voudraient emporter Ellen. Elles n'en ont pas la force.

Les *boys* viennent à leur aide. Mais où mettre Ellen?... Comment la sauver des curiosités?... Faudra-t-il lui faire traverser le hall où le jazz déchaine le plus qu'il peut de vacarme, où les danses ont repris?...

On se souvient tout à coup d'une porte basse que dissimulent des palmiers. Un écriteau donne comme renseignement : « Passage de sûreté. » Bien que cet avis ne soit pas très clair, on se précipite vers cette issue. Par chance, la porte en est ouverte. Et c'est un long et large couloir bas et profond qui apparaît. Des appareils, tous impressionnants : ceintures de sauvetage, gouttières, courroies, échelles pliantes, cordes, crochets et autres objets forment, sur les murs laqués de blanc, des panoplies. Des traîneaux, rangés les uns derrière les autres, semblent attendre. A côté, des lits de camp. Une armoire vitrée montre son contenu : flacons, bandes, boîtes, éclisses, pincés, ouate. C'est la pharmacie. Une lumière rougeâtre tombe de la voûte. Une odeur de désinfectant flotte, écœurante. Ce lieu est sinistre. Tout y évoque l'idée de la catastrophe possible. C'est l'envers d'un magnifique décor.

Sur le matelas d'une étroite civière, les *boys* ont déposé Ellen. Maud et Joan, agenouillées près d'elle, pleurent à chaudes larmes. La robe de tulle d'or, la robe du grand faiseur, le beau collier de perles font un singulier contraste avec ce qui les entoure. Le bras gauche d'Ellen a glissé ; la main, de ses bagues, frôle le sol.

— Allez-vous-en, Maud ; vous allez imiter Ellen.

— Je ne puis la quitter...

— Joan, éloignez-vous !... Votre visage n'a plus couleur humaine...

L'un des maris parvient à emmener les jeunes femmes. L'autre, Stimson, ne perd pas la tête et agit.

Il a découvert le téléphone, il en use :

— *Hallo!*... du secours pour une dame malade !...

Pas de réponse.

— *Hallo!...* l'infirmière attachée à l'établissement,... le médecin!...

Pas de réponse.

Et, cependant, une étrange nouvelle circule dans tout l'hôtel. On dit « qu'une dame serait morte pour avoir trop dansé »!...

Aussitôt, ce n'est plus, à tous les étages, qu'une envolée de petits bonnets blancs, de tabliers à plis. Celles qui les portent veulent voir « la dame morte », et tant pis pour qui sonnera : on répondra une autre fois. Et c'est la disparition dans l'ascenseur, l'écrasement dans l'escalier tournant, qui est celui de service. C'est à qui arrivera la première en bas.

Les marmitons, bonnets en bataille, quittent également leurs casseroles. Les chasseurs oublient les commissions données, les messages qu'ils ont à transmettre. Les plongeurs laissent leur vaisselle en plongée dans les eaux grasses. Les dames du bureau, elles-mêmes, ces dames si comme il faut, ces dames aux bandeaux réguliers, ces dames aux mains blanches, aux beaux sautoirs, aux belles « Léontines » d'or fin, s'éloignent discrètement — histoire de « jeter un coup d'œil,... un seul petit coup d'œil sur ce qui se passe ». — Le maître d'hôtel le plus consciencieux ne peut résister à cette vague de curiosité. Il abandonne, quelques instants, les clients qu'il servait. C'est le branle-bas. Tous veulent pouvoir dire qu'ils ont vu, « de leurs yeux vu, la dame morte d'avoir trop dansé ». Tous veulent vivre la minute d'émotion, conséquence de ce fait aussi extraordinaire qu'une scène de cinéma.

La nouvelle, de l'office, monte dans les salons.

Ceux qui dansent n'en ont cure. Mais, pour ceux qui ne dansent pas, quelle aubaine ! On va avoir de quoi penser, de quoi dire.

Les curieux augmentent. On dirait qu'ils sortent de terre.

— Le médecin?... l'infirmière?... réclame Stimson,

s'adressant à l'un, à l'autre. Va-t-on la laisser mourir sans soins?...

La laisser mourir? Elle n'est donc pas morte?...

La curiosité s'avive.

Nul, pourtant, n'ose s'informer. On est venu pour « voir », non pour s'attirer peut-être une mauvaise affaire, si l'on semblait prêter trop d'intérêt à la chose. Il faut toujours se méfier des événements qui sortent de l'ordinaire. On ne sait ce qui peut arriver.

Et, en silence, ils défilent, les curieux, serrés comme s'ils allaient à l'offrande, comme si, invités à un grand mariage, ils se rendaient à la sacristie saluer les mariés.

En passant, ils jettent un coup d'œil sur Ellen et s'apitoient, avec un petit tremblement d'émotion : « Oh ! une si jeune femme et si jolie !... Une si belle toilette toute en or !... Un si beau collier ! Ça vaut de l'argent, hein ! ces perles !... »

Stimson se désespère. Il donnerait cent mille dollars pour être ailleurs.

— Ce n'est pas de l'admiration qu'il faut : c'est l'infirmière !... Elle doit être en permanence dans l'hôtel ! La Direction manque à ses engagements !... Je m'en souviendrai !... Je le dirai !...

— On demande l'infirmière !...

— Il y en a deux à demeure. De quoi se plaint-on ? proteste quelqu'un.

— Qu'elles paraissent !... hurle Stimson, prêt à boxer celui qui a parlé, et accompagnant ce mouvement du plus beau juron sonore et bien français dont il peut se souvenir.

Stimson a remarqué que, en toutes les occasions, il n'y a encore que de telles expressions qui accélèrent la marche des choses, dans cette douce France où nul n'est jamais pressé.

Aussitôt, comme après le « Sésame, ouvre-toi ! » du conte, c'est le miracle !...

Une voix forte, une voix de commandement, comme on n'en entend que sur les champs de bataille, tonne :

— Où est la malade?... Qu'est-ce que ce champ de foire?... Tas de badauds, n'avez-vous donc jamais rien vu?... Houp!... Evacuez, et en vitesse, sans bruit et sans tapage!...

Une femme d'une cinquantaine d'années s'avance, majestueuse dans sa tenue d'infirmière. Elle est grande, très droite; elle marche les épaules effacées, tête haute, poitrine en avant, une belle poitrine qu'ornent des décorations.

— Avez-vous entendu? Faut-il que je prenne les grands moyens?...

— Sauve qui peut!... Voilà Sœur Joséphine!...

Et, bien que nul ne sache ce que sont les « grands moyens » dont « Sœur Joséphine » dispose, et dont elle a sans cesse la menace à la bouche, c'est le désordre, la poussée, la débandade, la fuite des rats à l'apparition de Raminagrobis.

« Sœur Joséphine » peut enfin parvenir auprès d'Ellen.

A peine a-t-elle le temps de jeter sur elle un regard que, furieux, Stimson demande :

— Où étiez-vous?... Moi payer beaucoup d'argent pour avoir toujours nurse présente!...

— Qui êtes-vous, Monsieur?... Le mari?...

— Non.

— Au large!... Je n'ai pas de compte à vous rendre!...

— Je suis un ami.

— Au large! Je ne connais pas ce genre de relations!...

— Est-ce que je puis...

— Vous demandez quoi?...

— M'en aller?

— Suivez les autres.

— De l'hôtel je partirai demain!

— Peu m'importe!

Et, comme Stimson, sans un salut, s'éloigne, « Sœur Joséphine » hausse les épaules et s'écrie avec réprobation :

— Tous les mêmes!...

Puis, se méprenant peut-être sur le rôle que

Stimson jouait en cette affaire, elle se penche sur Ellen et marmotte avec sentiment :

— Voilà comment on vous aime!...

Un court examen a suffi pour rassurer « Sœur Joséphine ».

— Où êtes-vous, collègue? appelle-t-elle.

« Collègue », petite infirmière timide et rose, s'avance.

— Où vous cachez-vous, malheureuse?...

— Excusez, Madame, je ne me cachais pas!... Tous voulaient sortir à la fois, j'ai été refoulée.

— Refoulée?... Qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce que l'on me refoule, moi?...

— Oh! vous, Madame...

— N'y revenez plus!... Agenouillez-vous et enlevez ce collier. Il est immoral de livrer des bijoux de cette sorte aux yeux convoiteux de ces badauds!... Donnez-le-moi!... J'en prends la responsabilité... C'est bien. Maintenant, demandez le numéro de la chambre. Nous allons monter Madame. Ici, l'air est vicié. L'odeur laissée par cette foule est irrespirable!... On ne peut donc apprendre à l'espèce humaine que se laver, se savonner est une question de fraternité!... A-t-on idée d'empoisonner ainsi ses congénères!... Pouah! c'est asphyxiant!... Appelez les croque-morts!...

— Oh! Madame, je crois qu'elle vit encore...

— Me verriez-vous si calme, s'il en était autrement?...

— Alors, pourquoi ces... ces hommes?...

— Eh là!... petite dinde! par où voulez-vous que nous fassions passer cette pauvre dame?... Il n'y a pas d'autre moyen, il faut s'y résigner... Plus d'observations, s'il vous plaît!

Sur un signe, deux hommes en cotte bleue accourent. Eux aussi doivent toujours être là, prêts à tous les événements.

Habitué à évoluer en silence, à comprendre à demi-mot, ils font glisser un panneau de bois.

Un monte-charge étroit et long apparaît. Rien qu'à sa forme, à sa couleur, aux deux escabeaux

qu'il contient, l'on devine à quoi il est destiné.

Aujourd'hui, faute de toute autre possibilité, il va servir à monter Ellen.

— Accompagnez Madame, collègue; c'est l'affaire de quelques minutes!...

— Épargnez-moi, je ne pourrai jamais!...

— C'est une épreuve, triomphez-en!... Dans notre métier, il faut être prête à tout!...

— Madame, par grâce...

— C'est bien!... Je mettrai dans mes notes sur vous : « Soumise, bonne fille, mais ni cœur ni estomac; une poule mouillée!... »

— Oh! Madame!...

— Nous ne pouvons laisser cette malade aller seule. Or, collègue, regardez-moi : comment voulez-vous que j'entre là-dedans? Convenez que je ne le puis, ni en long, ni en large, ni en travers!... Ouste!...

Pleurant et tremblant, « collègue » entre dans l'étrange ascenseur. La montée commence.

— Je vais vous attendre là-haut!...

Dans les palaces, les lieux où l'on s'amuse, il est des hôtes inattendus que l'on ne sait comment recevoir : la maladie, la mort.

Quels trouble-fêtes!...

L'on peut cacher la première. Si médecins et infirmiers sont appelés, ces messieurs ne parviendront auprès de leurs malades qu'entourés de mystère. Ils les visiteront aux heures où une attraction sensationnelle aura fait le vide dans l'hôtel. En est-il autrement, le mauvais temps retient-il la clientèle au logis que, pour ne point l'inquiéter, la Faculté et ses aides auront à user d'escaliers dérobés, de couloirs que bien peu connaissent; ils auront à vivre des minutes à la Conan-Doyle. La maladie est interdite.

Et à combien plus de difficultés expose la mort, une mort?...



— Il ne peut être question de transporter ma malade dans une clinique, ma bonne Madame!... déclare avec chaleur « Sœur Joséphine ». Sous prétexte d'opération, on la couperait peut-être en quatre, et j'aurais à en supporter la responsabilité?... La seule chose à faire est de prévenir la famille. Je l'ai fait. Ne pleurez pas, vous allez avoir quelques clients de plus!...

— C'est que, vous comprenez, dans notre situation : les impôts, le personnel, des frais si grands, la vie si chère..., ânonne, très gênée, la dame de l'hôtel.

— J'entends, j'entends!... Mais comptez sur moi : je serai la première à vous avertir si le cas s'aggravait.

— N'est-ce pas, madame Joséphine?... Je compte sur vous!... Mais qu'est-ce qu'elle a?...

« Sœur Joséphine » tousse un peu.

— Elle a un excès de fatigue, trop de mouvement!... Ça saute, ça bondit comme des cabris!... Je crains qu'elle ne paye par des mois de chaise longue les folies que je lui ai vu faire depuis son arrivée...

Elles échangent un regard d'intelligence, et, à demi rassurée, la dame de l'hôtel s'éloigne, tandis que « Sœur Joséphine » ironise :

— La crainte du manque à gagner, quel cauchemar! quelle épouvante!... Si cette pauvre personne traînait après elle, comme moi, une simple valise, au lieu de payer des impositions pour tant de fenêtrés, elle crierait : Vive la liberté!...

Ce ne fut qu'après de longs efforts, des frictions énergiques, des injections d'éther, que le cœur se remit à battre normalement et qu'Ellen ouvrit les yeux.

Avec un sourire d'enfant et un geste puéril, elle murmura :

— Le joli papillon rouge!...

« Sœur Joséphine », penchée sur elle, répondit :

— Il s'est posé là pendant la guerre...

Ellen resta silencieuse durant un long moment.

Puis elle reprit :

— Ma belle-mère aussi est décorée...

— Elle est infirmière ?

— Elle l'a été. Elle a épousé M. de Charlemont.

— Je le connais. Habite-t-il toujours avenue de Friedland?...

— Toujours. Comment, Madame, êtes-vous près de moi?...

— J'ai pris à tâche de vous soigner, de rester près de vous tant que cela sera nécessaire.

— Oh ! merci... Je me sens si faible...

— Cela passera!...

— Je suis si courbaturée...

— Ça passera,... cela passera!...

— Il faut écrire à maman?...

— Et à votre mari?...

— Oh ! il est si occupé!... Et puis il objectera la dépense!... C'est si ennuyeux, il objecte toujours la dépense!...

Ellen commence à s'agiter ; elle répète, impatiente :

— Il sera sévère... Il me fera des reproches Je suis partie sans le prévenir...

— Ah!... Un coup de tête?...

— On s'entendrait. Mais il y a tant de sujets, pénibles,... tant d'affaires,... il m'en reparlerait ; rien que d'y penser, j'en suis malade...

Quelques gouttes calmantes rendent à Ellen de l'apaisement et du sommeil.

Plus tard, au bruit que fait « Sœur Joséphine » en tournant avec une petite cuillère du chocolat dans une tasse, Ellen s'éveille.

— Oh ! je n'ai pas faim!... fait-elle en repoussant la tasse.

— Il faut cependant vous alimenter...

— Je boirai plutôt quelque chose de fort...

— Je vous entends!... Vous avaleriez un cocktail? Rayez cela de vos papiers, ma petite Madame!...

C'est un verre d'eau fraîche que je vous réserve, après le chocolat!...

— Puis-je me lever?...

— Micux vaut rester couchée. J'ai demandé un spécialiste, et jusqu'à son arrivée...

— Je n'ai rien de cassé?...

— Qui le sait?...

— Je vais donc vous obéir. Aussi bien, je crois que je ne pourrais pas me tenir debout... Ces nausées me reprennent...

— Ça va,... ça va...

On gratte à la porte.

— Le courrier...

— Tiens, mes amies m'ont abandonnée. Elles m'écrivent :

Appelées à Biarritz. Ne pouvons différer ce voyage. Espérons que vous allez vous remettre et que vous viendrez nous retrouver, chère Ellen. Ce qui vous arrive est bien ennuyeux et change tous nos projets. Nous vous aimons bien et vous embrassons.

MAUD ET JOAN.

P.-S — Les « boys » ont été visiter une autre chaîne de montagnes.

Ellen hausse les épaules et marmotte :

— Elles sont parties. Ils sont partis. Bon voyage!... Quand je serai guérie, je n'irai pas les rejoindre, je rentrerai chez moi directement.

Ellen répète :

— Chez moi?...

Et là voilà s'attardant sur ce mot, n'en comprenant plus la signification. « Chez moi », est-ce ce logis où elle a vécu tant d'heures de désœuvrement et d'ennui, tant d'heures dans la solitude?... Elle s'y plaît lorsque Eddy y demeure avec elle. Or, dans la semaine, il n'est jamais là que le soir. Il rentre fatigué d'avoir, tout le jour, aligné des chiffres, ce qui le rend maussade. Le dimanche, par exemple, il serait libre; mais, sur l'emploi de cette journée, on ne s'accorde jamais.

Eddy serait heureux de ne rien faire, de rester étendu, de muser tout le jour sans être obligé de regarder sa montre. Ellen aimerait à sortir, à employer ces heures gaîment. Paris a tant d'attraits!...

— Allons, Eddy, un peu de courage, faites cela pour moi : allons déjeuner dehors. Payer ici ou payer ailleurs..., commence-t-elle.

Lui répondra :

— Ici, je sais ce que je dépense!... Ailleurs, il y aurait des extras...

Elle promet qu'on ne se laissera pas entraîner...

Il réplique :

— On dit cela, et puis... — Il hoche la tête et prétend savoir ce qui arrive.

Ellen bâille, soupire, n'insiste pas.

Plus tard, le haut-parleur annoncera le menu du jour, et ce sera l'arrivée du monte-plat, du joli panier, du déjeuner de poupée.

On déjeunera. Après quoi sera posée l'inévitable question :

— Qu'allons-nous pouvoir faire, aujourd'hui?

— La marche est salubre!... Nous nous promènerons...

— Ne pourrait-on varier ce programme?...

Pour ne pas aggraver le différend, Eddy alléguera une course à faire. Ellen ne voudra pas être en reste et dira aussi avoir à sortir.

On se prépare, on s'habille, non sans échanger quelques mots aigres-doux. On quitte l'appartement sans plus se soucier de ce qu'on laisse derrière soi que si l'on était à l'hôtel. La clef est remise à M. Martin. Et c'est la rue...

La rue où déambulent des gens las et maussades, des gens qui vont à pas comptés parce qu'ils ont des souliers qui les serrent et des habits neufs qui les gênent; des gens qui marchent coude à coude ou se donnant le bras, les uns tirant au bout d'une laisse un chien obèse, les autres poussant devant eux des enfants qui trébuchent parce qu'ils se refusent à regarder où ils marchent, et pleurnichent parce qu'ils voudraient être « portés ».

Eddy et Ellen prennent le pas de ces promeneurs du dimanche et, comme eux, cherchent à tuer le désœuvrement et l'ennui de ce jour de liberté.

« Va-t-il en être ainsi jusqu'au soir?... » se demande Ellen.

Et, pour faire diversion, elle rappelle à son mari la course qu'il avait à faire. Il répond qu'il la fera le lendemain et reparle à Ellen de la sortie qu'elle se proposait.

— Puisque vous êtes libre, Monsieur, je préfère n'avoir pas à vous quitter!...

Et les voilà poursuivant leur marche, gênés des escarmouches qui ont précédé cette sortie, peureux de les voir se renouveler.

— Si on entrait dans un cinéma?...

— Je t'en prie, pas d'inutile dépense...

Encore on se tait, et toujours l'on avance...

Se souvient-on d'avoir à faire une visite? Si elle est lointaine, Ellen exigera un taxi.

— Il ne manque plus que cela!... gronde Eddy.

— Aller à pied si loin pour déposer des cartes chez ces gens!... gémit Ellen.

— Aimerais-tu mieux les rencontrer?...

— Certes non!...

On se regarde. On rit. C'est un peu de détente. Le projet est abandonné.

Que devenir, puisque rien de ce qui est proposé ne paraît acceptable?...

— Allons à l'aventure!...

Et la marche continue.

L'air est alourdi des vapeurs qui montent du sol fraîchement arrosé, d'odeurs de friture, de fumées de tabac, de parfums à bon marché, de savon, et surtout de ce mélange de vinaigre, d'alcool, qu'exhale au passage l'haleine des débits.

— C'est à pleurer d'ennui! gémit Ellen.

— On en verra bien d'autres!... répond Eddy.

Ellen, à ces souvenirs, soupire, accablée :

— Paris avec une voiture, c'est bien! Mais Paris sans voiture, oh! la la!...

L'infirmière perçoit cette réflexion et y répond sévèrement :

— Ils sont cependant nombreux, ceux qui vont à pied!... Vous n'êtes pas la seule!...

— Cette pensée ne me console pas!... fait Ellen en gémissant.

— Vous souffrez, Madame?...

— Oui, beaucoup...

— De quoi?...

— Des déceptions qu'apporte l'existence!...

— Ah! ces jeunesses!... Toutes les mêmes!... Elles ont l'avenir devant elles, un mari, un intérieur, de l'aisance!... Elles ne sont pas seules à lutter dans la tourmente, et elles se plaignent!... Qu'est-ce qu'il vous manque, pauvre petite?...

— Du bonheur!...

— Du bonheur?... Vous n'êtes donc pas heureuse?... Méfiez-vous!... Je ne sais plus qui a dit que « le plus souvent on cherche son bonheur comme l'on cherche ses lunettes : quand on les a sur le nez ». Je crois que tel est votre cas!...

— Il y a des choses qui ne se raisonnent pas!

— Mais sur lesquelles on déraisonne!...

Ellen n'objecte rien. Peu lui importent les avis de l'infirmière.

Ce qui l'intrigue davantage, c'est une lettre, à elle adressée, dont la suscription est tapée à la machine.

« Qu'est-ce que cela peut être? Une facture?... »

Ellen la décachète.

— Tiens, c'est de mon mari!...

— Vient-il vous retrouver?...

— Il n'en prend pas le chemin!... répond Ellen avec un rire qui sonne faux. Il part pour New-York par le prochain paquebot!...

— Sans vous dire adieu?...

— Il n'en a pas le temps!... Cröyez-vous, « Sœur Joséphine », que mon indisposition sera longue?...

— Qui sait?...

— Est-ce grave?...

— Je ne puis encore vous répondre. Penseriez-vous aller le rejoindre?...

— Et pourquoi pas?... Ce serait peut-être follement amusant!...

L'infirmière hoche la tête.

— Calmez-vous. Votre visage s'empourpre!... Il ne faudrait pas, cependant, faire de la température!... Si vous ne partez pas encore pour New-York, où irez-vous après votre séjour ici?...

— J'irai « chez nous », à Verrières, retrouver maman, ma pauvre maman!... Elle ne m'abandonnera pas, elle!... Et, si elle m'écrit, elle n'aura pas recours à une dactylo pour mettre mon adresse!...

Et, aussitôt, la voilà se plaisant à décrire la grande maison blanche si spacieuse, si claire, et son beau jardin fleuri, qui lui apparaissent tels des asiles de félicité. Là, on respirera le bon air, on aura toutes ses aises, on sera choyé, comblé de bien-être, et ce sera le calme. L'heure passera, douce, sans qu'on s'en aperçoive, sans qu'on ait la préoccupation d'être en retard, la fièvre de n'être jamais prêt, la crainte de manquer à ce que l'on avait à faire...

— Je ne retournerai pas à Paris!... J'irai chez nous et, tant que je ne pourrai aller retrouver Eddy, j'y demeurerai...

Puis Ellen se reprend à rire et prononce des mots que l'infirmière juge sans suite : « Quelle singulière aventure ! Le même bateau, ... le même paquebot... » Ellen ne se dit pas que Philip a pu prolonger son séjour en France, qu'il y a mille chances pour que cette rencontre n'ait pas lieu. Elle la prévoit. Elle se l'imagine, et cela lui fait une fois de plus s'écrier :

— En vérité, ce serait trop drôle!...

« Sœur Joséphine », pour couper court à ce qu'elle traite de « divagations » et mieux ramener sa malade au sentiment de ce qui est, précise :

— Ne m'avez-vous pas laissé entendre que vous avez un appartement à Paris?... Pourquoi n'y allez-vous pas?...

— Parce que je ne puis plus m'y supporter. Il est au sixième, très haut et si petit ! Dans une chambre, le lit tient toute la place !... Nulle part les meubles ne peuvent être déplacés. Là où ils ont été disposés par l'ensemblier il faut qu'ils demeurent. Le moindre fauteuil posé de biais détruit l'harmonie et représente un obstacle infranchissable !...

— Infranchissable, pour vous?... Je vous ai vue, pas plus tard qu'hier, sauter de bien haut, cependant...

— Aujourd'hui, je ne le pourrais plus...

— Vous souffrez?...

— J'ai mal partout !... Je n'ai plus confiance en rien, je n'ai plus le courage de vivre !... Et voilà Eddy parti pour New-York...

— Votre mari va souvent à New-York?...

— C'est la première fois que j'en entends parler...

— Il y a des affaires?...

— Il ne m'explique rien. J'ignore ce qui se passe. Du reste, voici sa lettre. Auriez-vous l'obligeance de me la relire ? Peut-être, en vous écoutant, comprendrai-je mieux ce qu'il m'écrit. C'est pour moi une véritable énigme.

Et, docilement, « Sœur Joséphine » lit :

CHÉRIE,

Je pars pour New-York par le prochain paquebot. J'y suis envoyé pour une affaire importante. J'ai des vœux pour qu'elle réussisse. Je n'ai que le temps de prendre ma valise, le train, le bateau...

Je t'écirai dès mon arrivée...

Tendresses en hâte.

EDDY.

— Ma chère amie, je suis contraint de vous apprendre une nouvelle...

— Laquelle?... A considérer votre air renversé, je m'attends à tous les malheurs !...

— Sans atteindre un tel degré de pessimisme, je suis obligé de vous dire que votre belle-fille, partie

pour Méant-les-Neiges, est aujourd'hui, là-bas, très souffrante...

— Comment le savez-vous?...

— J'en suis averti par Stimson qui me téléphone que des événements indépendants de leur volonté les ont obligés, tous quatre, à partir sur l'heure, et qu'ils ont eu le regret de laisser votre belle-fille seule là-bas...

— Oh! Charles, ne me demandez pas d'aller la rejoindre... L'altitude, mon cœur,... un peu de tension...

— Ne vous excusez pas de ne pouvoir cet acte de dévouement, chère amie!... Personne ne vous le demande. D'ailleurs, ajouta-t-il galamment, vous savez qu'ici on ne peut se passer de vous!... Par chance se trouve à Méant une de mes anciennes infirmières : « Sœur Joséphine ». Vous souvenez-vous d'elle?...

— Oh! j'en ai tant vu passer, de vos infirmières!...

— Celle-ci, cependant, a un physique inoubliable. Vous ne vous souvenez pas d'une sorte de grand dragon aux épaules larges, au nez impérieux, à la lèvre ombrée d'un brin de moustache?...

— Ah! l'horrible femme! Ne la disait-on pas un peu folle?...

— Folle?... Ah! non, par exemple!... Loyale, dévouée, énergique, toujours sur la brèche. On pouvait, en toutes les occasions, compter sur elle.

— Est-ce pour me faire l'éloge de cette virago que vous venez près de moi?...

— Virago? répète, assez moqueur, M. de Charlemont. Comme les femmes sont exagérées en leurs propos!... C'est pour vous dire qu'elle m'a écrit...

— Qu'est-ce qu'elle veut?... Elle vous quête pour quelque œuvre ou pour elle-même?... Je serais heureuse de lire sa lettre. J'ignorais qu'elle sût écrire!...

M. de Charlemont a peine à dissimuler de l'impatience. Il n'aime guère, quand il traite un sujet grave, s'entendre interrompre par des railleries, des

phrases inutiles, des commentaires vides de sens.

— Elle n'écrit point comme vous, belle dame; toutes les femmes n'ont point le bonheur d'être l'émule de M^{me} de Sévigné!... Ce que m'écrit « Sœur Joséphine » est clair. Je n'en demande pas davantage.

— Que vous dit-elle?... Est-ce un mystère?

— Elle me dit qu'elle est inquiète de l'état de votre belle-fille, et me prie, n'ayant peut-être pas de médecin assez compétent sous la main, de lui envoyer un spécialiste...

— Qu'a donc Ellen?...

— Je crois lire entre les lignes que votre belle-fille ne s'est point souvenue — ainsi qu'il en est, du reste, du plus grand nombre de ses contemporains — que la femme est faite, non pas uniquement pour des sports violents, mais pour être mère de famille!... « Sœur Joséphine » conclut: « Vais-je pouvoir sauver celle-ci de l'avoir oublié?... »

Du lit de repos où elle était étendue, M^{me} de Charlemont se redresse et s'écrie avec indignation :

— Et vous niez qu'elle est folle, cette infirmière?... N'en donne-t-elle pas la preuve en s'adressant à vous en pareille circonstance?... Est-ce que cela vous regarde?...

— Peut-être plus que vous ne le croyez!... En tout cas, puisqu'elle a recours à moi, j'en accepte la responsabilité!...

— Belle responsabilité!... En l'absence d'Eddy, les parents d'Ellen ne sont-ils pas là?...

— La vieille dame semble tenir à la vie par un fil. Si on l'oblige à voyager, va-t-elle tomber en poussière?... Or, voyez-vous le père Bougonnant, avec ses rudes façons, dans une chambre de malade?...

— Mon cher, je vous y vois moins encore!...

M. de Charlemont hausse les épaules.

— Je répète que je suis la cause du brusque départ de votre fils. Je n'ai pu seulement lui accorder le temps d'aller dire adieu à sa femme...

— Ta, ta, ta, s'il s'en était soucié, Eddy l'aurait

trouvé, ce temps!... Méritait-elle ce déplacement, après cette impardonnable fugue avec ces deux ménages américains?.. Si elle est seule là-bas, Ellen n'a que ce qu'elle mérite!...

— Ne mettez donc pas cette animation à juger ce que, par le fait, vous ignorez!...

— Ce que je sais, par exemple, c'est qu'en toute circonstance vous prenez la défense de cette malheureuse!... Maudit soit le jour où Eddy la rencontra!

— Que vous êtes dure, ma chère!...

— Je veux arracher le bandeau que je vois sur vos yeux. J'ai le regret de vous déclarer que l'on vous traite en bonne « poire »!... On se joue de vous!...

— Que prétendez-vous dire?...

— Qu'Ellen n'est point malade!... Elle est simplement « en carafe » — ainsi qu'il est dit élégamment — au *Regina-Vera*. Cette jeune dépensière ne doit point savoir comment payer ses dépenses d'hôtel et son billet de retour. D'accord avec votre dragon d'infirmière, n'osant « taper » ses parents, ce qu'elle ne fait que trop souvent, ni s'adresser à moi, car elle sait d'avance ce que j'y répondrais, elle a imaginé ce stratagème : écrire au cavalier charmant qui l'a promenée un soir dans les couloirs du Pigalle. Ainsi elle est certaine que, très galamment, la réponse désirée lui arrivera pas courrier! ajoute M^{me} de Charlemont avec un rire forcé, provocant. C'est pourquoi, au mépris de toutes les convenances, cette péronnelle s'adresse à vous, par des chemins... détournés!

— J'ai le profond regret de constater que vous déraisonnez, ma chère!... Et je ne sais vraiment ce qui, aujourd'hui, altère et déforme votre jugement, jusqu'à vous faire perdre le véritable sens des mots!... Je vous répète qu'il m'est demandé un *spécia-liste* parce qu'Ellen est souffrante!... reedit M. de Charlemont en appuyant sur chaque syllabe. Il n'est pas question d'argent.

Des blagues, mon pauvre ami, des blagues!...

« Sœur Joséphine » et Ellen sont d'accord. Il doit y avoir quelque manigance là-dessous...

M^{me} de Charlemont parle avec emportement et omet de remarquer le pénétrant et sévère regard que son mari fixe sur elle.

Ce débat a lieu dans le boudoir, à cette heure critique qui suit le déjeuner, alors que, étendue sur sur le divan, M^{me} de Charlemont aime goûter le calme.

Or, aujourd'hui, de calme il ne peut être question. Au travail d'une digestion toujours laborieuse s'ajoute une irritation violente, irraisonnée, comme si venait de lui être volée une certitude qu'elle craint de ne jamais retrouver!...

A-t-elle subitement la cruelle révélation « qu'on ne peut être et avoir été », que la fuite du temps, les premiers cheveux blancs que fébrilement l'on arrache, l'apparition du premier coup d'ongle de cette patte d'oie, qui est une épouvante, portent la femme à douter d'elle-même, de ses pouvoirs de séduction, des armes qu'elle sut employer jusqu'alors, et à en vouloir à tout le genre humain de cette effroyable défaite?... Oublie-t-elle qu'il lui est laissé d'autres moyens de triompher et de prolonger indéfiniment sa puissance et son règne? La grâce, la douceur, l'indulgence, l'affabilité ne retiennent-elles pas ceux qu'un mauvais visage, un caractère aigri, des plaintes incessantes poussent à prendre le large?...

M^{me} de Charlemont a-t-elle conscience qu'une influence étrangère projette tout à coup son ombre sur sa vie? Que la beauté et la jeunesse d'Ellen mettent à néant et rendent de plus en plus visibles les efforts nécessaires à la conservation de « restes » qui n'inspireront bientôt que cette oraison funèbre qui s'accompagne d'un soupir de regret : « Elle était si belle, aux temps de l'avant-guerre!... »

Ah! ces générations nouvelles, comme elles repoussent leurs aînées! Comme elles cherchent à les supplanter, à effacer les traces de leur passage, reniant leurs modes, leurs meubles, leurs usages,

leurs manières de juger et de comprendre la vie, leur langage qui sera qualifié de « prétentieux », de « rasant », leurs attitudes, leur tenue moins libres que celles de nos jours, et qui cependant feront dire avec une insolente ironie — car nul ne veut avoir tort ! — que « le diable n'y a jamais rien perdu » !

Avec quel empressement seront-elles reléguées, comme au théâtre, *au fond de la loge*, ces générations d'hier ; alors qu'au premier plan, triomphantes, bien vivantes, parées d'audace et d'entrain, fraîches, jolies, « très à la page » — telle Ellen ! — celles d'aujourd'hui, les dernières nées, capteront, se les attribuant en juste hommage, les admirations, les mots flatteurs, les adulations, tous les honneurs !...

M^{me} de Charlemont est bouleversée par de telles perspectives. Comment, parce que son fils Édmond a épousé la jolie M^{lle} Quyvois, son rôle, à elle, serait fini?... Ah ! non, par exemple, voilà qui ne sera pas !

À cette pensée, son visage se crispe. Ses prunelles qui savent être infiniment douces se chargent d'éclairs. La jalousie fait battre son cœur, allume des charbons dans sa poitrine ; son visage se congestionne, accusant les marbrures d'une couperose longtemps combattue, miraculeusement retardée, mais dont les peintures, les fards, les poudres n'arrivent plus à dissimuler le masque qu'aggrave l'arrivée de la cinquantaine.

Et cependant tout a été tenté pour la guérison de cette maudite couperose, même une visite à un Herr Professor, habitant très loin, dans une ville d'Allemagne.

Le traitement fut long. Le séjour, sous un ciel terne, un climat pluvieux et froid, parut odieux. — Que ne ferait-on pas pour rester belle !...

S'il s'était produit, durant le traitement, quelque amélioration, il eût fallu, pour qu'elle soit durable, alors que s'étaient reprises les habitudes quotidiennes, des possibilités que l'existence n'accorde guère : en toute occasion conserver un calme par-

fait, une sérénité immuable, un visage impassible, un cœur indifférent; ne rien prendre au tragique; éviter les mécontentements qui jaunissent la peau et la sillonnent de rides comme la charrue fait de la terre des champs; ne point multiplier les veilles, le nombre des visites à faire et à rendre; éviter la fatigue, la terrible fatigue qui use, ronge, détruit...

Un opuscule d'une soixantaine de pages, acheté à prix d'or, alors que de tels soins et un pareil traitement représentaient déjà une petite fortune, parachevait la cure en multipliant des avertissements dont la stricte observance n'avait pas été sans semer de quelques moutons la mer étale qu'avait été jusqu'alors la paix du ménage.

« Tant de petits et de grands sacrifices auront-ils été inutiles?... se demande M. de Charlemont. Est-ce vers de l'inconnu que je vogue?... En avançant en âge, la femme peut donc devenir insupportable?... Voilà qui me serait une bien grande douleur!... La mienne était trop belle. Verra-t-elle jour à jour, sans faiblir, s'émietter ses attraits? Saura-t-elle se résigner à l'acceptation de l'inéluctable?... Elles sont infiniment rares celles qui consentent avec sérénité à cet immense renoncement, à un tel sacrifice!... L'épreuve est redoutable. Et, cependant, comment l'en consoler? En lui rappelant que « la « rose d'arrière-saison est, p'us que tout autre, ex-
« quise », que l'heure la plus douce, la plus reposante de la journée est celle où, dans une apothéose de nuages pourpres et d'or, se couche le soleil?... »

Ces réflexions, inspirées par le triste état d'humeur où il a surpris sa femme, arrachent à M. de Charlemont cette plainte désolée :

— Voilà qui serait irrémédiable!...

— Qu'est-ce qui est irrémédiable?...

M. de Charlemont soupire :

— Le foyer toujours incandescent qui sépare belles-mères et belles-filles...

— Je ne vous comprends pas.

— Les passions déchaînées rendent aveugle et sourd! déclame M. de Charlemont.

— Que signifie ce que vous dites?...

— Je me comprends. Il suffit.

M. de Charlemont prend son chapeau que, par distraction, il avait posé sur un fauteuil, et brusquement il se dirige vers la porte.

— Où allez-vous, Charles?... fait-elle, offensée de ce brusque départ.

— Chez mon vieil ami, le D^r Portier.

— Consulter Portier?... Seriez-vous malade?...

— Rassurez-vous, belle dame, répondit-il, s'efforçant de retrouver un peu de sa belle humeur. Je ne suis pas malade, j'affirme même ne m'être jamais mieux porté!... Il n'est point question de moi en la circonstance, mais d'Ellen; c'est pour elle que...

M^{me} de Charlemont interrompt avec une impétuosité absolument contraire aux prescriptions du Herr Professor :

— Ellen!... Vous n'avez plus que ce nom sur les lèvres, que cette préoccupation dans l'esprit!... Auriez-vous l'intention d'envoyer le D^r Portier à Méant?...

— Précisément.

— On vous demande un spécialiste. Je n'ai jamais été avertie que Portier se soit spécialisé...

— Portier, à lui seul, en sait dans son petit doigt plus que toutes les Facultés réunies!...

— Vous croyez qu'il consentira?

— Il a consenti. Tout est convenu. Nous partons en auto. Je l'accompagne!...

M^{me} de Charlemont se dresse et, les bras croisés, fait deux pas vers son mari.

— Comment, vous accompagnez Portier?

— Oui, Madame.

— Ellen vous rend absolument grotesque!...

— Grotesque?... Qu'est-ce qu'Ellen vient faire dans ce débat?... fait-il, cherchant à réprimer une vive irritation. Ne suis-je pas libre d'aller là où il me plaît?... Auriez-vous la prétention de me tenir en lisières?... Que signifie votre attitude?...

— Grotesque! Je le répète. Grotesque!...

— Vous ne m'empêcherez jamais de faire ce que j'ai décidé. Je vais à Méant-les-Neiges, je pars à l'instant.

— Eh bien ! cher ami, bon voyage !... Je n'ose vraiment, étant donné votre état d'esprit, ajouter : prompt retour !...

— Trêve de plaisanteries. Je vous prie de m'écouter..., répond M. de Charlemont dont la voix devient sèche, autoritaire.

M^{me} de Charlemont ne se souvient pas de l'avoir jamais entendu parler sur ce ton. Fort irritée, elle se rasseoit. Lui reprend :

— ... S'il vous est possible de me laisser parler sans m'interrompre, sans donner une fausse interprétation à mes paroles, et surtout sans ce perpétuel ricanement que je trouve déplaisant et me ferait détester d'être en votre présence...

— Est-ce la suite de votre évolution ?

— Je vous ai priée de ne pas m'interrompre.

— Pourquoi m'y poussez-vous ?

— La paix ! ou nous n'en finirons pas.

— Finissons-en !...

— Je répète que ce départ précipité d'Edmond pour New-York, c'est moi qui l'ai voulu, parce qu'ayant considéré longtemps, je l'avoue, votre fils comme un raté qui n'arrivait à rien...

— Merci toujours...

— ... Je me suis aperçu avoir fait un jugement téméraire. J'ai reconnu qu'Edmond pêche, non par manque d'intelligence ni de clairvoyance, mais parce qu'il n'a aucune confiance en lui et que la gêne dans laquelle il vit le paralyse. Ce garçon ne peut rien. Sa situation précaire l'enferme comme feraient les murs d'une prison. Il est tributaire de Le Blanchard qui le paye mal et l'exploite ; il est tributaire de sa femme qui, si elle lui apporte quelque argent, le dépense en criant toujours — comme toutes les femmes, du reste — « qu'elle n'a rien à se mettre » ; il est tributaire de son beau-père qui a pris la charge de son loyer et le lui reproche ; de nous, avec lesquels il semble toujours être au

supplice, comme s'il redoutait des observations, le fouet, ou de se voir mettre dans le coin !...

— Au fait, Charles ?

— Edmond m'a donc révélé être un peureux, et non un maladroit. C'est un garçon que la vie a déçu, qui n'ose rien, certain d'avance que tout ce qu'il entreprendra sera la défaite. J'ai donc voulu l'arracher à l'ornière où il s'enlise, à Le Blanchard qui, en l'humiliant, croit m'atteindre — il m'en veut à mort, le brigand ! — Votre fils, Madame, vient de me prouver ce que, à l'occasion, il peut et sait faire, et je l'ai appris assez drôlement.

— Pourriez-vous m'expliquer..

— En deux mots, voici l'affaire. Le Blanchard a fait appeler votre fils, ces jours derniers, pour le questionner sur diverses questions de Bourse, et spécialement sur une valeur dont le sort lui paraissait suspect. Il espérait sans doute, le vicieux malin, obtenir ainsi quelques indications que, par mégarde, j'eusse laissé tomber devant Eddy, et qui indiqueraient la meilleure voie à suivre.

« Le Blanchard découvrit assez maladroitement ses batteries en posant insidieusement cette question : « Ettrel, qu'en pense votre beau-père?... » Edmond répondit en déclarant — ce qui est la vérité — qu'il ne m'avait pas vu depuis longtemps et que je ne lui faisais jamais l'honneur de traiter de semblables questions avec lui. Le Blanchard accueillit la réponse en clignant de l'œil, pensant évidemment : « Le beau-père t'a fait la leçon, mon gars, tu ne veux rien trahir de ce qu'il t'a dit, je t'obligerai à parler quand même. » Ce plan fut adopté aussitôt. Voilà Le Blanchard cuisinant Eddy, n'obtenant rien. Peine perdue. Le Blanchard, alors, s'avise d'un autre stratagème. Il demande à Eddy quelles sont, à ce sujet, « ses idées personnelles ».

« Aussitôt, avec netteté, sans la moindre hésitation, Edmond répond à la question. « Ses idées personnelles », il les donne. Et l'autre, en écoutant, devait faire les cent pas dans son cabinet et,

se frottant les mains, se dire en souriant malicieusement dans sa belle barbe : « Le tuyau, le voilà !... » « Rira bien qui rira le dernier !... » Le Blanchard devait être persuadé que votre fils, Madame, « mangeait le morceau », et que l'opinion qu'il émettait comme étant de lui n'était qu'un écho de la mienne.

« Là-dessus, augurant du beau coup à faire, voilà mon Le Blanchard qui part en guerre, se précipite sur cette valeur, risque sur elle la forte somme. D'autres, le voyant ainsi prendre position, s'en vont l'imitant. Les cours remontent, bondissent.

« Sur le renseignement donné par votre fils, Le Blanchard a encaissé, en deux séances, plus d'un million... »

— Comment avez-vous été informé de ces choses?...

— Par un de mes amis, Théodore Larcine. Vous le connaissez?

— Ne rappelle-t-il pas, pour l'humeur et les manières, le père Quyvois?...

— Vos souvenirs sont exacts. Passant devant chez Larcine, je monte chez lui, ne me doutant de rien. Je le trouve dans une colère formidable.

« — Charles, tu es un mauvais garçon, fait-il, se précipitant vers moi les poings tendus. Comment, tu possèdes des renseignements épatants, et c'est à Le Blanchard que tu les livres?... Misérable, et tu ne m'en dis rien ! Je te renie. Tu ne mérites que cela !... »

« — Moi?... des renseignements à Le Blanchard?... fis-je.

« — Tu l'as fait !... Tu en as chargé ton beau-fils?... me fut-il répondu.

« — Ettrel?... Il y a des semaines que je ne l'ai vu !... »

« J'implore des explications. J'apprends toute l'histoire. Nous en discutâmes jusqu'au soir. Il me fallut avouer m'en être laissé remonter par un blanc-bec que j'étais loin de croire aussi averti, et convenir que, de ce qui s'était passé, j'étais une des

premières victimes, ce qui fit rire mon vieux La-reine et nous réconcilia. Nous nous quittâmes. Mais, comme je m'éloignais, il me cria, ce qui me causa une grande tristesse : « Nous vieillissons, « mon bon ; le rajeunissement des cadres s'im-
« pose!... Coûte que coûte, il faudra y consen-
« tir!.. » Et j'y ai consenti, ma belle!...

« L'épreuve m'ayant ouvert les yeux, je m'aperçus que, cherchant depuis longtemps un collaborateur, un garçon de toute confiance, au jugement clair, en Edmond je l'avais sous la main.

« Je réalisai aussitôt quelques titres et dis à votre fils :

« — Veux-tu être cet homme?... Veux-tu devenir mon mandataire et travailler pour moi?..

« Edmond chancela, à cette proposition, comme sous un choc très rude, et murmura :

« — Travailler avec vous était mon ambition. Avec votre appui, je savais réussir. Je n'aurais jamais osé vous en parler. M'en trouvez-vous donc capable?...

« — Si je te choisis, mon petit, c'est que je suis sûr de toi!... La meilleure preuve que je puisse t'en donner, c'est la proposition que je viens de te faire. L'acceptes-tu? »

— Oh! mon pauvre ami, interrompt M^{me} de Charlemont avec épouvante, qu'arrivera-t-il si Edmond trompait votre confiance?... S'il vous faisait perdre de l'argent?... Ces choses-là, en famille, sont si délicates!... Je ne vois en perspective que brouilles et suspicion. J'en suis désolée,... désolée...

— C'est tout ce que vous trouvez à me dire?... Merci. J'y vois une fois de plus une nouvelle manifestation de votre esprit chagrin. Je m'attendais à mieux de votre part!... Enfin, pour en finir, Edmond me remercia — lui! — et accepta la proposition les larmes aux yeux. Je lui remis le portefeuille que j'avais constitué, lui expliquant que, comme don de j-veux avènement, je le lui abandonnais, afin qu'il pût en disposer en toute initiative et n'être paralysé par rien.

Entre les deux époux il y eut quelques secondes de silence, et M. de Charlemont reprit avec émotion :

— Ah ! chère amie, comme on peut être récompensé du bien que l'on cherche à faire !... Si vous aviez vu, alors, votre garçon se redresser, les yeux brillants, portant haut la tête ; il semblait un tout autre homme. Il faisait déjà figure de triomphateur !... J'ajoutai :

« — Si tu veux m'en croire, pars pour New-York, pars au plus vite. Je juge, à bon droit, le moment opportun. Les valeurs même les meilleures tombent comme feuilles à l'automne. Cours les ramasser. Elles se relèveront. Profite de l'aubaine. Pars. Souviens-toi que, « pour un point, Martin « perdit son âne ». Je te mets le pied à l'étrier ! En selle, et au galop !... »

« — Ma femme?... Ellen?... murmura-t-il.

« Je lui répondis (et c'est maintenant, Madame, que je vous prie de m'accorder votre attention !) :

« — De ta femme, mon garçon, n'aie aucun souci. Ta mère et moi sommes là et « un peu là ». Ne t'inquiète de rien. Ellen, pour le moment, se croit heureuse parce qu'elle fait acte d'indépendance !... Je les connais ces crises où il faut à tout prix, pour mieux se détendre, pour mieux se sentir vivre, de l'espace et l'ivresse que donne l'illusion de ne relever que de soi-même et de n'en user que selon sa volonté. Pour un garçon, j'appellerais cette passe : « jeter sa gourme ». Pour une femme, je ne me permettrai que cette expression : « un excès « de jeunesse ».

— Que disait Eddy ? interrompit M^{me} de Charlemont, toujours lamentable.

— Il m'écoutait, le visage impassible. Bien fin eût été celui qui eût deviné ce qu'il pensait. Et, d'ailleurs, que pouvait-il dire?... L'on accorde aujourd'hui aux jeunes filles tant de libertés avant le mariage, que les maris en sont les premières victimes, si peu que pèse leur joug. Pour ma part, je ne comprends rien à ce genre d'union. Je suis de la

vieille école où il était dit que la « femme doit obéissance à son mari », où l'on vivait dans la superbe confiance que donnaient des promesses solennellement faites devant un maire ceint d'une écharpe tricolore, et jurées devant un autel paré de fleurs et de lumières, alors que, dans la nef, nombre d'invités étaient présents et témoins de ces accords. Aujourd'hui, le divorce a piqué aux vers la vieille institution. Elle est si vermoulue que, au train où vont les choses, elle tombera vite en poussière. Déjà, dans les contrats, sont prévues les issues par lesquelles les conjoints pourront s'évader de l'union contractée. En écoutant ces clauses, une jeune fille, la veille de son mariage, durant la lecture des réserves et dispositions prises, se pencha vers son fiancé et put lui dire, toute souriante : « Ecoutez donc, chéri : l'on prépare notre divorce ! »

« Les « Français », la Comédie-Française, dit-on, ne battent plus que d'une aile ; par contre, le Palais de Justice regorge d'un public nombreux. A certains jours, on s'y écrase. Qu'y a-t-il donc?... Est-ce une femme qui se noie?... Non. C'est une femme qui divorce ! — N'est-ce pas tout comme ? — Sur elle, tout va être dit. On entend des plaidoiries, des dépositions. On lit des documents. On viole le secret des lettres et des alcôves. On rit. On se tord. C'est que ce qui est mis à découvert n'est plus une fiction, mais une « tranche de vie », et, par cela même, d'un intérêt plus savoureux qu'un livret d'opérette et que tout ce qu'inventerait de cocasseries l'imagination la plus fertile et la plus déréglée de tous les romanciers maîtres de l'heure. »

— Oh ! Charles, vous me brisez le cœur !... Croyez-vous que ces enfants en arriveront jusqu'à là?... Ce serait un affreux scandale !...

— Mais non, il n'y faut pas penser, surtout maintenant. J'estime que l'envolée d'Ellen sera de courte durée. Trop d'impressions diverses l'empêcheront de la prolonger. Enumérons-les : craintes d'abord des suites de l'aventure, de ce retour au logis qu'il faudra effectuer, du tête-à-tête qui s'en

suivra, des pourparlers, toujours pénibles, qui rouvriront peut-être les hostilités; du sentiment d'isolement et d'abandon où l'on vit ainsi dépareillé; du qu'en-dira-t-on; sans compter les sursauts d'une conscience qui ne peut être qu'en émoi!... Si Ellen a omis de prévoir ces contre-coups avant l'imprudente décision, leur souvenir l'aidera certainement à ne jamais avoir l'idée de la reprendre...

— Auriez-vous ainsi commenté cette question avec Eddy?... ironise M^{me} de Charlemont.

— Oui, Madame, et mes derniers mots ont été : « Pars; à ton retour, tu retrouveras une Ellen assaigie, mûre enfin pour le parfait bonheur. Pars, crois-en ma vieille expérience! Rien ne vaut, avec les femmes, comme de jouer le parfait détachement; comme de ne pas leur courir après! La leçon sera dure, mais profitable. Tout s'arrange, mon vieux. Compte sur moi. Je ferai tout le possible pour t'y aider. »

« Il m'a serré les mains à les broyer. Il a pris le train. Il est parti.

« Son dernier mot a été : « Je vous la confie... »

« Or, voici que la missive de « Sœur Joséphine » bouleverse mes calculs. Ellen est seule à Méant, et fort malade, quoi que vous en pensiez. Vous ne pouvez aller près d'elle, c'est entendu : « Votre cœur,... l'altitude,... un peu de tension artérielle... » La vieille maman Quayvois, je vous l'ai déjà dit, semble ne tenir à la vie que par un fil. Faut-il risquer, en la prévenant brusquement, de rompre ce fil, avant de savoir, en réalité, ce qui se passe?... Le père Bongonnant?... Autant vaudrait lâcher un taureau furieux dans une boutique de porcelaine!... Il ne reste donc que moi pour accompagner Portier là-haut et remplir auprès de votre belle-fille la tâche que j'ai assumée...

« S'il en est, chère amie, qui voient en mes intentions d'autres motifs, qui interprètent ce voyage autrement — conclut M. de Charlemont en s'animant, — qu'ils sachent que je les méprise, eux et leurs jugements. La triste compréhension qu'ils ont

de leurs devoirs et du secours que l'on se doit entre soi, et surtout en famille, prouvera la sècheresse de leur cœur. A bon entendeur, salut! »

— Pourquoi, Charles, m'avez-vous tenue en dehors de toutes ces choses?...

— Parce qu'on parle toujours trop, fit-il avec rudesse, parce qu'on est le plus souvent mal compris et victime de paroles mal interprétées. Il est des gens qui voient tout à l'envers et qui jugent de même. Et puis, je vous le confesse, ma chère, depuis quelque temps, au moindre mot, vous vous mettez en de tels états que cela devient impressionnant, à fuir!... C'est ce que je fais!... Portier m'attend. Nous partons à l'instant. J'ai pris avec Eddy de tels engagements que je ne puis rester à mi-chemin. Il me faut aller jusqu'au bout...

Ayant dit, M. de Charlemont dépose un baiser sec et rapide sur le bout des doigts de sa femme et quitte le petit salon.

Effondrée, M^{me} de Charlemont retombe sur les coussins du divan.

— Ah! cette Ellen!... fait-elle avec rage. Et des larmes brûlantes rougissent ses yeux.

Mais peut-elle pleurer? A celles qui veulent rester belles, le Herr Professor n'a-t-il pas refusé le don des larmes?...

Le petit salon est aussitôt plongé dans le noir. Le valet reçoit l'ordre de ne laisser entrer personne.

M^{me} de Charlemont réfléchira tout à loisir sur ce qui s'est passé, et reconnaîtra qu'à cet époux rencontré sur le tard elle vient de maladroitement révéler, alors que, pour le charmer, le retenir, elle n'avait usé jusque-là que de souples rubans tramés d'or et de soie, que le mariage peut être une chaîne...

Le funiculaire s'arrêta sur l'unique place de Méant-les-Neiges.

Des voyageurs en descendirent allégrement et s'égailèrent, abandonnant derrière eux une vieille

dame toute menue, marchant à petits pas et portant à bout de bras, avec un visible effort, un de ces sacs en tapisserie dont n'auraient su se passer nos grand'mères, et qu'elles appelaient des « fourre-tout ».

Sans jeter un regard sur l'admirable panorama qui l'entourait, elle prit un sentier en lacets qu'un voyageur obligeant lui avait indiqué comme devant la conduire par le plus court chemin au *Regina-Vera*, que l'on apercevait à quelque distance, fièrement campé sur un étincelant plateau de neige.

De l'auto dans laquelle, en compagnie du D^r Portier, il montait par la route, M. de Charlemont remarqua cette personne toute de gris vêtue, qui lui donna une impression de déjà vu.

« Qui est-ce?... se demanda-t-il, fronçant les sourcils pour mieux se souvenir, qui est-ce?... Mais oui, je la connais. C'est M^{me} Quayvois!... »

Et aussitôt il se dressa, ouvrit la portière et cria en grande alarme :

— Arrêtez!... Arrêtez!...

— Qu'est-ce qui vous prend, Charlemont?... Tombons-nous dans l'abîme?...

— Oh! mon ami, c'est la mère d'Ellen!... C'est M^{me} Quayvois!... L'aurait-on appelée?... Arriverions-nous trop tard?... Et mes responsabilités vis-à-vis d'Eddy? Quelle alerte!...

Avec une dextérité de jeune homme — ou, mieux, d'homme qui s'efforce encore de paraître jeune, — Charlemont avait sauté de l'auto et, tout en courant, cherchait à rejoindre la dame en gris.

Il y parvint. Mais celle-ci, le reconnaissant, le voyant haletant de la course fournie, croyant à une mauvaise nouvelle, laissa tomber le fourre-tout, qui roula à quelques pas, et sembla défaillir.

— Monsieur, que venez-vous m'apprendre?... Ma fille,... ma pauvre fille..., murmura-t-elle d'une voix éteinte.

Charlemont affirma qu'il avait téléphoné en cours de route et qu'il lui avait été répondu qu'il n'y avait pas d'aggravation.

— Par chance, ajouta-t-il, excursionnant en ces parages avec le D^r Portier, celui-ci s'est offert à aller visiter notre malade. Il nous dira ce qui en est. Nous serons tous rassurés!...

— Dieu vous entende, cher Monsieur! J'étais si inquiète! Le mot qui m'appelait auprès d'Ellen était énigmatique. Je ne savais qu'imaginer!... Ellen est si imprudente. La savoir seule, ici, m'affolait!... Pourquoi ce malheureux Eddy a-t-il cru devoir partir sans expliquer la raison de ce brusque départ?... Que s'est-il passé entre eux?...

— Il me sera possible de vous donner à ce sujet quelques apaisements. A mon retour, j'irai à Verrières voir M^r Quayvois et causer longuement avec lui...

— Voilà qui sera une charité et pour lui et pour moi!... Il est dévoré d'inquiétude sur le sort de sa fille, il fulmine contre son gendre. La maison n'est plus habitable!... Or, quand je lui ai montré la lettre m'appelant auprès d'Ellen, il ne voulait jamais me laisser partir!... « Qu'est-ce que tu vas faire dans ces montagnes?... Sauras-tu seulement trouver ton chemin?... Tu n'es jamais sortie de ta coquille..., etc., etc... » Que n'ai-je entendu! C'est absolument contre son gré que j'ai pu m'échapper...

Sans qu'elle y eût pris garde, M. de Charlemont avait relevé le « fourre-tout » et s'en était chargé.

« Où diable cette pauvre personne a-t-elle déniché cette antiquité qui date au moins du temps des « diligences » ? se disait-il, ennuyé, quoi qu'il en eût, de la corvée qu'il était contraint de s'imposer.

Ainsi, côte à côte, tous deux cheminaient, causant à bâtons rompus. Tout à coup M^{me} Quayvois s'aperçut de la disparition de son sac, ce qui lui arracha une exclamation d'épouvante.

— Le voilà!... Madame!... déclara M. de Charlemont qui profita de ce court arrêt pour déposer sur le sentier son ridicule et pesant fardeau.

M^{me} Quayvois se confondit en excuses, s'accusa d'étourderie, se plaignit de ces routes de montagnes si pénibles, et conclut :

— Si vous ne m'aviez aidée, jamais, Monsieur, je n'aurais pu arriver, moi et mon sac, jusqu'à l'hôtel!...

— Le cas est cependant prévu!... C'est à cette intention qu'ont été mis des commissionnaires dans les gares!... fut-il répondu, non sans quelque ironie. M. de Charlemont finissait par trouver, malgré toute sa bonne éducation, que l'épreuve de ce sac à porter devenait une mauvaise plaisanterie.

— J'étais si troublée, Monsieur, que je n'ai pensé à rien!... Excusez-moi!... J'ai si peu l'habitude... Comment êtes-vous venu?...

— En auto...

— M^{me} de Charlemont s'est-elle jointe à vous?...

M^{me} Quayvois avait jeté cette question par politesse. Elle ne doutait pas de la venue de la mère d'Eddy. L'état si grave d'Ellen ne devait-il pas être la préoccupation de tous?

Elle fut déçue quand M. de Charlemont s'écria :

— Ah! certes non!... Ma femme n'est pas de celles qui aiment les départs précipités, les équipées de ce genre!... Ses goûts la trahissent et prouvent — quoi qu'il en soit — qu'elle appartient au temps où les belles Madames ne savaient voyager avec une simple valise, — cette valise légère, plate, qui, de nos jours, se jette d'un geste désinvolte dans le filet du wagon, dans le coffre de l'auto. Elle est bien garnie, cependant!... Elle peut contenir vingt robes, autant de petits souliers, autant de chapeaux qui, aplatis, sont d'un coup de doigt remis en forme!... L'épreuve des « surcroûts de bagages » est finie; les innombrables et lourdes « caisses de mode » ont vécu. Ces détails nous ont-ils fait souffrir et coûté de l'argent, grands dieux!...

M^{me} Quayvois fit un effort pour se remémorer si M. de Charlemont était célibataire ou veuf quand il épousa la mère d'Eddy. Elle ne put s'en souvenir, et jugea que toute question à ce sujet était peut-être inopportune...

M. de Charlemont avec feu poursuivait :

— Les hommes de cette moderne époque ne

connaissent pas leur bonheur!... Nous attendions, nous!... Nous pestions, dans la crainte de manquer le train (ce qui arrivait souvent!...), un gala, une soirée, que sais-je!... Aujourd'hui, en deux temps et quatre mouvements, « Madame » est prête; c'est « Monsieur » qui est en retard. Il argumente : que sa barbe était longue à faire,... que ses bretelles, la cravate, le bouton de chemise, voire l'humble tire-chaussette étaient introuvables, parce que non remis en place!... C'est à lui, maintenant, de fournir mille mauvaises raisons qui excusent son retard!...

« Ah! les femmes!... » disait-on autrefois, en faisant les cent pas pour tromper une attente fiévreuse. — « Ah! les hommes!... » disent-elles aujourd'hui en martelant le parquet d'un pied gainé de soie, de peau de serpent, de crocodile. « Ah! ces hommes qui ne sont jamais prêts!... »

« Qui eût cru à de tels changements, à des rôles ainsi intervertis, il y a quelques années! »

— M^{me} de Charlemont était-elle mécontente de vous voir partir si vite?... interrompit M^{me} Quayvois que ce verbiage étourdissait. Venir à Méant est un voyage!...

— Qui le sait?... Les femmes sont si étranges!... J'avais décidé de ce déplacement avec le D^r Portier sans la prévenir, cela peut l'avoir mécontentée. Son humeur, du reste, devient chagrine. Ma pauvre femme vieillit. Elle s'en afflige. Cela influe sur son caractère. On ne peut être — hélas! — et avoir été...

— En effet, Monsieur, prendre de l'âge est si triste!... On n'ose y penser!...

Ces derniers mots furent prononcés sur un ton lamentable qui prouvait que M^{me} Quayvois pleurait parfois sur elle-même.

M. de Charlemont le comprit, mais n'eut pas le courage d'émettre la protestation qui eût été de circonstance.

Bien autre que toutes les femmes lui apparaissait M^{me} Quayvois, avec sa mise étrange, ses allures peureuses, son visage ridé, son regard de tristesse.

Il devinait en elle le souffre-douleur qui sans cesse dut pâtir des exigences des autres.

Un mari tyrannique, mal embouché, insupportable — tel « M^e Bougonnant », — une fille trop gâtée et volontaire — ainsi que se devinait Ellen, — avaient dû la plier à un dur esclavage. Est-ce pour cela qu'elle avançait, dans la vie, craintive, tremblante, comme dans l'attente de quelque terrible orage, distraite, silencieuse, hors du temps?...

Charlemont ne put que soupirer :

— Que de victimes, ici-bas !... Que d'égoïsme !... Pauvre humanité !...

Comme, à petits pas, cahin-caha, M^{me} Quayvois et M. de Charlemont arrivaient au sommet de la montée, de l'auto arrêtée devant le *Regina-Vera* le D^r Portier venait de descendre.

A ce grand monsieur grave et solennel, portant une redingote sévère et un chapeau haut de forme des plus impressionnants, la gérante faisait un accueil empressé.

— Hâtez-vous donc !... disait-elle au chasseur, au commissionnaire, à tous les subalternes attirés par les profits probables que pouvait donner cette arrivée. Débarrassez l'auto de cette admirable gerbe de roses, pas de maladresse ; n'abîmez rien, chargez-vous de ces sacs, de ces valises ; évitez de laisser choir ces paquets si élégamment enrubannés...

Surpris du pompeux accueil fait à ce voyageur par sa femme — laquelle, d'habitude, toisait de haut les nouveaux arrivants et prétendait savoir juger d'un coup d'œil de leur état social, — le gérant, accouru, multipliait aussi courbettes et souhaits de bienvenue.

— Qui est-ce ? quand, sans manquer aux préséances, il lui fut possible de murmurer à l'oreille de sa femme.

— C'est au moins une « Excellence », un membre de la Société des Nations !... Il doit se rendre par la montagne à Genève pour la prochaine conférence. Fais préparer la plus belle chambre !... Quelle réclame pour notre hôtel !... répondit-elle dans un

souffle, en jetant vers le ciel des regards reconnaissants.

Il est aisé de comprendre que l'arrivée de M^{me} Quayvois, vêtue à la mode du dernier siècle, du « fourre-tout » que portait toujours M. de Charlemont, fut accueillie tout autrement.

— Par contraste, voici qui sent la purée!... Oh! là! là! repérez-moi ce sac, et en tapisserie, encore! Il fallait qu'elles eussent du temps à perdre, nos anciennes, pour broder sur toile ou sur canevas des choses aussi abominables!... On n'avait donc pas encore découvert la « peau de porc »?...

Rien qu'à cette évocation, la gérante pinça les lèvres d'un air de supériorité et reprit son regard d'aigle pour dévisager les arrivants. Ses yeux n'exprimaient que mépris, que dédain, et le port de sa tête que hauteur.

Pour un peu, hypnotisée par l'étrangeté du « fourre-tout », allait-elle se laisser aller à dire :

— On ne reçoit point de ça, ici!...

Le thermomètre de l'enthousiasme tombait plus bas que zéro, lorsque rapidement il remonta.

Il avait suffi qu'avec ses belles façons de cour M. de Charlemont présentât dans les formes protocolaires le D^r Portier à M^{me} Quayvois, et qu'il y eût entre les voyageurs un échange de propos prouvant non seulement de l'entente, mais, plus encore, une certaine intimité.

— Qu'allais-je faire!... se disait avec épouvante la dame de l'hôtel, louchant toujours sur ce « fourre-tout » de malheur. Qu'allais-je faire?...

Et déjà elle se félicitait d'avoir su résister à ce premier mouvement qui était de renier les possesseurs de ce ridicule accessoire. — Ah! comme on a tort de juger les êtres et les choses sur les apparences!...

— Veuillez m'indiquer la chambre de M^{me} Etrel?... venait de demander M^{me} Quayvois.

Mais, dans l'agitation que causait ce nouveau débarquement, dans les allées et venues qu'il néces-

sitait, nul ne prenait garde à la pauvre dame, à ce qu'elle demandait.

Seule, « Sœur Joséphine », descendant l'escalier, entendit la question et s'insurgea. De sa voix tonnante, de cette voix de général en chef dont elle n'était pas peu fière, elle répondit :

— Qui demande M^{me} Ettrel?... N'êtes-vous point assez nombreux pour répondre qu'elle ne reçoit pas, qu'elle ne peut recevoir?... Qui êtes-vous, Madame?...

— Je suis sa maman!...

— Oh! Madame, excusez-moi!... répondit avec émotion l'infirmière. Je suis obligée souvent d'user d'autorité pour éviter que mes malades soient importunés par... par... Mais excusez-moi; qui est avec vous?... Serait-ce mon ancien chef, M. de Charlemont?... Me permettez-vous de lui serrer la main?... Quelle surprise!...

— Oubliez-vous, « Sœur Joséphine », que, quand une jolie femme m'appelle, j'accours!... répondit l'ancien chef.

Dégringolant en vitesse les dernières marches de l'escalier, « Sœur Joséphine » alla jusqu'à lui. Et ce furent des serrements de mains, des congratulations, des explosions de joie.

— Oui, je sais que vous teniez à moi, monsieur le Directeur, que vous aimiez m'avoir dans votre service parce que je ne me fardais pas, moi! parce que, cent fois par jour, je ne me vaporisais pas au Chypre, au Royal-Houbigant!...

— Hé! hé! « Sœur Joséphine », toujours la dent dure?... Ne soyez pas si sévère!...

— Il y en avait cependant, dans le nombre, qui méritaient de la sévérité!... Il en était de si insignifiantes, de si insupportables!...

— La paix, « Sœur Joséphine »!... N'en fallait-il pas pour tous les goûts?...

— Ah! que d'heures terribles nous avons passées ensemble! A vous voir, Monsieur, je crois que c'était hier!...

— A vous retrouver toujours si pareille, si

allante, si effervescente, je crois vivre encore ces heures!...

— Vous n'avez pas pris un jour!

— Je vous retourne le compliment!

— Toujours flatteur!... Toujours charmant! Que faites-vous ici?... questionna-t-elle en jetant un regard inquisiteur dans la pièce.

— Ne cherchez pas!... Je viens simplement voir M^{me} Ettrel!...

— Que lui êtes-vous?...

— Le mari de la mère du mari de M^{me} Ettrel...

— Ah! les généalogies!... Je n'y comprends rien!...

— Le beau-père du fils du premier mari de ma femme!...

— Et la vieille dame?... Elle voyageait avec vous?...

— Je l'ai rencontrée en chemin!... C'est la mère de la femme du fils de ma femme, M^{me} de Charlemont!...

— Casse-tête chinois!... Je me sauve!... De plus en plus, mon cher Directeur, je vous retrouve, toujours facétieux, moqueur, prêt à rire!... Et ces fleurs et ces bonbons?...

— Sont pour M^{me} Ettrel...

— Ah! ça, est-ce que vous croyez que je vais vous permettre de gâter l'estomac de mes malades avec des bonbons, et d'empoisonner l'air qu'ils respirent avec des lilas et des roses, malgré tout le respect que je vous dois, mon Directeur?...

— Il en sera fait selon votre bon plaisir!...

— Je n'en puis demander davantage!... Je m'oublie. Vous me détournez de mes devoirs!...

— A Dieu ne plaise!...

— Vous me faites négliger la vieille dame!...

De guerre lasse, M^{me} Quayvois s'était de nouveau chargée du fourre-tout et, avec lenteur, montait l'escalier.

« Sœur Joséphine », excitée et portée à l'exubérance, ne put la rejoindre qu'au second étage.

Avec fou elle s'excusa de l'avoir laissée monter

seule, de ne pas l'avoir prévenue qu'il y avait un ascenseur, du billet si laconique par lequel elle s'était permis de la prévenir, éludant ainsi cette question que lui posait M^{me} Quayvois :

— Qu'a donc ma fille?...

« Sœur Joséphine » estimait que, puisque « la Faculté » était en bas, prête à donner toutes les lumières, il n'était pas nécessaire d'aller sur ses brisées.

Sur le palier, où M^{me} Quayvois et « Sœur Joséphine » abordaient, « Collègue », timide et souriante, semblait attendre.

— Que faites-vous là?... demanda rudement « Sœur Joséphine », et elle expliqua à M^{me} Quayvois que « Mademoiselle » la remplaçait auprès de M^{me} Ettrel quand cela était nécessaire.

— Je vous guettais simplement, « Sœur Joséphine ». M^{me} Ettrel est calme. Le poulx est régulier, pas de température. J'ai supposé qu'il serait peut-être mieux de ne pas l'éveiller, de ne pas lui causer une émotion. Ce sommeil semble vraiment réparateur, ajouta-t-elle d'un petit ton capable.

— Alors, c'est moi qui vais prendre la garde de ma fille, décida M^{me} Quayvois; je serai heureuse d'être près d'elle quand elle ouvrira les yeux. Laissez-moi...

Les infirmières s'inclinèrent en s'éloignant. Mais « Collègue » se garda de dire que, lorsqu'elle avait relevé « Sœur Joséphine » de sa garde — vers quatre heures du matin, — elle avait trouvé M^{me} Ettrel en larmes.

— Qu'avez-vous, Madame?... avait-elle demandé.

— Je souffre, je souffre!... Ce que j'endure est inexprimable!... Mon mari m'a abandonnée!...

« Collègue », bien que sans le connaître, prit chaleureusement la défense de l'absent.

— Apaisez-vous, Madame; vous vous faites du mal avec de telles idées!... Il faut les repousser, avoir confiance... confiance!... Ne jamais désespérer... ne... ne...

Mais voilà qu'à dire ces mots la voix de l'infirmière

mière s'assourdissait, faiblissait. Finalement « Col-lègue » éclata en sanglots.

— Ma pauvre petite, qu'avez-vous?...

— Ah! Madame, je suis si malheureuse!...

Et elle avoua souffrir d'un « amour contrarié », d'un mariage qui n'avait pu se faire : déception cruelle qui pèserait comme une ombre sur toute sa vie.

Au récit des malheurs de l'une succédait le récit des malheurs de l'autre. Cette communauté de souffrances les rapprochait. Leur cœur était allégé par ces tristes confidences. En discuter leur rendait un peu d'espoir.

Finalement, Ellen, épuisée par le manque de sommeil, par cette crise de larmes qui, peut-être, lui était une salutaire détente, s'était endormie profondément et n'eut pas conscience de l'arrivée de sa mère.

M^{me} Quayvois, assise près d'elle depuis plusieurs heures, la contemplait avec surprise. Ellen reposait, si calme, si jolie; son teint était laiteux, à peine rosé; rien ne révélait sur son visage une souffrance. Ses yeux ne gardaient même pas les traces des larmes récentes.

« C'est curieux, je ne puis la croire malade!... se disait la pauvre maman. Souffrirait-elle plutôt d'une peine morale, d'un de ces désaccords si vifs et si violents qui donnent à croire que rien ne peut y survivre?... Mais quelle forme auraient donc prise les suites d'une pareille mésentente, pour qu'on nous épouvante tous de ces alarmants appels?... Que se serait-il passé entre Ellen et son mari?... Allons, allons, rien de décisif ne se fait en une minute. La vie commune n'a pu si vite devenir impossible. Tout s'arrangera, il le faut!... Notre devoir à tous est d'empêcher ce petit ménage d'aller à la dérive!... J'en suis certaine, ces enfants se réconcilieront!... »

Ce doux optimisme reconforta M^{me} Quayvois, et bien plus encore le cri de bonheur qu'eut Ellen lorsqu'enfin elle ouvrit les yeux :

— Oh! maman chérie, c'est vous!... Restez près

de moi, ne me quittez plus, gardez-moi !

Et, se blottissant dans les bras que, muette d'émotion, M^{me} Quayvois lui tendait, elle ajouta — ce que sa pauvre maman n'aurait osé espérer :

— Gardez-moi jusqu'au... jusqu'au retour d'Eddy !

Ellen l'escomptait donc, ce retour !... Ellen le croyait possible !...

M^{me} Quayvois se reprit à tout espérer.

CHÈRE AMIE,

Vous êtes assez jeune et assez belle pour que j'ose vous confirmer la grande nouvelle, dont j'avais le soupçon.

En quelque temps, — quand « les lilas refleuriront !... » — vous aurez à vous parer du beau titre de grand'mère. Et je me réjouis déjà d'apercevoir, un jour, votre joli visage au fond d'une de ces « charlottes » aux Malines précieuses, comme en portaient nos aïeules, et qu'elles savaient si seyantes, qu'ainsi coiffées, elles nous ont légué leur portrait. Cette vision si nouvelle que j'aurai de vous, belle Madame, me sera d'un suprême enchantement.

Ellen vient de nous « en jouer une bien bonne » — ainsi qu'il est dit dans le monde élégant des faubourgs, — en nous alertant tous, sans songer que les émotions sont toujours dangereuses à nos âges. Ces jeunesse ne pensent à rien, ne se rendent compte de rien, ne songent qu'à leur plaisir. Danser toute une nuit, participer à un record de sauts en ski le lendemain, danser encore la nuit suivante, et continuer ainsi sans arrêt doit être un programme des plus passionnants, mais aussi des plus dangereux.

Sans mâcher les mots, sans aucune pitié, en termes clairs et nets, Portier l'a démontré à Ellen, et traité de folles, de coupables, les jeunes femmes qui se livrent à ces excentricités sans se rendre compte des risques qu'elles peuvent courir et de leurs conséquences.

Quant aux maris de ces dames, il les a traités plus sévèrement encore. Mais, chut, taisons-nous, n'ana-

lysons rien. Eddy n'étant point présent ne peut qu'être exclu du débat!...

Conclusion de toutes ces imprudences : Ellen ne peut quitter son lit.

La voilà retenue à Méant, pour quelque temps. L'auto, le funiculaire, et, je le crois, tous les moyens de locomotion, lui sont défendus, même ses jambes dont elle ne pourra user que dans sa chambre, et encore...

Après quoi, si Portier, après une nouvelle consultation, y consent, Ellen ira chez ses parents, à Verrières. Elle se refuse à revenir à Paris dans le pigeonnier du père Bolle.

— Quelle horreur!... en dit-elle, je ne pourrai y vivre!... J'y ai laissé le souvenir de trop d'heures d'ennui!... Autant vaut résilier le bail!... — Des caprices après des imprudences!... — Que dites-vous de cette mentalité, chère amie?...

M^{me} Quyvois, que son extraordinaire époux réclame à grands cris — en parfait égoïste qui n'aura jamais ici-bas le sentiment de ce qui doit être, — repart dans deux jours, dans l'impossibilité de pouvoir rester plus longtemps. « Il viendrait me retrouver!... nous explique-t-elle. Or, il est dans un tel état d'esprit qu'il ferait scène sur scène... Mais mon absence ne sera pas longue... Maintenant que je connais le chemin, je reviendrai!... »

Votre belle-fille restera donc sous la garde de Sœur Joséphine, de cette providence dont vous dédaignez les mérites. Elle nous est, quoi que vous en disiez, bien nécessaire, puisque « votre cœur, un peu de tension, l'altitude », ne vous permettent pas de monter à Méant, ma très chère, où votre place eût été tout indiquée. La chose est impossible. N'en parlons plus.

Ne soyez donc pas surprise si, dans ces conditions, mon séjour ici se prolonge. D'abord parce que l'air de la montagne m'est excellent, ensuite — je vous l'ai déjà dit, — ayant pris la responsabilité du brusque départ d'Eddy, je ne puis abandonner Ellen, seule, ici, à des mains étrangères, puisqu'il me l'a confiée. Si vous ne me comprenez pas, c'est que vous n'avez pas la juste idée du poids que l'on se sent sur l'esprit et le cœur quand on a pris de telles responsabilités, quand on a charge d'âme.

... Une lettre de votre fils, Madame, a interrompu ce dithyrambe. Je reprends la plume pour vous con-

ter la curieuse aventure survenue à Eddy. (Ne tressaillez pas d'inquiétude, elle ne peut avoir que d'excellents résultats.) Il a rencontré, sur le bateau, un bel Américain amateur de *chewing-gum*, et le prouvant par un incessant mouvement de mâchoire, un bel Américain « cent pour cent » je vous cite les termes qu'il emploie).

Cet Américain, reconnaissant en Eddy « un Français tout à fait sympathique », a cherché à faire sa connaissance, ce qui est arrivé.

Il y avait à peine un quart d'heure qu'ils causaient ensemble, que déjà l'Américain confiait à votre fils qu'il était allé en France pour épouser une jeune fille, une camarade de jeu; mais que très vite il avait repris le bateau, *Brokenhearted*, le cœur brisé, quand la jeune fille lui avait appris qu'elle était mariée depuis six mois!

Cette confidence rappela à Eddy de vagues souvenirs. Ellen ne lui avait-elle point parlé d'une famille américaine qui venait passer les hivers à Verrières, et dont le fils, âgé de dix-huit ans, s'était amouraché d'elle et lui avait dit qu'il partait pour New-York, qu'il allait y travailler chez un oncle banquier et millionnaire, afin d'y faire fortune à son tour. Fortune faite, il reviendrait en France pour l'épouser. (Ellen avait seize ans.) — Quelle est, à cet âge, la jeune fille qui n'a entendu de ces folles déclarations dont autant emporte le vent? — Ellen avait-elle oublié sa promesse ou, ne recevant, de ce beau soupirant, aucune nouvelle, s'était-elle cru oubliée?...

« — Comment donc s'appelait ce garçon?... demanda Eddy, plutôt pour mieux évoquer ce souvenir que pour faire écho à la confidence.

L'Américain répondit *ex abrupto* :

« — Son nom?... Serait-ce Philip Mofly

« — Précisément.

« — C'est moi, Monsieur. Qui êtes-vous?...

« — Je suis le mari d'Ellen.

« — Eftrel!... Eftrel!... Et vous la laissez seule?... Elle était seule à Méant, vous savez?... J'aurais pu l'enlever!...

« Là-dessus, ajoute Eddy, bien qu'il n'aime guère écrire, — naviguer sur un paquebot doit, à vrai dire, lui créer des loisirs, — a suivi une scène inénarrable, une scène d'opérette. Philip, les larmes aux yeux, me narra son triste roman, sa déception si grande. Que

pouvais-je faire pour consoler ce malheureux?... Quels mots prononcer?... Jamais, en toute ma vie, je ne m'étais trouvé en une situation aussi fausse.

« Finalement, nous ne nous sommes pas pris aux cheveux, ni boxés, ni menacés mutuellement de nous jeter dans les flots, fort houleux ce soir-là. Nous ne nous sommes pas dit que la terre était trop petite pour nous contenir tous deux; bras dessus, bras dessous, nous sommes allés au Bar, où l'*ale* et le *stout* tempèrent l'ennui, chassent le mal de mer, apaisent les cœurs endoloris.

« Et, depuis, nous voilà les meilleurs amis du monde!

« Nous parlons d'Ellen, nous communions tous deux dans son souvenir. Mossly s'est apaisé, et je ne sais quel vague espoir me rend moins lourd et moins cruel le chagrin de n'avoir point revu ma pauvre petite femme avant mon départ. — Vous qui êtes un fin psychologue, analysez donc un pareil état d'âme?...

« Depuis, Mossly ne m'a plus quitté. Il m'a présenté à son oncle qui, lorsqu'il a su que j'étais, non seulement le mandataire, mais le beau-fils de M. de Charlemont, m'a sauté au cou.

« Aussitôt, toutes les difficultés se sont évanouies devant moi. M. Mossly (l'oncle) s'est déclaré à mes ordres, si j'ose dire...

« C'est pourquoi je puis vous donner, d'ores et déjà, d'excellentes nouvelles des différentes affaires que vous m'avez confiées... »

Mais cela, Madame, c'est une autre histoire, trop longue à vous conter aujourd'hui, et dont nous reparlerons en tête à tête...

Si je vous ai transcrit ce passage de la lettre de votre fils, c'est pour vous faire remarquer l'heureux concours de circonstances qui, j'en suis certain, va modifier, du tout au tout, la destinée d'Eddy...

Je crois que, cette fois, votre garçon a reçu de la destinée « le coup de coude » qui lui a fait trouver sa voie.

Ne vous tourmentez de rien. Ayez patience.

Tout arrive!...

A vos pieds, belle dame, en attendant que, genou en terre, il me soit possible de baiser vos belles mains.

Que vous le vouliez ou non, je signe :

Votre

TCHARLY.

*
**

Pendant que le beau Charlemont écrivait à son épouse, toujours belle et toujours aussi aimée, M^{me} Quayvois et le D^r Portier étaient assis au chevet d'Ellen.

Celle-ci, durant une nuit de larmes et de veille, avait eu tout loisir de réfléchir. Plus elle allait, plus elle s'apercevait que l'absence d'Eddy faisait de sa vie un désert, plus elle éprouvait le sentiment que son existence s'était rompue en deux parts : hier et aujourd'hui.

Pourrait-on jamais oublier la cause de cette rupture?... Le malentendu n'était pas grave, cependant ; quelques mots offensants, une velléité d'indépendance de la part d'Ellen, avaient-ils suffi à tout rompre ? S'aimait-on vraiment ?... S'était-on jamais aimé ?... Le lien qui les unissait n'avait-il donc que la fragilité d'un caprice ?...

Après s'être expliqué sur l'état physique de la jeune femme et l'avoir trouvé rassurant, à moins d'imprudences nouvelles, le D^r Portier se permit de donner à Ellen quelques conseils. Charlemont l'avait mis au courant de la funeste coïncidence qu'avait été le départ d'Eddy, ce qui retardait tout rapprochement, à l'heure où, plus que jamais, Ellen aurait eu besoin d'avoir son mari près d'elle.

— Votre mari serait ici à ma place, chère enfant, si des événements que je ne me permets pas de discuter ne l'avaient éloigné de vous. Pourquoi a-t-il été si loin ? Pour, nouveau Jason, s'efforcer de vous rapporter la toison d'or !...

Ellen a un haussement d'épaules, un sourire ironique détend ses lèvres.

Le D^r Portier poursuit :

— De ce geste d'Edmond, vous pourrez être reconnaissante. Je connais ce garçon depuis l'enfance et affirme que jamais je n'aurais cru qu'en lui pouvait se révéler un jour la force de caractère qu'exigent les grandes luttes !... Jusqu'ici, il s'enli-

sait dans une indifférence nonchalante, dans une sorte d'apathie, de dégoût de vivre, qui faisaient douter de son avenir.

« Mais, un jour, il vous a rencontrée, Madame, et cela a été pour lui l'ivresse, le bonheur!... Il ne songeait pas au mariage, et voilà que, sur sa route, il rencontre une belle jeune fille qui l'y convie. Résister à une telle tentation était difficile. Cependant, autour de lui, tous cherchaient à l'en dissuader : « Tu n'as pas de fortune, ce que tu fais est « une folie, lui disait sa mère. Cette jeune fille a « droit à une situation meilleure que celle que tu « peux lui offrir. Ses parents l'ont beaucoup gâtée, « ne lui ont jamais rien refusé. Au premier re- « proche que tu lui feras sur une dépense inutile, « ce sera la mésentente. Chaque rappel à l'écono- « mie déchainera une nouvelle tempête... — Je tra- « vaillerai, a-t-il répondu. » C'est ce qu'il a cherché à faire. Mais, hélas ! chez Le Blanchard, à quoi pouvait-il parvenir?... Il peina des journées entières à compulser des registres, à faire une besogne insipide qui lui vidait le cerveau à force d'exiger de l'attention. En plus, cette situation ne rapportait qu'un très maigre salaire et ne donnait pas l'espoir d'un meilleur avenir.

« Quand, dégoûté, harassé de l'emploi de sa journée, il vous retrouvait, le soir, pleurant d'ennui, demandant à sortir, implorant une soirée de distraction, alors que Paris n'en donne qu'en exigeant une forte dépense, le pauvre Eddy ne pouvait vous donner satisfaction.

« Eh ! non, il ne le pouvait pas, le malheureux ! Il en souffrait et avait l'humiliation d'avoir à vous avouer la gêne, la grande gêne où il se débattait.

« Il est des cœurs pour qui tout est blessure. Je crois que le sien aura saigné souvent durant les mois qui ont suivi votre mariage. Il eût aimé tout vous donner, prévenir le plus simple de vos désirs, et il ne pouvait que se heurter à cette infériorité qu'impose le manque de ressources. Il vous devait

tout. Peut-être se l'entendait-il reprocher — je me suis laissé dire que le père Quayvois n'avait pas la dent tendre. — Auprès de qui donc votre Eddy aurait-il pu puiser du réconfort?... Auprès de sa mère?... Elle eût répondu aussitôt : « *Je te l'avais dit !...* » — riposte dont chaque syllabe frappe les cœurs, en pareil cas, comme des pointes de feu ; riposte après laquelle l'écluse des reproches s'ouvre à grands flots.

« Qu'aurait-il encore entendu, le pauvre garçon !

« Enfin, un jour, à bout d'endurance, prêt à tout pour sortir de l'ornière où il s'enlisait, il s'est écrié : « Je veux contenter Ellen à tout prix !... » Heureusement que Charlemont s'est trouvé sur la route, qu'il a tout facilité, car cette formule : « à tout prix !... » est à craindre. Ne signifie-t-elle pas : « Je prendrai tous les moyens !... » Or, n'en est-il pas d'aussi dangereux que les plus terribles explosifs?... »

« La femme ne se rend pas compte du pouvoir magique qu'elle peut prendre sur un homme qui l'aime, et ce qu'il tentera — en bien comme en mal, hélas ! — pour satisfaire ses caprices. Plus il est épris, et plus ces réactions seront aveugles, violentes. Il risquera le tout pour le tout. Je n'excepte pas même les doux de cette règle. Dans des cas semblables, pris de démente, ils se transforment en moutons enragés. Le philtre de Circé n'est pas une chimère !... Efforçons-nous donc d'échapper aux enchantements des sirènes, mettons-nous, par sagesse, de la cire dans les oreilles !... »

Ellen écoute. Ses yeux sont fixes. Entre ses sourcils se creuse un pli mauvais.

— Ce que vous me racontez là, docteur, est du roman !...

— Ah ! chère Madame, il n'est que cela dans le monde. La famille n'est plus un faisceau. Pour une simple question d'intérêt, tout se désagrège. Chacun va de son côté, après des discussions sans nombre. Partout, c'est la division !... Le plus triste, c'est quand elle s'insinue dans un jeune ménage...

— Le remède est bien simple. On n'a qu'à se séparer!...

— Je vous attendais là!... Mais, alors, quelle est la situation de la femme?... On la jugera abandonnée par son mari, « plaquée », pour tout dire. Entendez-vous ses bonnes amies clabauder à qui mieux mieux, se gausser de la délaissée, et se demander : « Comment en sont-ils arrivés là après six mois de mariage?... Lui était charmant, si fin, si distingué!... De quel côté sont les torts?... Vont-ils divorcer?... Et, durant la procédure, que va devenir la femme?... Va-t-elle revenir chez ses parents?... Cela ne lui paraîtra pas bien amusant!... » Et on se souviendra qu'elle ne rêve que bals, théâtre, sorties!... Vivra-t-elle seule?... Où, et comment?... C'est délicat. Un geste attirera sur elle les regards. Tout lui sera rendu difficile. Les apparences seront sévèrement passées au crible, on cherchera, quoi qu'il en soit, ce qu'elles peuvent cacher.

« Personne, en de telles conditions, ne se souciera de la fréquenter. Si on la rencontre dans un salon, elle verra se tendre vers elle des mains molles, des yeux se détourner, et, de-ci, de-là, s'esquisser quelques saluts brefs et lointains...

« Dire qu'il est tant de femmes qui rêvent d'un foyer, d'un berceau, et que des circonstances malheureuses réduisent au célibat, condamnent à marcher dans la vie comme sur une route déserte, sans appui, sans secours, privées de joies!... Et qu'il en est tant d'autres à qui il est accordé toutes les félicités, tous les bonheurs : un mari, des enfants, une situation enviable, et qui ne savent apprécier de tels bienfaits, qui gâchent leur vie pour des riens!... Il n'est point étonnant que l'opinion se montre sévère pour ces dernières. Ce n'est que justice!... »

— Peut-être ne le méritent-elles pas toujours?... Le monde est si méchant!

— La chose est évidemment discutable; mais cela nous entraînerait trop loin!... Je termine par un conseil qui, je le crois, est le bon, poursuit le D^r Portier d'une voix paternelle : quand votre mari

reviendra, sautez-lui au cou, prenez-le dans vos bras, serrez-le bien fort, ne le laissez plus s'éloigner ! Il est à vous, c'est votre Bien ; gardez-le, mettez-y de la vigilance (le monde est plein de tentations !), et surtout cherchez à le comprendre. Il est des âmes peureuses qui jamais ne se révèlent. Forcez, ouvrez toutes grandes ces portes closes : vous y découvrirez des trésors !... Allons, réfléchissez sur vos devoirs présents et à venir. Si Bébé a besoin de sa maman, plus encore il aura besoin de son papa, ne l'oubliez pas !...

« C'est pourquoi, durant les heures que vous avez encore à passer seule, avec, devant vous, les grands devoirs que vous réserve la maternité, jugez de vos sentiments, rejetez-en tous les déchets, faites place nette. Il faut que celui que si souvent on oublie, le pauvre innocent dont on ne veut plus ; il faut que l'autre, l'absent qui bientôt reviendra, trouvent la maison en ordre et en vous une âme renouvelée !... Pardonnez-moi cette franchise. Et bon courage !... »

Quand le docteur se fut éloigné, M^{me} Quayvois, émue et souriante, se rapprocha d'Ellen, curieuse de connaître la pensée de sa fille en cet instant.

Ce fut pour elle une déception pénible que de l'entendre gronder, en levant les bras et les laissant retomber lourdement sur le lit :

— Oh ! là ! là !... Quel rasoir !...

M^{me} Quayvois recula, comme si elle eût été frappée en pleine poitrine ; elle espérait mieux.

Bientôt, cependant, elle se rassura en traitant ce propos d'enfantillage. Ne retrouvait-elle pas en lui cet esprit de dénigrement dont les jeunes sportifs, filles et garçons, qu'elle recevait, autrefois, pour amuser Ellen, aimaient à faire une insolente parade ?... Vantardise qui les poussait à aborder tous les sujets pour en rire, s'en moquer, émettant sur ce qui était dit des théories absurdes qu'ils s'attachaient à défendre plus absurdement encore si la moindre contradiction leur était opposée ?

N'arrivait-elle pas, la pauvre maman, à déplorer

d'avoir reçu tout ce petit monde chez elle, et à s'accuser d'imprudence pour n'avoir point prévu que ces extravagantes manières de voir pouvaient, à la longue, fausser le jugement, faire perdre la juste notion des choses?...

« Enfin, l'heure du retour d'Eddy n'a pas encore sonné!.. Le bon grain n'a jamais été semé en vain!.. Espérons!.. se dit M^{me} Quayvois en joignant les mains, espérons que la levée en sera belle!.. Mais, d'ici là... »

*
**

D'ici là, il est à croire que le temps allait paraître bien long.

Enfin, après des semaines d'immobilité, d'isolement, de spleen au pays de la neige, Ellen avait pu obtenir l'autorisation de revenir à Verrières.

Le voyage se fit à petites journées dans une auto superbe, envoyée de Paris par M. de Charlemont, toujours parfaitement conscient de ses responsabilités. « Sœur Joséphine » n'avait pas eu à quitter sa malade. Un sévère mot d'ordre la retenait auprès d'Ellen.

Ce voyage, exécuté par un très beau temps, pouvait être une distraction charmante. Rien ne put arracher Ellen à ses pensées moroses, même la joie qu'elle ne pouvait qu'éprouver en retrouvant ses parents et la grande maison blanche.

M^{re} Quayvois grondait :

— On dirait, ma petite Jeanne, que ta fille a perdu la parole. C'est à peine, quand je lui parle, si elle me répond!..

— Ça passera, ça passera, répondait M^{me} Quayvois.

La même question, adressée à « Sœur Joséphine », attirait la même réponse :

— Ça passera,... ça passera...

— Au diable! ça ne presse pas!.. ripostait, furieux, « M^{re} Bougonnant ».

Et c'était là, parfois, le début d'une scène.

Souvent « Sœur Joséphine » sévèrement morigénait Ellen :

— Riez!... Soyez gaie!... Sinon, votre moutard naîtra avec un mauvais caractère!...

Elle eût ajouté volontiers, en pensant au père Quayvois : « Il aura de qui tenir! »

Toutefois, ces fameuses scènes devenaient rares. Un mot de M. de Charlemont y avait suffi.

Et depuis M^e Quayvois avait fait preuve d'un désir de perfectionnement tout à fait extraordinaire. M. de Charlemont venait souvent à Verrières, s'attardait dans l'étude, promenait en auto le bon père Bougonnant, lui parlait « affaires », et surtout d'un lotissement qui pouvait donner les plus belles espérances au notaire qui aurait à s'en occuper, « si celui-ci ne menaçait pas ses clients de les jeter par la fenêtre!... »

La plaisanterie donnait le fou rire au père Quayvois qui jamais n'avait semblé plus heureux. Il en oubliait le mutisme, les longues rêveries d'Ellen, l'absence d'Eddy et tout ce qui se préparait.

M^{me} Quayvois, elle, n'oubliait rien.

« C'est dans le silence et la réflexion que l'âme se renouvelle... Ellen peut, dans le calme de ses longues songeries, se juger et penser à l'existence que vont lui créer ses grands et nouveaux devoirs? Se souvient-elle parfois des paroles du D^r Portier?... Pense-t-elle à mettre la « maison en ordre », à en rejeter tous les « déchets »? Comprend-elle ce que ces mots veulent dire?... Jusqu'ici, pauvre petite, elle a agi comme une enfant!... Il est des femmes que le mariage assagit, Ellen en a été grisée!... Reconnaitra-t-elle son erreur?... Elle est si jeune!... Eddy l'excusera!... Que pourrait-elle espérer de la vie, la malheureuse, si elle était seule, abandonnée?...

« Cela ne sera pas. Espérons!... Espérons!... »

Un jour, « Sœur Joséphine », voyant Ellen plus déprimée que jamais, ne put s'empêcher de dire rudement, à sa manière :

— Si j'étais à votre place, Madame, au lieu de

bayer aux corneilles tout le jour, je tricoterai des petits chaussons!... Vous occuperiez vos doigts et aussi votre esprit...

— Je n'ai pas de laine!...

— Ah! qu'à cela ne tienne!... On va vous en donner!...

Et une pluie de pelotons de toutes les nuances s'abattit sur la chaise longue d'Ellen. Chacun apporta le sien. Tous n'étaient-ils pas trop heureux d'entendre la jeune femme exprimer un désir?...

Ellen se mit au travail sans ardeur, mais, peu à peu, le mouvement des doigts et des aiguilles s'activa.

— Quand vous verrez que M^{me} Ettrel fait danser le petit chausson au bout d'un de ses doigts, nous marquerons un grand progrès!... confia « Sœur Joséphine » à M^{me} Quayvois.

A quelques jours de là, en effet, M^{me} Quayvois vit danser le petit chausson!...

— Je l'avais prédit. Êtes-vous contente?...

— Votre idée était si bonne!... Je ne sais comment vous remercier!...

— Maintenant, des petits chaussons, nous passerons aux brassières!...

Mais un événement, qui n'avait, du reste, rien d'inattendu, paralysa ce bel élan.

Ellen venait de recevoir trois lettres de son mari!... Que disaient-elles?... Jusqu'alors elle n'avait eu de lui que des mots brefs et courts. Aujourd'hui, voilà qu'il en était autrement...

Ellen lut et relut ces missives.

Ce jour-là, Ellen le passa tout entier à répondre à Eddy.

Bientôt ce furent très nombreuses que, au hasard des courriers, les lettres arrivèrent et... repartirent!...

Ellen retrouvait peu à peu son sourire. Le père Bougonnant lui-même le remarquait.

— Voyez, Madame, comme son visage s'éclaire!... confiait, de son côté, à la maman d'Ellen, « Sœur

Joséphine », en maîtrisant le plus qu'elle le pouvait les éclats de son verbe.

— Je vois... je vois..., chuchotait M^{me} Quyvois.

M. de Charlemont, au cours d'une de ses visites à la maison blanche, fut ainsi convié à constater la métamorphose :

— Pour l'un, elle travaille!... A l'autre, elle écrit!... expliqua l'infirmière.

— Elle ne pense plus qu'à eux!... murmura la maman d'une voix plaintive.

— N'est-ce pas dans l'ordre?... soupira l'arrivant. La fontaine s'est trompé en disant que « l'absence est le plus grand des maux ». La separation réserve souvent de grandes surprises. Elle aide à soupeser la gravité des griefs — leur cause est souvent si frivole!... — On y réfléchit. Était-ce vraiment la peine, pour de telles vétilles, d'échanger de ces mots cinglants qu'il est difficile d'oublier, et d'en arriver à vouloir se quitter? Pour une simple discussion, un changement aussi radical semble une peine bien sévère. Si peu que l'on se soit aimé, s'éveillent alors des souvenirs — telles ces petites flammes tremblotantes que le moindre souffle avive, et qu'un rien fait mourir. — Peut-être aussi naîtront quelques remords?...

« Souvent alors, si un règlement quelconque oblige à s'écrire, on sera surpris de constater combien une formule banale, mais courtoise, prend à distance une étrange valeur. On la lit. On la relit. On souhaiterait en pénétrer le sens exact.

« Ce simple détail modifiera-t-il le ton de l'échange épistolaire?... A la formule courtoise vont peut-être succéder d'autres mots qui le seront également?... A distance, les torts finiront-ils par être vus, comme par le gros bout de la lorgnette, avec netteté encore, mais si lointains?...

« Que de cœurs se sont ainsi retrouvés après une rupture qui semblait sans espérance!... En eût-il été pareillement si, se trouvant face à face, le couple avait repris le débat et s'était affronté toutes griffes dehors?...

« Ah ! le pouvoir de la correspondance !... Regardez une femme qui ouvre une lettre : vous devinez sur-le-champ si c'est une lettre d'amour. Ses yeux s'allument, ses lèvres ont un frémissement dont le mystère se devine.

« Ainsi, à des milliers de lieues, des cœurs qui s'entre-déchiraient se retrouvent et recommencent à vibrer à l'unisson !... Eh bien ! croyez-en ma vieille expérience, la présence réelle ne pourra jamais dépasser l'immatérielle douceur de tels recommencements et bercer le cœur et l'esprit de plus d'espoirs !... Elles le savaient bien, les grandes épistolières des temps passés !... Qu'eussent-elles dit de l'odieuse carte postale inventée par les cœurs secs et les plumes paresseuses ?... »

Il y eut un silence, et M. de Charlemont reprit d'une voix lasse :

— Un jour, il me fut dit, et ce rappel de souvenir pour mieux appuyer ma thèse : « Tu es là, eh ! oui, tu es là !... Mais tes lettres me manquent !... » C'est pourquoi vais-je essayer de cette diversion puissante qu'est l'absence, pour M^{me} de Charlemont. Ma présence la fatigue. Je vais tenter de l'éloignement et de son merveilleux pouvoir...

— Comment, vous partez ?... s'écrièrent des voix anxieuses.

— Pour New-York.

— Retrouver Eddy ?...

— Lût vous le ramener.

— Ne tardez pas trop !... Sinon, je sais qui arrivera avant lui...

— Laissez faire !... A la grâce de Dieu !

L'Océan séparait encore le père et le fils — un superbe garçon — lorsque ce dernier fit son entrée dans le monde.

Trois semaines, et puis encore un mois se passèrent. Les lettres arrivaient toujours, parlant de l'avenir, des joies du retour. Jamais la dépêche attendue n'annonçait la bonne nouvelle.

Enfin elle arriva !

« Embarquons aujourd'hui... »

La maison blanche aurait dû n'être que liesse, au gré de « M^e Bougnant » qui croyait bien avoir, pour la vie, perdu son gendre !...

— Tuons le veau gras !... Palsambleu ! tuons le veau gras !... C'est le retour de l'Enfant prodigue !...

Personne ne l'écoutait. Tous lui disaient de se taire.

— Chut !... Chut !... N'exagérons rien. Votre fille est encore très nerveuse !... Chut !... grondait « Sœur Joséphine ».

— Ah ! si je savais la date de l'arrivée de ce bateau !... Je serais bien capable d'aller cueillir ce matin d'Eddy à la descente du paquebot !... Ah ! ce qu'il entendrait !... Ah ! ce que je lui servirais !... Je vous réponds qu'il apprendrait de quel bois je me chauffe !...

— Par grâce, taisez-vous !...

— Madame la Major (ainsi M^e Quayvois appelait « Sœur Joséphine »), vous me traitez comme un gosse !...

L'infirmière s'éloignait, haussant les épaules, s'enorgueillissant de sa liberté, de son célibat, et s'applaudissant de « n'avoir point attaché sa vie à un pareil crampon d'homme !... » Ah ! certes, le père Bougnant n'avait point l'honneur des préférences de « Sœur Joséphine » !...

M. Quayvois ne s'enquit pas de l'arrivée du paquebot. Il était absent — pour la paix de tous ! — le jour où, par un bel après-midi de mai, Ellen, vêtue d'un coquet déshabillé blanc, étendue sur une chaise longue, au pied d'un arbre de Judée couvert de fleurs, balançait du bout des doigts une berceuse où dormait un beau bébé. — C'était leur première sortie.

Soudain, Ellen entendit un coup de sonnette,

l'accueillant petit grincement de la porte d'entrée, quelques mots échangés, et l'arrivée d'un pas rapide.

— C'est Eddy !... fit-elle.

Elle se leva, mais crut défaillir. Ses jambes fléchissaient.

Eddy apparut, semblant plus grand, plus fort, dans des habits de bonne coupe. Il portait haut la tête. Il souriait. Son visage rayonnait.

Ellen, toute tremblante, voulut aller vers lui. Elle ne le put.

Timidement, elle tendit les bras. Ses yeux n'exprimaient que passion et que crainte.

Eddy s'élança et l'étreignit sans mot dire.

Entre eux était la berceuse où le bébé dormait et souriait aux anges. Au-dessus, front contre front, les bras noués, le papa et la maman prolongeaient leur étreinte.

Une paix profonde tombait sur le jardin fleuri. Un massif de verveines parfumait l'air tiède. Les oiseaux se taisaient, sentant venir la fin du jour. Seuls, des martinets tournoyaient sur le ciel clair avec des cris d'allégresse...

Charlemont, qui accompagnait Eddy et le suivait de loin, fit brusquement volte-face et se sauva sans avoir été aperçu.

« Oh ! oh !... Ils n'ont plus besoin de moi !... Je n'ai rien à faire ici !... Je reviendrai les voir plus tard ! Oh ! les heureux !... les heureux !... »

Et, dans l'auto qui le ramenait à Paris, il songeait, l'œil humide :

« Voilà les vraies joies !... Voilà les vraies richesses !... Ils sont jeunes, ils ont devant eux l'avenir ; puissent-ils ne point encore l'empoisonner !... Je suis heureux d'avoir renfloué ce petit ménage !... Je suis fier d'avoir compris Eddy et de l'avoir aidé à prendre conscience de sa valeur. Aujourd'hui, le voilà bien parti ! Le voilà déjà loin de la mare croupissante où il se fût enlisé. Je suis heureux de l'avoir aidé, ce brave garçon, et de pouvoir l'aider encore. Maintenant qu'il est père de famille, qu'il a

charge d'âmes, il sera bon qu'il ait une vie stable, et je lui conseillerai d'accepter le rond de cuir que, depuis si longtemps, lui offre, dans son étude, le père Quayvois. Eddy est fort en droit, son beau-père le mettra au courant. L'affaire du lotissement sera la première que je lui réserve. Elle sera féconde si on la mène à bien. Je serai là!...

« Je ferai mieux encore. Ellen aime le monde, le plaisir. Or, être notaire n'est point être benédicтин. J'aménagerai donc, dans l'aile vide de mon hôtel, un pied-à-terre, qu'ils pourront habiter tous deux quand ils seront fatigués des colères de « M^e Bougonnant » et de l'atmosphère de la province. Je mettrai dans la remise où le père Quayvois abrite un « phaéton » — joie de sa jeunesse, — une confortable conduite intérieure, pour faciliter les déplacements de Monsieur, Madame et Bébé!... ce petit « restant de nos écus » — ainsi que disaient nos grands-pères — auquel nul ne pensait... »

Et, affaissé sur les coussins de l'auto, les traits tirés et les yeux tristes, Charlemont soupira :

— Malheureux sont ceux qui, comme moi, ont cru prendre le meilleur de la vie en en rejetant les charges!... Je m'en rends compte, aujourd'hui. La vieillesse me guette. Triste et inquiète, ma femme me suit dans cette voie!...

« Pour nous, tout change. Rien de ce qui était n'est plus. L'hôtel, qui fut si brillant, ne s'éclaire plus que de cette lumière terne qu'ont les demeures où l'on n'est pas heureux!...

« Attirons à nous ces jeunes qui entrent dans la vie; qu'ils viennent orner notre demeure, y apporter leur gaieté, la joie que nous n'avons su garder!... »

Et, s'efforçant de rire, M. de Charlemont poursuivait :

— J'attends M^{me} de Charlemont, lorsque je lui soumettrai ce nouveau plan d'existence. Je crois l'entendre exprimer, et avec quelle ironie :

« — Vous êtes bien loin, cher ami, du jour où, après l'extraordinaire visite de ce M. Quayvois, nous

parlions des rapports que nous pourrions avoir avec cette famille, et où vous me déclariez, avec une désinvolture qui m'offensait, puisque, de près ou de loin, la question intéressait Eddy : « N'étant « tenu à rien en cette affaire, ces relations seront « très peu pour moi !... très peu pour moi... »

« Que me restera-t-il à dire?... Bah ! Je répondrai :

« — Ma belle, tout évolue sur la machine ronde. Evoluons, évoluez, suivons le mouvement, mettons-nous « à la page » !...

« Et tout sera dit... »

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

ALBUM N° 1. *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.

ALBUM N° 2. *Alphabets et Monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.

ALBUM N° 3. *Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.

ALBUM N° 4. *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.

ALBUM N° 5. *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.

ALBUM N° 6. *Le Trousseau moderne. (Linge de corps, de table, de maison.)* 56 doubles pages. Format $37 \times 57 \frac{1}{2}$.

ALBUM N° 7. *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnettes, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*

ALBUM N° 8. *Ameublement et Broderie.* 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderie. 100 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.

ALBUM N° 9. *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.

ALBUM N° 10. *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.

ALBUM N° 11. *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.

ALBUM N° 11 bis. *Crochet d'art pour ameublement.* 100 pages de modèles variés. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.

Chaque album : 8 fr. ; franco France : 8 fr. 75.

La collection des 12 albums : 82 fr. ; franco France : 90 fr.

Editions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Etranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Etranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
(ni chèque postal, ni mandat-carte),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

